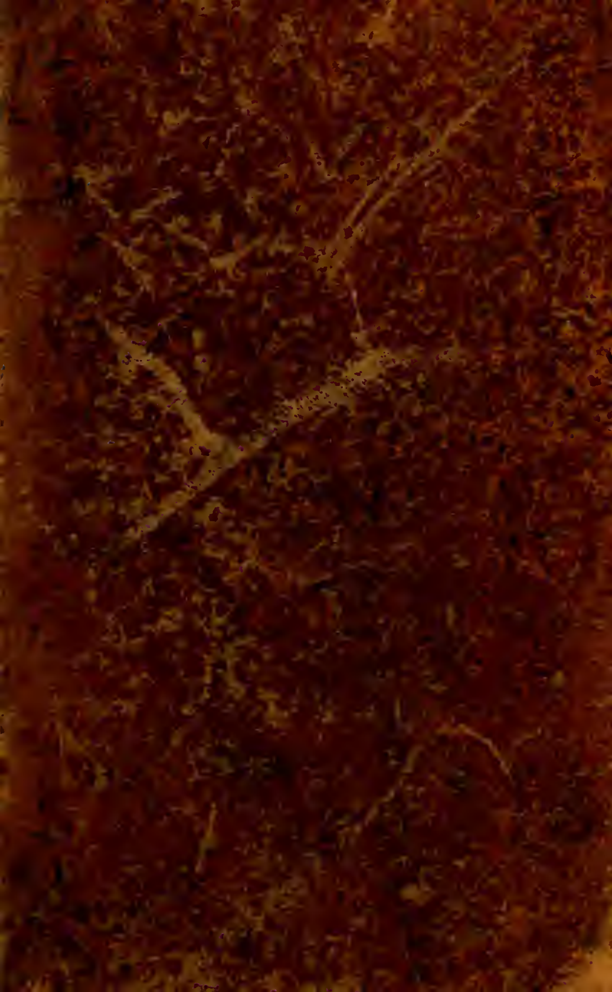
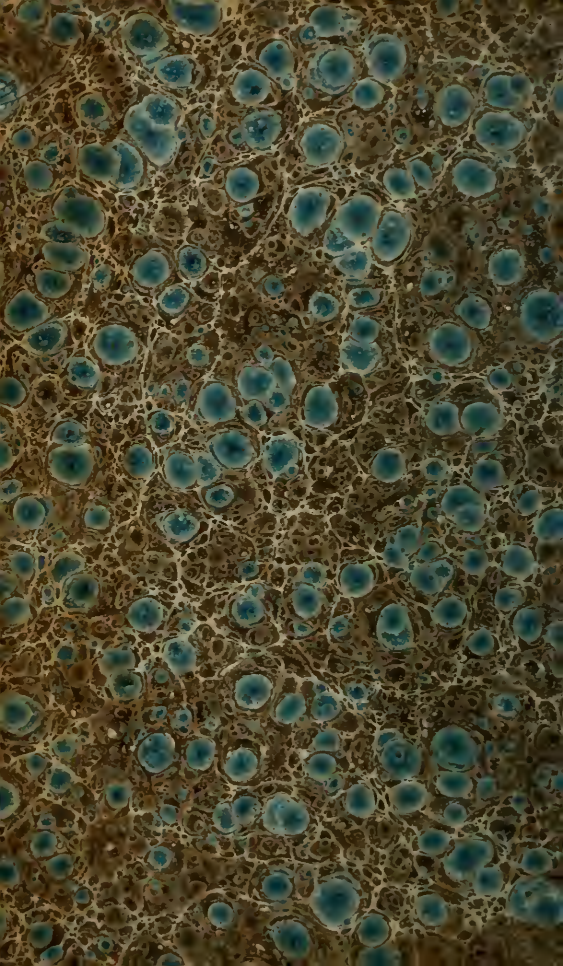
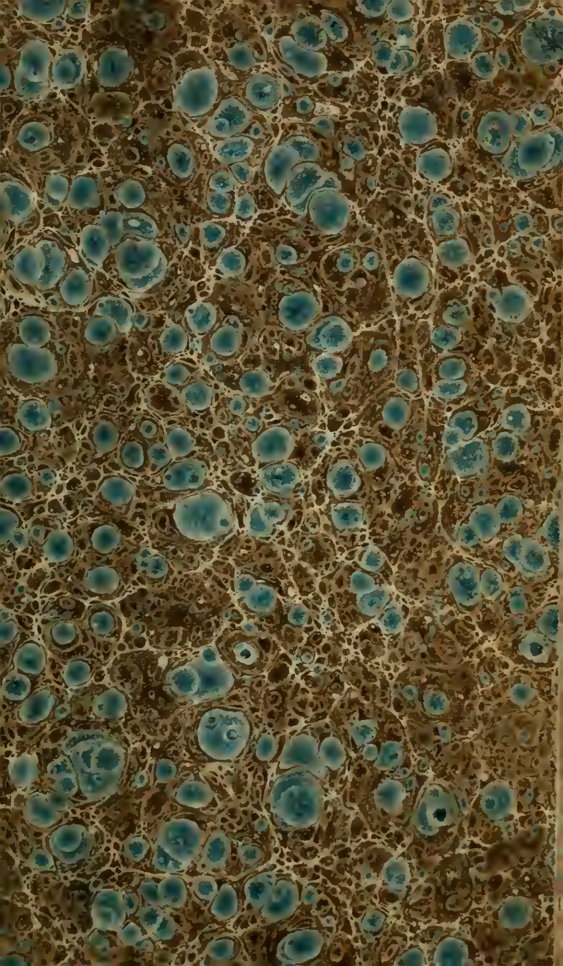






Inscrit au Catalogue du Monastère de Port-Royal de [illegible] l'an 1550

HISTOIRES
ET PARABOLES

DU

P. Bonaventure Giraudeau.

HISTOIRES

ET

PARABOLES

DU

P. BONAVENTURE GIRAUDEAU;

SUIVIES

DE DIVERSES AUTRES HISTOIRES ET PARABOLES.



PARIS,

A LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE LA JEUNESSE,
Rue Saint-Antoine, 76.

ET A LA SOCIÉTÉ DE SAINT-NICOLAS,
Rue des Maçons-Sorbonne, 13.

1837.

HISTOIRES
ET PARABOLES

DU P. BONAVENTURE GIRAUDEAU.

PARABOLE PREMIÈRE.

L'ORPHELIN INDOCILE.

Un roi de Perse, qui n'avait point d'enfant héritier de son royaume, trouva dans la rue un petit mendiant orphelin, d'une très jolie figure. Il le fit enlever et conduire à la cour, dans le dessein de l'adopter. Lorsque l'enfant fut habillé en fils de roi, il parut charmant, et devint les délices de la cour. Le roi étant venu à mourir, on trouva dans son testament qu'il ordonnait que l'enfant serait élevé avec toutes sortes de soins jusqu'à l'âge de quinze ans; que s'il répondait aux soins qu'on prendrait de lui, et se montrait vertueux et digne du trône, il l'adoptait et lui donnait son royaume; que si, au contraire,

il ne profitait pas de l'éducation qu'il recevrait, et s'adonnait aux vices, on le dépouillerait, on le chasserait, on le condamnerait aux mines.

On exécuta le testament. On donna à l'enfant des gouverneurs, des maîtres, des précepteurs, et on n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à le former, à l'instruire et à le perfectionner. Pendant son enfance, il ne montra jamais que de mauvaises inclinations et du dégoût pour ce qui pouvait lui être utile. Il s'irritait contre ses maîtres; il foulait aux pieds les livres, ou les jetait par la fenêtre; il brisait tout ce qu'on lui mettait entre les mains pour son instruction. Quand il fut plus grand, on ne lui laissa pas ignorer le testament du roi; tous les jours on lui représentait, d'un côté, le sceptre et la couronne qui lui étaient destinés, et de l'autre, l'infamie et le supplice auxquels il serait condamné. Ces considérations ne faisaient sur lui aucune impression. Plus grand encore, il ne s'occupait qu'à élever de petites maisons de boue, et à bâtir des châteaux de cartes. Quand ses maîtres renversaient ces ouvrages frivoles, il pleurait, il se dépitait, il menaçait, et, au lieu d'étudier ce qu'on lui avait marqué, dès qu'il était seul, il revenait aux mêmes puérilités, et ne voulait rien apprendre. Il apprit néanmoins, on ne sait comment, à proférer les paroles les plus grossières et les plus indécentes : on eut beau l'en reprendre, il ne se corrigea point. A mesure qu'il

avançait en âge, il montrait de nouveaux défauts, et donnait dans de plus grands vices. La colère, la cruauté, l'avarice, l'excès dans le manger et dans le boire, n'étaient pas les seuls qu'on remarquât en lui. Il tenait des discours conformes à ses inclinations; il ne louait que les actions vicieuses; il n'estimait que la débauche; il n'aimait que la crapule.

Enfin, avec de si mauvaises dispositions, il parvint à l'âge de quinze ans. Le conseil s'assembla, et il parut : on lui lut le testament du roi, et d'une voix unanime il fut déclaré indigne de régner, condamné à être dépouillé, et envoyé aux mines pour le reste de ses jours. Ayant ouï son arrêt, alors, pour la première fois, il parut sensible et repentant. Il pâlit, il trembla, il versa des larmes, il poussa des soupirs, il demanda grâce; mais l'arrêt fut exécuté.

Le sort de cet enfant me fait pourtant compassion. Voilà un jour bien malheureux pour lui. Quelle chute! Quelle perte irréparable! Mais aussi sa conduite est bien révoltante, bien haïssable, bien insupportable. Malheureux qu'il était! ne savait-il pas ce qu'il avait à espérer ou à craindre? Hélas! ne le savez-vous pas vous-même? N'êtes-vous pas cet enfant destiné, par votre adoption, à régner éternellement, si vous tenez une conduite digne du trône qui vous est promis; et menacé d'un supplice éternel, si vous menez une vie indigne de votre adoption?

Comme lui, vous avez été tiré du sein de la misère et de l'indigence; vous avez été lavé du péché originel dans les eaux du baptême, revêtu de la robe de l'innocence : que vous étiez charmant alors aux yeux de la Cour céleste ! Mais bientôt vous avez souillé cette robe, et vous avez perdu tous vos charmes.

Comparez votre vie avec celle de cet enfant, vous trouverez la vôtre aussi frivole, aussi indigne et plus vicieuse que la sienne : cependant vous êtes instruit, vous savez de quoi il s'agit pour vous. Si Dieu, dans sa miséricorde, vous a quelquefois enlevé les indignes objets qui attachaient votre cœur, loin de rentrer en vous-même et de vous attacher à lui, vous vous êtes obstiné à n'aimer que la terre. Cependant le jour approche où il sera décidé si vous êtes digne du ciel ou de l'enfer. Les larmes et les regrets seront inutiles en ce jour-là.

PARABOLE II.

L'ESCLAVE MALAVISÉ.

Un homme fort riche, nommé Ariste, prit de l'affection pour un de ses esclaves, nommé Afrenès. Il l'avait tiré des travaux de la campagne pour le faire servir à sa maison, dans le dessein de l'affranchir bientôt. En effet, un jour il l'appela, et lui dit : Afrenès, j'ai une commission à te donner, et à t'envoyer à quelques lieues d'ici. Si tu fais bien ma commission, je t'affranchirai à ton retour; et en te donnant la liberté, je te ferai encore une gratification dont tu auras lieu d'être content. Voici, continua-t-il, la commission dont il s'agit : Tu connais le seigneur Eusèbe, et tu sais où il demeure; porte-lui ces trente talents d'argent qui lui sont dus, prends de lui un reçu, et me l'apporte : voilà tout ce que j'exige de toi. Tu sais bien que quand tu auras passé le monument d'Hébé, tu trouveras deux chemins, dont l'un va à droite et l'autre à gauche; prends à droite, celui-là te mènera chez Eusèbe. Si tu prenais à gauche, tu aboutirais chez Caquiste. Je te défends de mettre les pieds chez lui. C'est un méchant homme, qui prétend que tout lui est dû, et qui se saisirait de ton

argent. Prends bien garde à ce point; car si ce malheur t'arrivait, tout mon amour pour toi se changerait en haine; et, au lieu de la liberté et des avantages que je te promets, je te ferais mettre les fers aux pieds, et te renverrais aux plus durs travaux de la campagne, d'où tu ne sortirais jamais.

Mon maître, répondit Afrenès, je n'ai pas besoin d'être soutenu ni par l'espérance ni par la crainte pour exécuter vos volontés; mon devoir et le désir de vous plaire seront toujours les seuls motifs qui me feront agir. En disant cela, il prit l'argent et partit.

Quand il fut en chemin, il commença à s'écrier: O heureuse liberté, pour qui j'ai tant soupiré, tu parais enfin, et le jour de demain me verra libre! Oh! l'heureux jour pour moi! Ensuite il commença à raisonner en lui-même, et à dire: Quand je serai libre, avec le petit pécule que j'ai, et les autres gratifications que me fera mon maître, je pourrai encore faire quelque chose. Cependant, ajouta-t-il, si j'avais seulement dix talents de plus, je ferais bien mes affaires. Je suis bien fou, poursuivit-il; je demande dix talents, et j'en porte trente! Qui m'empêche de prendre dix talents de ces trente? Qui le saura? Le seigneur Eusèbe en aura bien assez de vingt. Cela dit, il ouvre le sac, et tire dix talents qu'il met à part, et reprend son chemin et ses discours.

Je vais donc porter, se disait-il, ces vingt talents

au seigneur Eusèbe. Je connais bien ce seigneur-là; il est dur et avare : je gagerais bien qu'il ne me donnera pas même un grand merci pour ma peine. Ah! il n'en est pas ainsi du seigneur Caquiste : je suis bien sûr que si je passais chez lui, il ne me laisserait point aller sans me faire goûter de son vin. En disant cela, notre voyageur passa le monument d'Hébé, et les deux chemins se présentèrent à lui. Voilà ici, dit-il, le point de la difficulté : de quel côté prendre? Après tout, continua-t-il, je puis bien d'abord passer chez Caquiste, et de là ensuite, quand je me serai un peu délassé, je pourrai également aller chez Eusèbe; et sur cela il prend à gauche. D'aussi loin que Caquiste le vit : Eh! te voilà, mon cher Afrenès, apportes-tu de l'argent? — Oui, monsieur. — Combien? — Vingt talents. — C'est bien peu; mais n'importe, entre toujours, et bois un coup en attendant le dîner. — Mais, monsieur, dit Afrenès, ce n'est pas pour vous que j'apporte cet argent. — Pour qui donc? — Pour Eusèbe. — Bon, reprit Caquiste, Eusèbe a bien besoin de cela! Cet argent m'est dû à moi, et j'en ai besoin : donne seulement, mon enfant, et nous dînerons ensemble. — Mais, reprit Afrenès, je dois rapporter à mon maître un reçu. — Eh bien! répliqua Caquiste, je t'en donnerai un, c'est la même chose pour ton maître. Afrenès, qui ne savait point lire, qui ignorait la valeur d'un

billet, et qui d'ailleurs avait faim, se laissa persuader, donna l'argent et prit le reçu. Après quoi on se mit à table, on dîna, on se divertit, on joua, jusqu'à ce qu'il fût temps de partir et de retourner à la maison.

Afrenès se rendait au petit pas, un peu inquiet sur sa manœuvre, et ne sachant trop à quoi tout cela aboutirait. Quand son maître le vit : Tu te rends bien tard, lui dit-il. — Monsieur, répondit Afrenès, c'est qu'on m'a fait dîner. — Eusèbe se porte-t-il bien ? — Oui, monsieur, ou du moins il ne m'a pas paru malade. — Lui as-tu donné l'argent ? — Oui, monsieur. — As-tu son reçu ? — Oui, monsieur, le voilà. Ariste ouvrit le billet, et vit d'abord le seing de Caquiste. Eh quoi ! s'écria-t-il, c'est Caquiste qui t'a donné ce billet ; c'est donc à lui que tu as porté l'argent? Afrenès fut déconcerté : il se troubla et resta muet. Ariste ayant parcouru le billet : Eh quoi ! dit-il, tu n'as porté que vingt talents? Où sont les dix autres? Afrenès, voyant que tout était découvert, se jeta aux pieds de son maître, et lui dit : Seigneur, je suis un misérable qui ne mérite que votre colère. Je n'ai rien fait de ce que vous m'aviez ordonné, et j'ai fait tout ce que vous m'aviez défendu. Punissez-moi ; je l'ai mérité. Ariste lui dit : Tu ne m'as pas tenu ta parole, je te tiendrai la mienne. Aussitôt il lui fit mettre les fers aux pieds, le fit transporter à sa campagne, pour y être

employé aux travaux les plus pénibles, et ne voulut plus ni le voir, ni entendre parler de lui.

Peut-on imaginer une conduite plus folle que celle de cet esclave? Reprenons-en les principaux traits, et voyons s'ils ne nous conviennent point en quelque chose.

I. Son ingratitude. Rappelez-vous ici tous les bienfaits que vous avez reçus de Dieu. Il vous a tiré du néant, en vous faisant homme. Ensuite, par une bonté spéciale, il vous a tiré de la masse de perdition, en vous mettant dans sa maison, dans son Église, pour y éprouver quelque temps votre fidélité à le servir, et vous mettre bientôt après en possession du Paradis, pour y jouir d'une liberté, d'une félicité et d'une vie éternelles. Voilà la fin pour laquelle il vous a créé : en pouvez-vous souhaiter une plus noble et plus avantageuse? C'est pour vous aider à parvenir à cette fin, qu'il a créé le monde et établi son Église. En vous donnant un corps et une âme, et laissant à votre choix l'usage de toutes les créatures, il n'exige de vous qu'une chose, il ne vous défend qu'une chose. Ce qu'il exige de vous, c'est que, lorsque vous serez parvenu à l'âge de raison, lorsque vous aurez passé les années de l'enfance, et que vous serez en état de distinguer le bien d'avec le mal, vous entriez dans les sentiers de la justice, de la piété, de la dévotion, et que vous marchiez dans les voies de ses comman-

dements, n'usant de ses bienfaits que pour son service et votre salut, en rapportant tout à sa gloire. L'unique chose qu'il vous défend, c'est d'entrer dans les routes de l'iniquité, de sacrifier au démon et au monde les talents qu'il ne vous a donnés que pour être employés à son service; de ne rien dérober des biens qu'ils vous a confiés, et de les faire servir à votre amour-propre, à votre avarice, à votre orgueil, à vos passions. Examinez maintenant ce que vous avez fait jusqu'à présent.

II. Sa désobéissance. Il est important de remarquer comment il en vint là.

1°. Il compte sur la récompense promise à son obéissance, et il ne s'occupe point du soin d'obéir. Il ne songe qu'à sa liberté, et point au moyen de l'obtenir. De même, tout le monde prétend bien se sauver; personne ne veut se damner; cependant on ne songe point au seul moyen qu'il y a de se sauver et d'éviter la damnation, qui est d'obéir aux commandements de Dieu.

2°. Il prétend obéir, et il ne s'entretient que de pensées qui le détournent de l'obéissance. Comment prétendez-vous garder la loi de Dieu, si vous n'écoutez, si vous ne lisez, si vous ne recherchez, si vous n'aimez que ce qui y est opposé; si vous ne roulez dans votre esprit, dans votre mémoire, dans votre imagination, dans votre cœur, que des pen-

sées, des projets, des affections qui y sont contraires.

3°. Il prétendait obéir et désobéir tout ensemble; faire d'abord ce qu'on lui défendait, et ensuite ce qu'on lui commandait. Voilà le grand écueil : on veut commencer par servir le monde, et ensuite on servira Dieu ; mais, le plus souvent, on meurt sans avoir servi Dieu, et n'ayant servi que le monde.

III. Sa témérité. Elle se fait remarquer en trois choses.

1°. En ce qu'il se flatte que ses actions et ses démarches seront ignorées de son maître. Des philosophes peuvent-ils bien se persuader que Dieu ne sache pas leurs actions et leurs blasphèmes, ou que, les sachant, il ne les punisse pas ? Mais nous, qui croyons que Dieu voit tout, comment osons-nous pécher en sa présence et sous ses yeux? Oh ! combien ce mot, *personne ne le saura*, a-t-il enhardi de cœurs à commettre l'iniquité ! C'est donc ainsi que parmi les hommes on compte Dieu pour rien !

2°. En ce qu'il est content avec le reçu de l'ennemi de son maître. Et nous, ne sommes-nous pas contents, pourvu que nous ayons le suffrage et l'approbation du monde? ne sommes-nous pas satisfaits dès que nous avons sauvé les dehors et les apparences? Quand le monde nous applaudit dans nos désordres et dans les actions les plus contraires à la loi de Dieu,

en demandons-nous davantage? Ne nous félicitons-nous pas? ne restons-nous pas tranquilles?

3°. En ce qu'il ose présenter ce reçu à son maître. C'est là le comble de la témérité. C'est pourtant en ce point que nous l'imitons le plus exactement. Nous avançons sans cesse, et malgré nous, vers le tribunal de Dieu, et nous osons paraître devant cette majesté redoutable avec une conscience chargée de toutes nos iniquités, avec une conscience qui témoigne contre nous, et qui porte en écrit le détail exact de tout ce que nous avons fait, dit, pensé, imaginé, aimé et désiré.

Mais trois choses nous rendent encore plus coupables que cet esclave.

1°. Il ne savait pas lire, et ce n'était pas sa faute: au lieu que nous pouvons lire dans notre conscience, et examiner ce qu'elle contient; que si vous dites que vous ne pouvez pas y lire, je réponds que c'est votre faute; que c'est parce que vous ne vous y êtes jamais exercé, et que vous n'y êtes pas habitué. Vous évitez, au contraire, d'y jeter les yeux, pour ne pas prendre la peine de rentrer en vous-même, et de vous recueillir un moment, comme s'il ne valait pas mieux pour vous de prendre cette peine pour effacer et ôter tout ce qui est contre vous, que de le porter sans examen au tribunal de Dieu, pour en être éternellement puni.

2°. Il ne savait pas la valeur d'un billet, et que ce

billet découvrait tout ce qu'il voulait cacher. Mais, pour vous, quand il serait vrai que vous ne sussiez pas lire dans votre conscience, vous savez bien au moins qu'elle contient tout le mal que vous avez fait, et qu'elle vous le reprochera au tribunal de Dieu. Vous êtes donc bien téméraire et bien insensé de l'y porter en cet état.

3°. Il ne pouvait pas réformer ce billet, et, après la faute qu'il avait faite, il n'y avait plus de remède pour lui, mais il y en a un pour vous, et vous seriez bien fou, si vous ne vous en serviez pas.

Ce remède, c'est 1°. que vous appreniez à lire dans votre conscience; que vous feuilletiez exactement ce registre de votre vie, que vous sachiez au juste ce qu'il contient, que vous y effaciez par vos larmes, et en ôtiez, par une bonne confession, tout ce qui s'y trouvera contre vous.

2°. Que si, malgré vos efforts et votre application, il se trouve quelque endroit que vous ne puissiez pas bien déchiffrer, vous l'abandonniez à la miséricorde de Dieu, vous tâchiez de le brûler dans les flammes de l'amour divin, et le fassiez servir de fondement à l'humilité, sans vous troubler, sans vous inquiéter, servant votre maître avec confiance et amour, et en même temps avec crainte et tremblement; vous souvenant que votre Maître est votre Père; qu'il ne demande qu'un cœur droit et une bonne volonté; qu'il n'aime pas qu'on le serve dans le trouble,

que le scrupule outré l'offense, et que la confiance l'honore.

3°. Que vous preniez bien garde à l'avenir de ne rien laisser entrer dans votre conscience qui la charge et puisse témoigner contre vous; et, si quelque chose de semblable venait à y entrer par votre négligence, examinez-le aussitôt, et l'effacez par la douleur, la pénitence et la confession. De cette manière vous tiendrez votre conscience en bon état : vous la présenterez à Dieu avec confiance; elle sera la preuve de votre fidélité; Dieu vous accordera la récompense promise au serviteur fidèle, et vous en jouirez pendant toute l'éternité.

PARABOLE III.

LA MANNE DU DÉSERT.

La manne que Dieu donna aux Israélites dans le désert est une figure très naturelle des biens de ce monde.

1°. La manne était inconnue. Lorsque les Israélites virent pour la première fois les champs couverts de cette espèce de grain, leur surprise fut extrême, et ils se demandaient les uns aux autres : *Qu'est-ce que cela?* Ce fut de cette interrogation faite en hébreu que ce grain fut appelé *manne.* On pourrait de même appeler tous les biens de ce monde. *Qu'est-ce que cela?* Jeunes personnes, qui commencez à ouvrir les yeux, et à distinguer les objets répandus sur la terre : n'en jugez pas selon l'impression de vos sens. Vous voyez dans le monde des richesses, des honneurs, des plaisirs. Avant de livrer votre cœur à ces objets, apprenez à les connaître, et demandez : *Qu'est-ce que cela?* Demandez-le à vos vieux parens, à un sage directeur; demandez-le surtout au Père des lumières, afin de ne pas vous tromper sur la nature et l'usage de ces biens. Vous verrez la plupart des hommes courir après ces biens, et travailler sans relâche pour se les procurer et en amasser

toujours davantage. Vous en verrez d'autres, au contraire, qui méprisent ces biens, qui les craignent, qui les quittent. A cette vue, demandez encore : *Qu'est-ce que cela? D'où vient cette diversité de jugement et de conduite?*

2°. La manne était un grain blanc, transparent et brillant comme du cristal. Les biens de ce monde ont cette qualité. Ils sont éclatants et éblouissants : mais que leur éclat ne vous séduise pas; et, avant de les rechercher et d'en user, demandez toujours : *Qu'est-ce que cela?*

3°. La manne venait du ciel. Les biens du monde ont Dieu pour auteur. C'est Dieu qui a créé la terre. C'est par son ordre qu'elle produit tant d'êtres divers, tant de fruits, tant de métaux, tant de richesses. C'est Dieu qui a réglé les rangs parmi les hommes : c'est lui qui fait les rois, les potentats, les grands, les hommes illustres, et qui leur confère la gloire qui les environne : c'est lui aussi qui a fait le pauvre et l'indigent, l'homme ignoré et sans talents, et qui les soutient dans leur humilité et leur abjection. C'est Dieu enfin qui est le créateur de tous les plaisirs qui sont sur la terre, qui a donné les sens à votre corps, et à votre âme les facultés nécessaires pour en jouir. Cette première vérité vous conduit à une seconde : c'est que Dieu, en créant ces biens, a eu ses vues et ses intentions, auxquelles vous devez vous conformer, et qu'un jour

il vous demandera compte de la manière dont vous aurez usé de ces biens ; il examinera si, dans l'usage de ces biens, vous vous êtes conformé à ses lois, ou si vous les avez méprisées. Si donc il y a quelques-uns de ces biens dont il vous ait interdit l'usage pour éprouver votre fidélité, vous devez vous en abstenir; s'il y en a dont il ait réglé l'usage, vous devez observer les règles qu'il a établies, et vous tenir dans les bornes de la modération, de la justice, de la charité qu'il vous a prescrites, et ne pas vivre comme si, dans l'acquisition, la possession, la jouissance de ces biens, vous n'aviez point de maître, et que tout vous fût permis.

4°. La manne était un grain fort petit : ce qui exprime bien la petitesse des biens, des grandeurs et des plaisirs de ce monde. N'en jugez pas par le bruit que font les mondains, jugez-en plutôt par la satisfaction qu'ils en retirent. Interrogez-les, examinez-les de près; et parmi ceux qui jouissent de ces biens avec le plus de goût et d'abondance, vous n'en trouverez aucun qui ne soit mécontent.

5°. La manne était un bien passager, c'est-à-dire qu'elle devait servir de nourriture aux Hébreux, seulement pendant le voyage dans le désert, et jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans la terre promise, après quoi il ne devait plus y avoir de manne pour eux. De même les biens de ce monde nous sont donnés pour nous soutenir dans le désert et

pendant le pélerinage de cette vie; mais à la mort, qui sera notre entrée dans l'éternité, autres biens, autre gloire, autres délices. Les biens de ce monde ne seront plus rien pour nous, et ils seront également enlevés et aux insensés qui y auront attaché leur cœur, et aux sages qui les auront méprisés, et n'en auront usé que selon la volonté de Dieu.

6°. La mesure de la manne était réglée pour chacun. Chacun devait en recueillir un *gomor* par jour. Ceux qui par avidité en recueillaient davantage n'en étaient pas plus avancés; car, rendus à leur maison, ils ne trouvaient dans ce qu'ils avaient ramassé que la mesure prescrite. La mesure des biens de ce monde est aussi réglée pour chacun; et cette mesure, c'est le besoin de chacun selon son état. Si tout le monde gardait cette mesure marquée par la Providence, il y aurait des biens de reste pour tout le monde, et personne ne serait dans l'indigence. Mais que sert à l'avare d'accumuler des trésors? En mange-t-il plus? Souvent moins. Que sert à l'ambitieux de réunir en lui seul tant de dignités? En est-il plus content et plus honoré? Il n'en est souvent que plus inquiet et plus méprisé. Que sert au voluptueux de rassembler tant de délices, et de s'y livrer? En est-il plus heureux, et en jouit-il d'une meilleure santé? Au contraire, il en est souvent plus infirme et incapable de goûter les plaisirs innocents et modérés dont il eût pu jouir.

7°. La manne exigeait de la vigilance et du travail. Il fallait la recueillir avant le soleil levé; il fallait la moudre, la pétrir, la faire cuire et en faire du pain. L'indigence que produit la paresse ne mérite point de compassion. Travaillez, espérez en Dieu, et le pain ne vous manquera jamais.

8°. La manne était corruptible. Elle l'était au point que ceux qui voulaient en garder d'un jour à l'autre, la trouvaient le lendemain toute gâtée et pleine de vers; image naïve du peu de fond qu'il y a à faire sur les biens de ce monde. Les vers, les voleurs, les mauvaises affaires, l'injustice des hommes, l'intempérie de l'air, le dérangement des saisons, mille accidents imprévus nous enlèvent tous les jours des biens sur lesquels il semblait que nous pouvions le plus sûrement compter.

9°. La manne était incorruptible en certaines occasions. Le Vendredi on en amassait deux *gomors*, dont l'un se gardait jusqu'au samedi sans se corrompre, parce qu'on ne l'avait amassé que pour observer la loi du saint repos, au jour du sabbat. Moïse prit un *gomor* de manne, qu'il mit dans l'Arche pour le transporter dans la terre promise, afin qu'il fût pour les Hébreux un monument des bontés de Dieu à leur égard, et que le souvenir de ses bienfaits excitât sans cesse leur amour, leur confiance, et ce *gomor* de manne ne se corrompit point. La terre promise et le repos du sabbat étaient

la figure du ciel et de l'éternité. L'emploi que l'on fait des biens de ce monde pour le ciel, pour Dieu, pour le salut et le soulagement du prochain, en change la nature et la qualité. De corruptibles qu'ils étaient, il les rend incorruptibles ; de passagers et périssables, il les rend permanents ; de temporels, il les rend éternels : heureux qui sait mettre en pratique ce secret admirable et divin.

10°. Enfin la manne avait différents goûts, suivant les dispositions de ceux qui la mangeaient : en sorte que pour les uns elle était fade et dégoûtante, et pour les autres elle était délicieuse, agréable : ainsi les biens de ce monde, suivant l'usage qu'on en aura fait en cette vie, procureront dans l'éternité aux uns un dégoût, une amertume insupportable, et aux autres des délices ineffables.

PARABOLE IV.

LE SOMNAMBULE.

Le roi de Corée envoya deux officiers de sa maison lui pêcher des perles. Il voulait employer ces perles à un superbe collier qu'il devait présenter à son père, c'est-à-dire à l'empereur de la Chine ; car c'est ainsi que les rois tributaires appellent cet empereur. Il envoya un de ses officiers à la côte orientale de la Corée, et l'autre à la côte occidentale. Il leur recommanda de faire diligence, d'amasser le plus de perles qu'ils pourraient, et de revenir tous deux à la cour le jour qu'il leur assigna, qui fut le même pour tous les deux. *Mindao* fut celui qu'on envoya à la côte orientale. Il s'acquitta de sa commission avec soin et avec succès. Il venait toutes les nuits à la côte avec une lampe s'occuper à la pêche, et le jour il prenait son repos. Pour l'autre, nommé *Yanki*, qu'on avait envoyé à la côte occidentale, où la pêche était plus abondante, il passait tous les jours à se divertir, et les nuits à dormir. Il venait pourtant toutes les nuits à la côte ; mais, comme il était somnambule, il y venait en dormant, sans savoir ce qu'il faisait ; et au lieu de pêcher des perles, il ramassait des cailloux, dont il remplissait un panier

qu'il avait soin de porter avec lui. Les autres pêcheurs, qui le voyaient d'un peu loin, auraient juré à sa marche et à ses mouvements qu'il pêchait des perles, et qu'il en était chargé quand il s'en retournait ; cependant il n'avait amassé que des cailloux, et ne s'en retournait que chargé de pierres. Quand il était rendu chez lui, il vidait son panier, sans s'éveiller, dans un coffre destiné à mettre ses perles. Ensuite il retournait se mettre au lit, où il continuait de dormir jusqu'à ce qu'il fût grand jour. Pendant cette dernière partie de son sommeil, il faisait les plus beaux rêves du monde. Il lui semblait être à la côte, pêcher des perles en abondance, en remplir des paniers et les vider dans son coffre. Le matin, à son réveil, il était si plein de son rêve, qu'il ne doutait pas que ce ne fût une réalité ; et, d'un autre côté, il était si occupé de ses plaisirs, qu'il ne se donnait pas même le temps de regarder dans son coffre pour voir ce qu'il contenait. Tout le temps prescrit par le roi se passa de la sorte. Le jour vint qu'il fallut partir. Occupé ce jour-là même de mille autres objets, il chargea son coffre sans l'ouvrir, et arriva à la cour le même jour que *Mindao*. Les deux coffres furent présentés au roi. On ouvrit celui de *Mindao*, où l'on trouva de très belles perles, et en grand nombre. Le roi en fut si content, que sur-le-champ il nomma *Mindao* gouverneur d'une province, et lui assigna une pension considérable. *Yanki* se

flattait d'une récompense semblable : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à l'ouverture de son coffre on ne trouva que des pierres au lieu de perles! *Yanki* n'en pouvait croire ses yeux. Mais le roi, qui se regarda comme insulté, fut si irrité, qu'il le condamna à mourir sous les pierres qu'il lui avait présentées.

Yanki voulut s'excuser; mais le roi ne voulut pas l'entendre, et se retira tout en colère. *Yanki* parla néanmoins au chancelier du royaume, et il tâcha de s'excuser sur ce qu'il avait le malheur d'être somnambule, et que c'était cela apparemment qui était la cause de son désastre. Mais le chancelier lui répondit que, puisqu'il savait qu'il était somnambule, il devait prendre ses précautions, et se faire éveiller; qu'il devait du moins pendant le jour examiner ses opérations de la nuit; qu'il devait avant de partir, ou du moins avant de se présenter à la cour et de paraître devant le roi, voir ce qu'il y avait dans son coffre, et ne pas s'exposer si témérairement à l'indignation et à la colère du roi. *Yanki* convint de son tort. Il se retrancha à demander qu'on le renvoyât à la côte, promettant de réparer sa faute. Oh! dit le chancelier, le roi n'expose pas deux fois la gloire de ses commandements à la désobéissance de ses officiers. Ayant dit ses mots, il se retira, et *Yanki* fut conduit au supplice.

Le sens de cette parabole n'est pas difficile à découvrir. Nous sommes tous dans ce monde pour

ramasser des perles, c'est-à-dire pour pratiquer des vertus et des bonnes œuvres. C'est Jésus-Christ, notre roi, qui nous y envoie, qui nous fournit les occasions et les moyens. C'est à lui que nos mérites doivent être rapportés, et par lui qu'ils doivent être offerts à Dieu son Père. On peut, avec le flambeau de la foi, en amasser sur la côte orientale, et dans la prospérité; mais la côte occidentale, la voie des afflictions et des souffrances, est sans contredit la plus riche et la plus abondante.

Hélas ! dans ce bas monde, que de somnambules qui dorment, qui rêvent, qui, au lieu de perles dignes d'être présentées à leur roi, n'amassent que des cailloux capables de l'offenser, propres à allumer le feu de sa colère et à servir à leur propre supplice ! N'est ce pas amasser des pierres, au lieu de perles, que de ne s'occuper que des biens de la terre, et de négliger les biens du ciel? Qu'est-ce qu'un homme qui se pique de probité sans religion, qui fait des bonnes œuvres sans avoir la vraie foi? c'est un somnambule qui dort et qui rêve. Qu'est-ce encore qu'un homme qui souffre sans patience et sans résignation, qui est à l'église sans dévotion, qui récite des prières sans attention, qui remplit les devoirs de son état sans une droite intention, qui n'agit que par un goût naturel, par coutume ou par des motifs humains? C'est un somnambule qui ne sait ce qu'il fait, qui a les dehors de la vertu,

qui en imite les démarches et les mouvements, sans en avoir le mérite; qui en un mot, au lieu de perles, n'amasse que des cailloux, et au lieu de récompense, doit craindre le châtiment.

Somnambules, réveillez-vous, songez à ce que vous faites : ouvrez les yeux, et voyez ce que vous amassez. N'allez pas vous présenter devant votre roi, et paraître à son jugement, sans savoir ce que vous y portez, et sans avoir bien examiné ce qu'il y a dans votre conscience, avant qu'elle soit présentée et ouverte à ses yeux. Pendant cette vie, vous pouvez encore en ôter les pierres, et y substituer des perles, par le repentir, la pénitence, la confession, les sacrements et les bonnes œuvres. Mais une fois que vous aurez fini votre carrière, ne vous attendez pas qu'on vous accorde une seconde vie pour réparer les erreurs de la première. Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors, car alors il ne vous restera qu'à recevoir ou le châtiment ou la récompense de ce que vous aurez fait jusque-là.

PARABOLE V.

L'ASTRONOME CHEZ LES LAPONS.

Un astronome, par ordre du roi son maître, se transporta vers les pays du nord, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Étant arrivé en Laponie, il trouva que les petits hommes habitants de ce pays n'avaient pas encore quitté leurs appartements d'hiver. Ces appartements étaient des grottes profondes, creusées sous terre, et qui n'avaient d'autre ouverture que la porte par laquelle on y entrait. On entretenait dans ces cavernes un feu terrible et continuel. On y entraînait des arbres entiers, tout verts et avec tout leur feuillage. On les y brûlait; et la fumée était si épaisse, qu'en se chauffant, on ne s'y voyait pas. Un soir que le temps était serein, et avant que les Lapons fussent descendus dans leurs trous, l'astronome, qui avait déjà fait ses observations, leur expliquait le cours des astres, leur nommait les étoiles et leur montrait les planètes. Les Lapons riaient de tout leur cœur, en l'entendant parler et en considérant les instruments dont il se servait. Les uns prenaient un quart de nonante, et n'y comprenaient rien. Les autres regardaient par un télescope, et n'y voyaient rien. Les noms de

Descartes, de Newton, de Copernic, les faisaient étouffer de rire. Enfin, le plus considérable de la troupe, le prenant sur un ton plus sérieux, dit à l'astronome : En vérité, il faut que vous, votre roi et votre nation ayez perdu la tête, pour vous amuser à de pareilles chimères. L'astronome, qui se sentit piqué, lui répondit : Il n'est pas étonnant que vous, qui vivez dans les ténèbres, qui n'habitez que des tanières, qui ne voyez que ce qui est dans vos cavernes, et ne connaissez pas les productions de la terre, vous ignoriez les phénomènes du ciel, et que vous vous moquiez de ceux qui les observent et qui vous en parlent. Entendant ces mots, tous les Lapons poussèrent un cri effroyable, firent de grandes huées, et peut-être se seraient-ils portés à quelque autre extrémité, si le prudent astronome ne se fût promptement retiré. Il se rendit peu après dans sa patrie, où il donna une relation exacte de ses observations, et un mémoire détaillé de ses aventures. Maintenant, dans le sein de sa famille, il jouit des bienfaits de son roi, et de l'estime de ses compatriotes.

J'observe trois choses dans ces Lapons :

1°. Leurs ténèbres. Par rapport aux choses du salut, nous sommes tous dans ce monde-ci comme dans une maison pleine de fumée. La corruption de nos sens et la vivacité de nos passions élèvent

au-dedans de nous et autour de nous des tourbillons d'une vapeur épaisse, qui offusquent les plus pures lumières de notre esprit, et étouffent les plus nobles sentiments de notre cœur. Nous ne voyons ni ce qui est au-dedans de nous, ni ce qui est au-dehors de nous. Nous ne connaissons ni ce qui est dans ce monde, ni ce qui est hors de ce monde, ni ce qui est dans le temps, ni ce qui est au-delà, ni la grandeur de ce qui est éternel, ni la petitesse de ce qui est temporel. Nous donnons aux choses terrestres et périssables l'estime et l'attention que méritent les choses célestes et immortelles, et nous avons pour celles-ci le mépris que méritent celles-là. Cette erreur fait que les hommes appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. Ils prennent les ténèbres pour la lumière, la voie pour le terme, le lieu de leur exil pour celui de leur patrie.

Avant que la mort vienne nous tirer d'une erreur si préjudiciable, prenons le flambeau de la foi, qui, comme dit saint Pierre, nous éclairera dans ce lieu de ténèbres. Écoutons ceux qui, guidés par cette lumière céleste, nous enseignent les vérités importantes du salut, en nous avertissant que les biens et les maux éternels sont seuls dignes de nos réflexions, et que les biens et les maux passagers de la terre ne méritent pas que nous nous en occupions, si ce n'est autant qu'ils ont rapport aux biens et aux maux de l'éternité.

2°. Leurs railleries. Quand je vois des impies attaquer la religion, des hérétiques combattre l'Église, des libertins censurer la dévotion, il me semble que je suis dans les pays du nord, et que j'entends les Lapons juger de l'astronomie.

3°. Leur colère. Le monde, de tout temps, s'est moqué des vrais chrétiens, et de ceux qui voulaient s'instruire. Souvent il les a persécutés; quelquefois il les a mis à mort. Mais eux, ils sont triomphants dans la céleste patrie, où ils jouissent des bienfaits éternels du Roi des siècles, dans la compagnie des bienheureux immortels. Dieu nous fasse la grâce d'être un jour avec eux!

PARABOLE VI.

LE PRENEUR DE VIPÈRES.

Un homme de la campagne était très adroit à prendre des vipères, qu'il envoyait ensuite à un apothicaire de la ville voisine, pour en faire de la thériaque. Une après-dînée, sa chasse fut si heureuse, qu'il en prit jusqu'à cent cinquante. Le soir, étant de retour à sa maison, il se trouva si las et si harassé, qu'il ne voulut point souper. Il monta dans sa chambre, et alla se coucher tout de suite. Il porta, selon sa coutume, ses vipères tout en vie dans sa chambre, et les mit dans un baril qu'il eut soin de fermer, mais qu'il ne ferma pas bien. La nuit, tandis qu'il dormait, les vipères forcèrent leur prison, et cherchant la chaleur, elles allèrent toutes vers son lit, s'insinuèrent entre les draps, se glissèrent sur sa peau, et l'enveloppèrent de toutes parts sans lui faire aucun mal, sans qu'il s'éveillât et sentît rien. Comme c'était sa coutume de dormir les bras nus hors du lit, le lendemain, s'étant éveillé lorsqu'il faisait grand jour, il fut étrangement surpris de voir ses bras entourés de vipères. Ah! dit-il, je suis mort; les vipères se sont échappées. Il eut la prudence de ne point se remuer, et il sentit qu'il en avait

d'entortillées autour du cou, autour des jambes et des cuisses, et de tout le corps. Quel état! il ne perdit pourtant point la tête. Il se recommanda à Dieu; et sans se donner le moindre mouvement, il appela sa servante. Quand elle eut ouvert la porte de sa chambre : n'entrez pas, lui dit-il, mais descendez là-bas, prenez le grand chaudron, remplissez-le de lait à la moitié; faites chauffer ce lait, en sorte qu'il ne soit que tiède. Vous m'apporterez ce chaudron, et vous le mettrez au milieu de ma chambre, le plus doucement et en faisant le moins de bruit que vous pourrez. Ne fermez pas la porte : allez, faites vite; ne perdez pas un instant. Quand le chaudron fut dans la chambre, les vipères, sentant l'odeur du lait, commencèrent à quitter prise. Il vit celles de ses bras se désentortiller et se retirer. Il entendit passer celles de son cou. Il sentit que ses jambes et ses cuisses se dégageaient, et tout son corps était libre. Quelle joie! il se posséda néanmoins : il ne se pressa pas, et donna le temps à toutes les vipères de sortir. Elles sortirent toutes, allèrent se jeter dans le chaudron, de sorte qu'il n'en resta pas une dans le lit. Notre homme alors se leva, et voyant les vipères presque noyées dans la liqueur, assoupies et comme enivrées, il les tira avec ses pinces l'une après l'autre, et leur coupa la tête. Aussitôt, s'étant mis à genoux, il remercia Dieu de bon cœur de l'avoir délivré d'un si grand danger. Après cela, il

descendit, et raconta ce qui venait de lui arriver. Il fit frémir tout le monde, et il frémissait lui-même en le racontant. Il envoya ses vipères à l'apothicaire, lui faisant dire de n'en plus attendre de sa part. En effet, il renonça au métier, et il prit une si grande aversion pour les vipères, que non-seulement il ne pouvait pas en souffrir la vue, mais même le nom ni la pensée.

Une histoire si terrible et si effrayante mérite bien que nous y revenions, et que nous en examinions toutes les parties.

1°. L'état de cet homme dans son lit. Quand je le considère ayant le corps tout garni et entouré de vipères vivantes, je frissonne, et cette seule idée me fait trembler. Quelle situation ! peut-il y en avoir de plus affreuse? Oui, celle d'une âme en péché mortel est mille fois plus terrible. Quand je considère un pécheur ou dormant tranquillement dans son lit, ou agissant librement pendant le cours de la journée, et que je pense que mille péchés mortels et mille démons pires que des vipères possèdent son âme et s'en sont rendus maîtres; que tout son corps et tous les sens de son corps en sont non environnés, mais remplis et pénétrés, j'en suis saisi d'horreur et d'épouvante. Le malheureux ne sent point l'horreur de son état; il est comme endormi. Mais l'homme dont nous parlons ne le sentait point non

plus, et dormait aussi. L'état de l'un et de l'autre en est-il pour cela moins épouvantable?

2°. Le danger de cet homme pendant son sommeil. Si cet homme, pendant son sommeil, se fût donné quelque mouvement, comme il arrive d'ordinaire; si, en se tournant, il eût pressé quelqu'un de ces animaux; si, par un souffle, par un soupir, par une parole, il eût effarouché ces monstres, il était perdu, et de mille vies il n'en aurait pas sauvé une. Et si ce pécheur venait à mourir subitement dans l'état où il est, si quelqu'un de ces accidents dont on entend parler tous les jours lui arrivait, où en serait-il, où en sont tous ceux à qui ces accidents sont arrivés? S'ils étaient en péché mortel, ils sont perdus pour jamais. C'est sans doute une mort bien cruelle, que de mourir dévoré par cent cinquante vipères; mais qu'est-ce que cela, après tout, en comparaison de l'enfer, où l'on est pour toujours la proie des démons, de ses péchés, de ses remords, de son désespoir, et des flammes éternelles!

3°. L'effroi de cet homme à son réveil. Pécheur, vous ne dormirez pas toujours; vous vous réveillerez à la mort et au jugement de Dieu. Et quel sera votre effroi de vous voir ennemi de Dieu; rebelle à Dieu, semblable au démon; un homme de péché, qui n'est bon que pour l'enfer, où il va être précipité pour y faire sa demeure éternelle! Ah! n'attendez pas à vous réveiller que ce moment soit venu; ce serait

trop tard pour vous. Réveillez-vous maintenant que vous pouvez encore ôter de votre sein les vipères prêtes à vous dévorer, que vous y recélez et que vous y entretenez.

Vous avez vu le danger de cet homme, et vous ne pouvez nier que le vôtre ne soit encore plus grand. Considérez maintenant comment il s'en tira, afin de vous en tirer comme lui.

1°. Sa prudence. Il ne perdit point courage, et imagina le seul expédient qui pouvait lui réussir, et qui lui réussit en effet. De même, en considérant l'état effroyable de votre âme, ne perdez pas courage, ne vous livrez pas au désespoir; ne dites pas comme Caïn : Mon iniquité est trop grande pour que je puisse en espérer le pardon. Fussiez-vous encore mille fois plus pécheur, la miséricorde de Dieu, étant infinie, sera toujours infiniment au-dessus de vos péchés. Vous n'avez pas besoin de chercher et d'imaginer le moyen de vous délivrer de vos péchés, ce moyen est tout trouvé, et la miséricorde de Dieu vous le présente tout préparé. C'est le sang de Jésus-Christ dans lequel il faut noyer tous vos péchés, par une bonne confession. Que ce mot ne vous trouble pas : tenez-vous tranquille ; ne regardez pas cette opération comme impossible ou trop difficile. Dieu ne demande pas de vous l'impossible, et il vous aidera à faire ce qui dépend de vous. Confessez d'abord les péchés dont vous vous souvenez. Prenez ensuite du

loisir pour rechercher les autres, et donner le temps à toutes ces vipères de sortir. Ne craignez rien : elles sortiront toutes.

2°. Sa joie quand il se vit délivré. Elle fut grande sans doute; mais elle n'est rien en comparaison de celle que goûte un pécheur converti et rentré en grâce avec Dieu. Mais qui peut comprendre quelle sera la joie de ce pécheur, lorsque délivré pour toujours de tous ses ennemis il sera invité à entrer dans la joie même du Seigneur! Ah! qu'il se félicitera alors de s'être défait de ses péchés, d'y avoir renoncé, de les avoir confessés, détestés et expiés!

3°. Sa résolution. Il coupe la tête à toutes les vipères, sans en épargner aucune. Il renonce pour toujours à un métier qui a failli le perdre. Enfin, il conçoit une aversion éternelle pour ce qui l'a mis dans un si grand danger. Vous concevez tout ce que cela veut dire : mettez-le en pratique. Fuyez le péché comme vous fuiriez à la vue d'une couleuvre ou d'une vipère.

PARABOLE VII.

LA POUTRE DANS L'EAU.

Deux paysans étaient venus de la campagne à la ville pour y vendre deux charretées de bois qu'ils avaient amenées. Leur vente faite, ils allèrent faire un tour sur le bord de la rivière. Là, ils virent une poutre dans l'eau, et un jeune homme qui d'une main poussait la poutre vers un endroit du rivage. De quel bois est donc cette poutre, disaient entre eux les deux paysans, pour être si légère qu'un enfant la conduise où il veut? Le maître charpentier, qui attendait que son garçon lui amenât cette poutre au bord de l'eau, entendant ce discours des deux paysans, s'approcha d'eux, et leur dit : Mes amis, si vous voulez savoir de quel bois est cette poutre, et comprendre combien elle est légère, faisons ensemble un marché. Quand mon garçon l'aura conduite près de la rive, si tous deux ensemble vous la tirez hors de l'eau, et me la mettez ici à sec, je vous donnerai douze francs; mais, si vous ne pouvez pas tous deux en venir à bout, vous y mettrez vos bœufs pour me la tirer, et vous me donnerez six francs, que nous irons manger ensemble à notre dîner.

La proposition parut avantageuse. Si la poutre, dit l'un des paysans, est si mince et si légère, que ce garçon puisse seul la conduire ici, il y aura bien du malheur, si nous deux nous ne pouvons la tirer. La condition acceptée, on mit l'argent de part et d'autre entre les mains de la cabaretière, qui était là à laver du linge, et qui admirait la simplicité de ces bons campagnards. La poutre étant arrivée à l'endroit marqué, les deux paysans, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, se mettent en devoir de la tirer de l'eau; mais tous leurs efforts furent inutiles, et après avoir travaillé long-temps, ils s'avouèrent vaincus. Il fallut employer les bœufs et payer le dîner.

Notre Seigneur, dans l'Évangile, appelle les péchés légers qu'on voit dans les autres des pailles, des fétus; et les péchés griefs qu'on a en soi et qu'on n'y voit pas, il les appelle des poutres. Une poutre qui nage sur l'eau ne paraît pas ce qu'elle est, ni par sa grosseur, ni par sa pesanteur. Quant à sa grosseur, la moitié de son volume est cachée sous l'eau, et, quant à sa pesanteur, un enfant peut la remuer et la conduire où il veut. Mais quand il s'agit de la tirer de l'eau, et lorsqu'elle en est tirée, c'est alors que l'on voit combien elle est grosse, et que l'on sent combien elle est pesante.

Le siècle présent est une vaste mer, où nous

nageons, et où nagent aussi avec nous les péchés dont nous sommes chargés. Ces péchés ne paraissent pas la moitié de ce qu'ils sont. Nous en cachons une partie à la vue des hommes sous un extérieur trompeur, et nous nous en cachons beaucoup à nous-mêmes, en nous les dissimulant, en les excusant, en les oubliant. D'ailleurs ce que nous en apercevons nous paraît fort léger, parce que ces péchés nagent pour ainsi dire dans l'eau des fausses maximes du monde, et dans le torrent des exemples pervers qui les autorisent. Mais quand il faudra les tirer de cette eau pour les présenter au tribunal de Dieu, alors ils paraîtront ce qu'ils sont, d'une grosseur et d'une pesanteur énorme. Quand ces actions honteuses, ces fraudes secrètes, ces calomnies artificieuses, ces intentions perverses seront tirées de dessous l'eau; qu'elles seront confrontées, non plus avec les usages du monde, mais avec la loi de l'Évangile; non plus avec la corruption des hommes, mais avec la sainteté de Dieu : alors, oui, alors on en verra l'énormité, on en sentira le poids immense. Effaçons-les donc par la pénitence, avant de sortir de ce monde, pour n'en être pas accablés quand nous paraîtrons devant Dieu!

Le péché paraît léger quand on le commet; mais il paraît pesant et énorme, quand il faut seulement le porter à confesse. Que sera-ce donc s'il faut le porter jusqu'au tribunal de Dieu?

PARABOLE VIII.

EMPEDOCLE SUR LE MONT ETNA.

Le mont Etna, appelé aujourd'hui le Mont Gibel, est une montagne de Sicile qui vomit continuellement des tourbillons de feux et de flammes. C'est une vraie image de l'enfer, et c'en est une en même temps du feu impur qui conduit à l'enfer. Je compare donc cette montagne ardente à tant d'assemblées mondaines, tant de bals scandaleux, tant de théâtres licencieux, qui, comme autant d'Etnas, sont toujours environnés de flammes, et portent l'incendie dans tous les cœurs. Combien outre cela d'Etnas particuliers, d'Etnas ambulants, d'Etnas cachés, dont les ardeurs ne sont pas moins dangereuses! On ne saurait trop craindre tous ces feux, ni trop s'en éloigner. C'est vouloir y périr que de s'en approcher. Qui craint le péché doit fuir l'occasion.

Empedocle, célèbre philosophe de l'antiquité, plus fameux par sa mort que par sa vie et ses écrits, fut curieux de voir de près les feux du mont Etna. Il voulut savoir par lui-même ce que c'était que ces feux, comment ils sortaient, et quelle trace ils laissaient après eux. Il voulait voir le haut de la montagne, connaître la nature du terrain, examiner la construc-

tion du lieu, et s'assurer si tout ce qu'on en disait était bien véritable. Enfin il voulait pouvoir en parler savamment, non sur le rapport des autres, mais sur ses propres observations.

Plus d'une fois ses disciples tâchèrent de le détourner d'une entreprise si dangereuse et si téméraire. On lui représenta que tous ceux qui l'avaient tentée y avaient péri; qu'on devait se contenter de savoir de cette montagne ce qu'on pouvait en découvrir de loin sans risques; que du reste il fallait en raisonner par conjecture, et non par expérience. On lui représenta que le sommet devait être calciné, et qu'en croyant mettre le pied sur un terrain solide, il y avait danger de le mettre sur un abîme de cendres, et d'y être englouti. On lui représenta enfin que le feu ne sortant pas toujours du même endroit de la montagne, l'éruption pouvait se faire tout à coup sous les pieds mêmes de l'observateur, le brûler tout vif, et le réduire en cendre avant qu'il fût descendu au fond du gouffre.

Empedocle répondait à tout cela qu'on s'alarmait trop aisément; que la peur exagérait le danger, qui n'était pas à beaucoup près aussi grand qu'on le disait; qu'un philosophe ne devait pas se laisser intimider comme le vulgaire; que si ceux qui avaient monté avant lui y avaient péri, c'était qu'ils n'y étaient pas allés en philosophes, et avec les précautions nécessaires : que pour lui, il avait pris de bonnes

mesures, et ne courait aucun risque; qu'il verrait, qu'il examinerait tout, qu'il reviendrait sain et sauf, et leur en apporterait des nouvelles.

Le philosophe ne disait point quelles étaient ces bonnes mesures qu'il avait prises, elles eussent paru trop ridicules. Elles se réduisaient à deux, et consistaient, la première, à porter son bâton avec lui pour sonder le terrain avant de mettre le pied; la seconde, à monter pieds nus, pour sentir le terrain qui serait chaud, ou qui commencerait à le devenir, afin de pouvoir se retirer avant que l'éruption se fît.

Un beau matin donc Empedocle, sans rien dire à personne, prend son bâton et s'en va à la montagne, laisse ses sandales au bas, et grimpe nu-pieds jusqu'au sommet. Dans ce même temps, deux de ses disciples, étant allés par hasard prendre le frais sur une montagne voisine, furent bien surpris de voir un homme se promener sur le mont Etna. Ils jugèrent bien que c'était leur maître, et il frémirent du danger où il était. Mais que faire? On ne pouvait plus l'en retirer; ils se contentèrent donc de le suivre des yeux, et de considérer ce qu'il deviendrait.

Dès qu'Empedocle fut arrivé au haut de la montagne, il fut enchanté de la nouveauté du spectacle. Il vit là mille objets curieux et admirables aux yeux d'un amateur, mais qui, aux yeux de tout autre, n'eussent paru que hideux et méprisables. Il vit de vieilles roches calcinées, il vit des monticules de

cendre, il vit des mares de soufre fondu et infect, il vit des trous et des crevasses, il vit enfin par où actuellement la flamme s'élançait à une hauteur prodigieuse.

Empedocle se promenait autour de ce terrible volcan avec une intrépidité plus que philosophique. Son bâton lui fit éviter plus d'un abîme, et plus d'une fois la chaleur de ses pieds l'avertit de changer de place. Il eut même quelquefois la consolation de voir qu'il s'était retiré à propos, le feu s'élançant avec fracas du lieu qu'il venait de quitter. Il s'applaudissait de son industrie, et se diposait à descendre. Il pensait combien il lui serait glorieux d'avoir pu, sans crainte et sans accident, parcourir cette fameuse montagne, que nul mortel avant lui n'avait pu franchir sans y perdre la vie, et de pouvoir dire, en racontant les merveilles qu'elle contient : J'y ai été, je l'ai vue. Tandis qu'il s'occupe de ces pensées, et qu'il jette encore un coup d'œil sur les objets qui l'ont le plus frappé, et dont il se propose de faire la description, il ne fut pas assez attentif à l'avertissement de ses pieds, ou peut-être ses pieds ne l'avertirent pas assez à temps; car il sortit de dessous lui un tourbillon de flammes, qui jeta au loin son bâton à demi brûlé. Pour lui, fut-il brûlé? fut-il englouti? peut-être fut-il l'un et l'autre. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'il resta là, et ne parut plus.

Ses disciples, témoins de ce funeste accident,

coururent aussitôt à l'endroit où ils avaient vu tomber le bâton, et ils reconnurent très bien que c'était celui de leur maître. Ils firent ensuite le tour de la montagne, pour voir s'ils ne trouveraient point quelques-uns de ses membres épars; mais ils ne trouvèrent que ses sandales, qu'ils placèrent avec le bâton dans le temple de la Prudence, pour avertir ceux qui les verraient que la vraie prudence consiste à éviter le danger, et que les précautions ne sont plus de saison lorsque le péril est inévitable.

PARABOLE IX.

DÉFINITION DE LA VIE PRÉSENTE.

On demanda un jour à un philosophe ce que c'était que la vie présente, et il répondit : C'est le voyage que fait un criminel, après qu'on lui a lu sa sentence, depuis sa prison jusqu'au lieu du dernier supplice. En effet, nous sommes condamnés à mort dès le sein de notre mère, et nous n'en sortons que pour nous rendre au lieu du supplice. A la vérité, on ne nous bande pas les yeux comme aux criminels ; mais, ce qui revient au même, on nous cache le lieu du supplice. Nous avançons sans cesse vers ce lieu, mais sans savoir où il est, et sans savoir si nous en sommes proches ou éloignés. Tout ce que nous savons, c'est que nous en approchons tous les jours ; que nous en sommes plus près aujourd'hui qu'hier ; qu'il arrivera que nous y serons rendus sans que nous le sachions, et qu'il peut se faire qu'actuellement nous y soyons, ou que nous n'ayons plus qu'un pas à faire pour y être rendus.

Une chose que nous ignorons encore, c'est le genre de mort auquel nous sommes condamnés, lequel n'est point spécifié dans la sentence, et que Dieu tient caché dans le secret de sa providence.

Sera-t-il doux, sera-t-il cruel? Sera-t-il prompt et subit, ou long et de durée? Aurons-nous un moment à nous reconnaître et à mettre ordre à nos affaires, ou ne l'aurons-nous pas? c'est ce que nous ignorons.

Ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que, chargés d'un arrêt de mort pendant ce voyage que nous faisons de la prison au lieu du supplice, nous puissions pécher, rire, folâtrer, former des projets, commencer des entreprises. Mais qu'arrive-t-il aussi? C'est qu'on en voit souvent qui, au milieu de leurs plaisirs ou de leurs entreprises, se trouvent rendus au terme qu'ils croyaient encore bien éloigné, et que sans y être préparés, ils sont obligés de subir le dernier supplice, auquel ils ne pensaient point.

PARABOLE X.

L'ORACLE DE DELPHES.

Quand les anciens philosophes voulaient accréditer quelque maxime importante, ils la mettaient sur le compte d'un oracle, quoique le démon, qui présidait à ces oracles, fût bien éloigné de débiter de pareilles maximes.

On dit donc que Zénon, voulant mener une vie vertueuse, alla consulter l'oracle de Delphes, pour savoir de quel moyen il devait se servir pour vivre constamment dans la pratique de la vertu, et que l'oracle lui répondit : *Consulte les morts.*

En effet, pour un chrétien surtout il n'y a point de moyen plus efficace et plus aisé de réformer sa vie et de persévérer dans le bien que la pensée de la mort, et de l'éternité qui la suit. Si nous voulions, sur la conduite que nous devons tenir, consulter nos ancêtres, nos parents et nos amis défunts, ceux que nous avons vus mourir, et que nous avons même conduits au tombeau, que ne nous diraient-ils point? Que notre vie serait sainte, que notre mort serait douce, si nous voulions écouter et suivre les leçons que nous donneraient les morts!

Plus la pensée de la mort est utile pour bien régler sa vie, et plus l'homme naturellement ennemi de toute règle se plaît à vivre dans l'oubli de la

mort. Mais, comme en oubliant la mort on sait que la mort ne nous oublie pas, les plus sages des nations et des particuliers, des païens et des chrétiens, ont toujours été soigneux de se rappeler, par diverses industries, une pensée si salutaire.

Anciennement, dans la Chine, la veille du couronnement de l'empereur, chaque sculpteur de la ville de Pékin lui présentait un morceau de marbre, afin qu'il choisît celui duquel il voulait qu'on fît son tombeau, parce qu'on devait commencer à y travailler dès le jour même de son couronnement. Le sculpteur qui avait présenté le marbre que l'empereur choisissait était aussi celui qui était chargé de faire l'ouvrage, et c'était la ville qui le payait d'avance. Cette présentation des marbres se faisait en cérémonie et avec grande pompe, et était pour le peuple, et surtout pour l'empereur, une importante leçon. Prenez-la pour vous-même, et songez qu'autour de vous toute la nature travaille sans cesse à vous creuser un tombeau.

Dans la cérémonie du couronnement des rois abyssins, on leur présentait un vase plein de terre et une tête de mort, pour les avertir de ce qu'ils devaient être un jour, sans que la couronne pût les préserver du sort commun à tous les hommes.

Encore aujourd'hui, à l'installation du pontife romain, un clerc porte un peu d'étoupe au bout d'une canne de roseau, et approchant l'étoupe de la

lumière d'un cierge, il la fait brûler sous les yeux du pontife, en lui disant : Saint Père, ainsi passe la gloire du monde.

Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, avait donné l'ordre à un de ses pages de lui dire trois fois tous les matins : *Sire, souvenez-vous que vous êtes homme.* Ce seul mot dit tout.

L'empereur Maximilien Ier avait fait faire sa bière quatre ans avant de mourir. Il l'avait toujours dans sa chambre; et, quand il voyageait, il la faisait toujours porter avec lui. Il trouvait en elle un bon conseil, et ayant suivi ses avis pendant sa vie, il vit sans peine le moment arrivé auquel bientôt il devait y être renfermé.

Les chartreux se saluent en disant : *Souvenez-vous de la mort,* parce qu'il n'y a rien de plus efficace que ce souvenir pour nous faire persévérer dans les voies pénibles de la vertu, en nous mettant sous les yeux que notre pénitence finira bientôt, qu'elle sera suivie d'une félicité éternelle, et qu'elle nous délivrera d'un malheur éternel.

Saint Bernard avait coutume de se dire souvent pendant le jour : *Si tu devais mourir aujourd'hui, ferais-tu cela?* et quand il commençait quelque bonne action, ou quelque œuvre d'obligation, il se demandait : *Si tu devais mourir après cette action, comment la ferais-tu?* et ainsi, par le souvenir de la mort, il se maintenait dans une continuelle ferveur.

PARABOLE XI.

LE PÉNITENT DU PAPE.

Un homme de grande condition, mais grand pécheur, résolut enfin de se convertir. Il vint pour cela à Rome, et voulut avoir la consolation de se confesser au pape même. Le pape l'entendit, et fut édifié de l'exactitude de sa confession, de la vivacité de ses regrets, et de la générosité de ses résolutions. Mais quand il fut question de lui imposer la pénitence, le pénitent n'en pouvait accepter aucune, aucune ne se trouvait de son goût. Jeûner! il n'en avait pas la force; lire, prier! il n'en avait pas le temps; employer les instruments de pénitence! il ne les avait pas et n'en connaissait pas l'usage; faire une retraite, entreprendre un pélerinage! il avait des affaires; veiller, coucher sur la dure! sa santé ne le lui permettait pas; et puis, autre raison générale qu'il ne disait pas, un homme de sa condition! Que faire donc à un homme de sa condition? Le pape lui donna un anneau d'or, où étaient écrits ces deux mots : *Memento mori : Souvenez-vous que vous devez mourir*. Il lui imposa pour pénitence de porter cet anneau au doigt, et de lire les deux mots qui y étaient inscrits, au moins une fois chaque jour.

Le gentilhomme se retira fort content, se félicitant d'une si légère pénitence. Mais celle-ci amena toutes les autres. La pensée de la mort entra si fortement et si heureusement dans son esprit, qu'elle lui découvrit l'essentiel de sa condition d'homme mortel, et qu'il se dit à lui-même : Eh! puisque je dois mourir, qu'ai-je autre chose à faire dans ce monde que de me préparer à bien mourir? A quoi bon tant ménager une santé que la mort doit détruire? Pourquoi épargner un corps et une chair qui doivent pourrir dans la terre? Ces réflexions faites, il n'y eut genre de pénitences qui ne lui parût léger. Il les embrassa toutes, et y persévéra jusqu'à sa mort, qui fut précieuse devant Dieu, édifiante devant les hommes, et pleine de consolation pour lui.

Ah! si nous réfléchissions bien sur ce mot : *Je dois mourir!* Si nous tirions bien les justes conséquences qui suivent de ce mot : *Puisque je dois mourir!* Si nous faisions une sérieuse attention à l'avertissement que nous donne ce mot : *Ne dois-je donc pas mourir?*

Au reste, que ces terribles mots ne vous effraient pas. Prenez seulement vos mesures, et la chose même ne vous effraiera point.

PARABOLE XII.

DU FIL DE LA VIE.

Notre éternité dépend de notre mort ; notre mort dépend de notre vie, et notre vie ne tient qu'à un fil. Ce fil est bien faible, aisé à rompre, à couper, à brûler. Ce fil manque dans le temps qu'on s'y attend le moins, quelquefois dans le temps qu'on le croit le plus fort, et quelquefois par les moyens mêmes que l'on prend pour le fortifier, comme vous l'allez voir dans la fin tragique de don Carlos, roi de Navarre. Vous savez peut-être cette histoire : mais quoiqu'on la sache, on la lit toujours avec frayeur et étonnement.

Ce roi fut l'homme le plus livré qu'il y ait peut-être jamais eu au vice honteux de la chair ; se trouvant épuisé de débauches, il consulta ses médecins, qui lui ordonnèrent de se faire envelopper le corps d'un linceul imbibé d'eau-de-vie, et de rester ainsi vingt-quatre heures dans ce linceul bien serré et bien cousu. La personne que le roi chargea de cette opération, ayant achevé de coudre le linceul sur le corps du roi, voulut prendre ses ciseaux pour couper son fil; mais ne les trouvant pas sous la main, elle eut l'imprudence d'approcher la bougie qui l'éclai-

rait, et de brûler le fil à la lumière de cette bougie. Ce fil, qui se trouva imbibé d'eau-de-vie, prit feu, et le feu se communiqua au linceul, qui dans l'instant fut tout enflammé. Quels cris dans tout le palais! quel mouvement! quelle agitation! Que ne fit-on point pour éteindre le feu et sauver le roi! Mais tout fut inutile: le roi fut brûlé vif, avant qu'on eût pu lui donner aucun secours. Quelle mort! quelle vie! quelle éternité!

PARABOLE XIII.

GOUT SINGULIER D'UN ROI DES BULGARES.

Bogoris, roi des Bulgares, aimait tout ce qu'il y avait d'effrayant et qui inspirait de la terreur. Il se plaisait dans les lieux les plus affreux, et prenait un plaisir singulier à poursuivre à la chasse les bêtes les plus féroces. Les tapisseries, les tableaux, les sculptures de son palais ne représentaient que des objets terribles. Ayant appris qu'un moine des environs, nommé Jérôme, excellait dans l'art de peindre, il alla le trouver, et lui demanda qu'il lui fît un tableau dans son goût, c'est-à-dire le plus terrible qu'il pût imaginer Le père Jérôme le satisfit. Il lui peignit le Jugement dernier. Le Juge souverain, assis sur une nuée, environné de ses Anges, y paraissait avec un air de majesté et de courroux, qui avait quelque chose de ravissant et de terrible. Au côté droit, étaient les justes rayonnant de gloire; et au côté gauche, étaient les pécheurs, pâles, consternés, saisis d'effroi, dans l'attente de leur dernier arrêt. Vers le bas du tableau étaient les démons avec des figures hideuses et épouvantables. Ils paraissaient furieux et menaçants, et ils étaient armés de toutes sortes d'instruments de supplices.

Au-dessous des démons paraissait un gouffre affreux, d'où s'élançaient d'horribles tourbillons de flammes.

Le roi païen, au premier aspect de ce tableau, fut enchanté, et avoua qu'il n'avait jamais rien vu de si beau ni de si terrible. Mais, comme il ne savait pas ce qu'il représentait, il amena le moine avec lui, pour qu'il lui en expliquât chaque partie. Le Père Jérôme lui expliqua tout avec tant de force et d'onction, que le prince, plus effrayé encore de l'explication que du tableau, embrassa le christianisme, et vécut toute sa vie si pénétré des jugements de Dieu, que, quand il entreprenait quelque chose, ou qu'on délibérait quelque affaire au conseil, il avait coutume de dire : Souvenons-nous que ce que nous allons faire sera examiné au jugement de Dieu.

PARABOLE XIV.

LE MARQUIS INCRÉDULE.

Tandis que le Père Jérôme, comme nous l'avons dit à la parabole précédente, expliquait au roi et à toute la cour les vérités de la religion chrétienne, et en particulier celles du jugement dernier, un seigneur de la cour, dont le titre revenait à celui de marquis, qui était parent du roi, bel esprit, et fort débauché, ne cessait, dans les conversations, de combattre ce que disait le Père, et de proposer, surtout contre le jugement dernier, des objections subtiles et des questions embarrassantes, auxquelles ces nouveaux catéchumènes ne pouvaient répondre.

Le roi voulut que le marquis proposât ces difficultés au Père Jérôme lui-même, en présence de toute la cour, et que le Père y répondît. Dans cette auguste assemblée, le marquis ayant parlé longtemps avec beaucoup de feu et de facilité, mais sans aucun ordre, le Père reprit son discours et le réduisit aux trois points principaux qu'il attaquait, savoir, la résurrection des corps, la manifestation des consciences, et la confusion des pécheurs; et y répondit ainsi, en adressant la parole au marquis.

1°. Sur la résurrection des corps. Tout ce que vous avez dit, seigneur, contre la résurrection des corps, n'est d'aucune difficulté pour celui qui a une juste idée de la puissance de Dieu, et qui la croit infinie comme vous la croyez vous-même. Celui qui a donné la vie à tout ce qui respire peut la rendre aussi quand il lui plaira ; et pour lui, l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Quelque dispersées que soient les cendres des morts, elles ne sont pas hors de la main de Dieu : il saura bien les retrouver, les démêler, les réunir.

Ce que vous objectez sur l'identité des corps, pour prouver qu'il est impossible que chacun de nous ressuscite avec son même corps, n'aura pas plus de difficulté pour celui qui joindra le sentiment de sa propre faiblesse et de son ignorance à l'idée de la toute-puissance de Dieu. Car c'est une chose digne de compassion, que nous, qui ne comprenons rien dans les choses du siècle présent que nous voyons, nous voulions comprendre tout dans le siècle futur que nous ne voyons pas et que nous ne connaissons que par la foi.

Vous dites, seigneur, que la même matière aura appartenu successivement à plusieurs corps morts, et vous demandez à qui, au temps de la résurrection, elle appartiendra? Et savez-vous, seigneur, si la même matière n'a pas appartenu successivement à plusieurs corps vivants? et cela empêche-t-il

que chaque homme vivant n'ait son propre corps, et ne subsiste que dans son même corps? Vous dites vous-même que vous eûtes, il y a quatre ans, une maladie qui vous réduisit à rien, et que vous ne pesiez pas la moitié de ce que vous pesiez auparavant. Vous avez repris votre embonpoint, et vous pesez maintenant plus que vous ne pesiez avant votre maladie. Avez-vous pour cela changé de corps? N'avez-vous plus le même corps? En avez-vous un autre?

Un enfant dont le corps n'avait qu'un pied de haut, et qui est mort dans cet état d'abord après son baptême, devrait, dites-vous, ressusciter n'ayant qu'un pied de haut, pour ressusciter dans son propre corps. Mais vous, seigneur, qui avez maintenant plus de six pieds de haut, n'avez-vous pas été un enfant d'un pied et d'un demi-pied, et de moins encore? Est-ce que pour cela vous avez changé de corps, et n'avez-vous pas votre propre corps, le même corps que vous aviez en venant au monde? Eh! seigneur, ce sont là des mystères du siècle présent, que nous ne concevons point : pourquoi voulons-nous concevoir les mystères du siècle à venir? Croyons sur la parole, et reposons-nous sur la sagesse et la puissance de l'auteur de l'un et de l'autre siècle.

Vous demandez ensuite quel espace pourra contenir cette multitude immense de corps ressuscités?

Seigneur, celui qui a divisé les enfants d'Adam, et les a dispersés sur la surface de la terre, pour y vivre et en tirer leur subsistance, saura bien les placer, quand il viendra les juger. Vous n'avez point été chargé du premier soin, et vous ne vous en êtes point inquiété; vous n'êtes point chargé du second, ne vous en inquiétez pas non plus.

Vous demandez enfin si les physionomies seront les mêmes dans l'autre monde que dans celui-ci. Seigneur, toutes ces questions sont inutiles. Celui qui a su mettre dans ce monde l'ordre et la variété que nous y admirons, saura bien faire dans l'autre tout ce qui conviendra à sa gloire, au bonheur de ses amis et au supplice de ses ennemis. Les trésors de sa sagesse ne sont pas épuisés. Reposons-nous de tout sur lui, et ne nous occupons que du soin de vivre et de mourir dans son amour.

2°. Sur la manifestation des consciences. Je passe, seigneur, au second article que vous avez attaqué, et qui est la manifestation des consciences; et je conviens avec vous que, pour que cette manifestation soit entière, il faut que chaque homme connaisse clairement et en détail ce qui regarde tous les autres hommes et chacun d'eux. Il faut qu'il connaisse leurs situations, leurs rapports, leurs talents naturels, leurs grâces surnaturelles, et ensuite leurs actions, leurs pensées, leurs désirs, leurs intentions, leurs paroles, leurs écrits, et les suites que tout cela

aura eues. Il faudra encore qu'il connaisse les voies de Dieu sur les hommes en général, et les intentions de sa providence sur chacun en particulier. Cela, et bien d'antres choses, sont un détail immense, je l'avoue : mais enfin, seigneur, cela ne fait pas un objet infini, et ne demande pas pour être connu une lumière infinie : or Dieu peut communiquer à toute intelligence créée le degré de lumière qu'il lui plaira, dès que ce degré n'est pas infini. Vous revenez souvent à dire que cela est incompréhensible. J'en conviens, seigneur; mais en cela encore, comme dans le reste, nous pouvons nous aider de ce qui se passe ici-bas. Si quelqu'un eût été élevé dans un cachot, et n'eût jamais vu qu'à l'aide d'une petite bougie les objets contenus dans sa prison, il ne se persuaderait pas qu'il y a dans le monde une lumière qui éclaire en même temps plus de cent mille lieues de pays : et quand on lui assurerait que cela est ainsi, en sorte que tous ceux qui habitent ce terrain immense voient distinctement et sans peine tous les objets, tout ce qu'il pourrait faire serait de le croire sans le comprendre. Cela est pourtant, et nous le voyons. Or, la différence qu'il y a entre la lumière d'une bougie et celle du soleil est moins grande que la différence qui se trouve entre la lumière que Dieu communique aux hommes maintenant, et celle qu'il leur communiquera au dernier jour. Vous ne

devez donc pas avoir de difficulté à croire que dans ce dernier jour tout sera manifesté et paraîtra. Et vous ne devez pas vous flatter que, dans ce grand jour, aucune de vos actions ou de vos pensées puisse échapper à la connaissance d'un seul homme. Ce n'est pas la vérité de ce dogme qui est incroyable; ce sont les suites de cette vérité qui sont terribles : mais après tout nous pouvons encore les tourner en notre faveur.

Je réponds maintenant à la question que vous m'avez faite : si au dernier jour, si dans le ciel, si dans l'enfer on se reconnaîtra. Quant au dernier jour, il est bien clair qu'on se reconnaîtra. Car il est impossible que la manifestation soit aussi claire et aussi entière que nous l'avons dit, sans qu'on se reconnaisse, sans qu'on connaisse très distinctement non-seulement ceux avec qui on aura vécu, mais encore tous ceux qui nous auront précédés et qui nous auront suivis. Or, cette lumière que Dieu aura communiquée aux hommes pour ce jour-là, cette lumière si nécessaire à la justification de la Providence, à la gloire des saints et à la confusion des pécheurs, pourquoi leur serait-elle ôtée? Elle ne le sera point, elle subsistera éternellement. Ainsi on se connaîtra dans l'enfer pour son malheur; on se connaîtra dans le ciel pour son bonheur; et l'un et l'autre pour la gloire de Dieu dans tous les siècles.

3°. Sur la confusion des pécheurs. Il ne me

reste, seigneur, qu'un mot à dire sur ce que vous prétendez que le nombre des pécheurs se trouvant au dernier jour beaucoup plus grand que celui des justes, les premiers ne devront ressentir aucune honte de leurs crimes. Vous ajoutez que dans ce monde les libertins se glorifient souvent de leurs débauches et même en présence des justes. Sans examiner ici la honte que dès ce moment les pécheurs peuvent ressentir de leurs péchés, sur quoi il y aurait bien des choses à dire, je réponds en trois mots que ce qui rend quelquefois dans ce monde les pécheurs hardis et insolents, c'est leur aveuglement, l'absence du Juge, et l'éloignement du châtiment; mais quand ils verront la grièveté du péché, le Juge présent, et l'enfer prêt à les engloutir, alors, seigneur, la confusion sera grande. Et comme la crainte de tous les autres ne diminuera point le sentiment de crainte que chacun aura pour soi, de même la confusion générale où seront tous les pécheurs n'empêchera point la confusion particulière que chacun ressentira.

Avant de finir, je réponds encore à une question que vous faites à ce sujet. Vous demandez si les péchés des saints paraîtront. Oui, pour leur gloire, et non pour leur confusion. Oui, seigneur, ils paraîtront effacés par le sang de Jésus-Christ et lavés dans les larmes de la pénitence. Des péchés ainsi réparés ne seront point une tache, mais un orne-

ment qui rehaussera l'éclat des saints, qui fera la gloire de Jésus-Christ, et augmentera la confusion des pécheurs, parce qu'ayant eu les mêmes moyens pour effacer leurs péchés, ils n'auront pas voulu s'en servir. Et comme la connaissance que nous avons de l'adultère de David, du renoncement de saint Pierre, des débauches de saint Augustin, ne diminue en rien l'estime et le respect que nous avons pour ces grands saints, de même la vue des péchés des élus ne nuira ni à leur gloire ni à leur félicité.

Après que le Père Jérôme eut cessé de parler, le roi et toute la cour vinrent le remercier de la consolante instruction qu'il leur avait donnée. Pour le marquis, il se retira le dépit dans le cœur; et, soit préjugé, soit vanité, il persista dans son incrédulité, et fut le seul de toute la cour qui ne reçut pas le baptême : terrible jugement de Dieu, funeste effet de la corruption du cœur, et d'une curiosité téméraire qui veut sonder des mystères qu'il ne faut que croire et adorer.

PARABOLE XV.

LE NOUVEAU NARCISSE.

Un jeune gentilhomme qui n'avait point de frères, et qui dès son bas âge avait perdu son père, vivait dans son château avec sa mère et deux sœurs. Tandis que la mère et les filles s'occupaient des œuvres de la piété et de la charité chrétienne, le jeune homme n'était occupé que du soin de son corps. Il passait, sans s'ennuyer, les jours entiers à sa toilette. Il ne prenait d'autre soin dans la maison que celui de se faire friser, poudrer, parfumer. Sa mère lui offrit souvent de lui acheter un régiment; mais comment aurait-il consenti d'aller à la guerre, lui qui ne voulait pas seulement aller à la chasse, de peur de déranger sa frisure, ou qu'en traversant les taillis quelque ronce ne l'égratignât. Cet amour de son corps eut pourtant en lui un bon effet, qui fut de l'éloigner de toute sorte de débauche : car il craignait que le moindre excès, en quelque genre que ce fût, n'altérât sa santé, ou ne flétrît la vivacité de son teint. Une manière de vivre si singulière lui attira souvent bien des reproches et bien des railleries; mais notre nouveau Narcisse

s'en consolait avec son miroir, dans lequel il admirait sa bonne mine, cet air de fraîcheur et de santé dans lequel il plaçait tout son bonheur et toute sa gloire.

Un jour le Père Basile, supérieur d'un monastère voisin, homme de beaucoup d'esprit, d'une grande mortification et d'une austère pénitence, passa par le château, où on le retint à dîner. On eut soin de l'avertir, afin que, pendant le repas, il tâchât d'inspirer au jeune homme des sentiments plus mâles et plus chrétiens. On était déjà au déssert, qu'on n'en avait point encore parlé. Alors l'aînée des demoiselles entama la matière, et dit : N'est-il pas vrai, mon Père, qu'il ne sied pas à un homme, et encore moins à un gentilhomme, de n'être occupé que du soin de son corps? Mademoiselle, reprit le Père, le corps est une grande partie de l'homme. C'est par le corps que l'homme vit dans ce monde, que l'homme est visible aux autres hommes, et qu'il entre en société avec eux. C'est par le corps que l'homme reçoit les plus vifs sentiments du plaisir et de la douleur, qu'il communique avec tous les autres corps de l'univers, qu'il agit sur eux et qu'il reçoit leur impression. De tous les corps que Dieu a créés, le corps humain est sans contredit le plus beau et le plus admirable, sans en excepter les astres du firmament. Un corps bien fait, bien proportionné dans tous ses membres, sain, agile et robuste; une

physionomie noble et majestueuse, et en même temps douce et intéressante ; un visage dont toutes les parties ont leur agrément propre, dont tous les traits sont grands et réguliers : tout cela couvert d'une peau fine et d'un beau coloris; une tête bien dressée et ornée d'une belle chevelure : je le répète, il n'est rien au monde de si beau ; il n'est personne qui n'admirât celui qui aurait tous ces avantages ; et il n'est personne qui ne fût bien aise de les avoir. Je pense donc que le corps, cette partie essentielle de l'homme, mérite tous nos soins, toute notre attention, toutes nos réflexions.

Pendant ce discours, le jeune homme triomphait ; et, à ce début, les demoiselles se crurent trahies : et cette idée les mit un peu en humeur contre le Père. Celle qui avait proposé la question lui dit : En vérité, mon Père, vous nous débitez là une belle morale, et nous n'avions pas lieu d'en attendre de vous une pareille. Cette morale, dit la mère, est bien du goût de mon fils. Mais, reprit la cadette avec un peu de feu, je vous trouve ici, mon Père, en contradiction avec vous-même. Car vous, qui exhortez les autres à avoir soin de leur corps, quel soin avez vous du vôtre? Vous le revêtez d'un sac d'une bure grossière; vous le faites marcher pieds nus dans l'eau et dans la boue au cœur de l'hiver ; vous l'accablez de travail; vous l'exténuez de jeûnes; vous le meurtrissez de coups ; vous ne lui donnez de repos ni jour,

ni nuit : est-ce là le soin que vous avez de votre corps? Moi, mademoiselle, reprit le Père, cela est différent; c'est que j'en attends un autre à la résurrection. Est-ce, dit alors le jeune homme, que nous n'attendons pas tous la résurrection? Ah! si cela est, répliqua le Père, prenez garde, monsieur, de prendre ici le change. On ne peut pas mettre ici-bas son bonheur dans son corps, et en attendre un meilleur à la résurrection. C'est en soumettant le corps présent à la pénitence, c'est en l'immolant à la justice de Dieu, c'est en le faisant servir, travailler et souffrir pour Dieu, que l'on s'assure qu'il nous sera rendu à la résurrection mille fois plus brillant et plus beau que celui que je vous ai dépeint, et outre cela, impassible et immortel, et d'autant plus rempli de charmes dans l'autre monde, qu'il aura été plus humilié et plus mortifié dans celui-ci.

Quand j'étais jeune, continua le Père, j'aimais beaucoup mon corps, je ne pensais qu'à lui. On me disait que j'étais joli, et je le croyais. J'aimais qu'on me le dît, et j'aimais ceux qui me le disaient. A l'âge de quinze ans, j'eus la petite vérole. Cette maladie m'étonna et me chagrina beaucoup, et me fit faire bien des réflexions. Eh! mon Dieu! me disais-je à moi-même, tout l'amour que je porte à mon corps, et tous les soins que je me suis donnés pour lui, n'ont donc pu le garantir d'un si vilain mal, qui va me défigurer entièrement et me rendre

méconnaissable? Il en sera donc de même de tous les changements que les autres éprouvent, et il faudra que je les éprouve moi-même. Je me mis alors à parcourir tous les âges; et je remarquai que chaque âge apporte au corps quelque changement, et lui ôte toujours quelque chose de son éclat et de sa beauté, sans que personne puisse mettre une digue à ce cours rapide de la nature, qui nous entraîne malgré nous vers la vieillesse et la mort, et souvent nous fait trouver la mort avant la vieillesse. Cette pensée me fit verser des larmes, et je m'endormis. Il me sembla, pendant mon sommeil, que quelqu'un me disait à l'oreille : Ne pleure pas, mon enfant; use saintement de ton corps pendant cette vie, emploie-le, sans l'épargner, au service de Dieu et à l'accomplissement de tous les devoirs de ton état; souffre, sans t'inquiéter, tous les changements qui pourront lui arriver, toutes les maladies, toutes les infirmités qu'il pourra éprouver, les dégoûts de la vieillesse et les douleurs de la mort : exerce-le toi-même par les rigueurs de la pénitence, et au jour de la résurrection Dieu te le rendra parfait et brillant, immuable, impassible et immortel, et tu en jouiras dans le séjour de la gloire, pendant toute l'éternité.

En achevant ces mots, le Père Basile prit son bâton et s'en alla. Quand il fut parti, notre jeune homme, au lieu de monter dans sa chambre, selon sa coutume, alla dans le jardin, où il resta long-

temps seul à se promener, et à rêver sur ce qu'il venait d'entendre. Après quoi il rentra dans la salle, où il trouva ses deux sœurs occupées à travailler. Eh bien! mes sœurs, dit-il en entrant, que dites-vous du discours du Père Basile? C'est, dit l'aînée, de quoi nous nous entretenons, ma sœur et moi. Mais vous-même, mon frère, qu'en dites-vous? Je dis que le Père a raison, et que moi je n'ai pas tort. Vous me disiez sans cesse que le corps n'était rien, qu'il fallait le mépriser et n'en tenir aucun compte. Vous voyez, au contraire, que, comme dit le Père, le corps est une partie essentielle de nous-mêmes, qui mérite tous nos soins et toute notre attention. Il est vrai que je prenais le change. Je ne faisais pas réflexion que ce corps-ci, dans ce monde, n'est qu'un corps d'usage, dont le bon emploi que nous en aurons fait nous le rendra dans l'autre monde avec d'autres qualités, qui en feront, si j'ose parler ainsi, un corps de parade et de cérémonie. C'est à peu près comme les différentes robes dont vous vous servez. Vous en avez de ménage que vous n'épargnez point, et qui ne sont que pour gâter, et vous en avez de riches et de brillantes que vous conservez avec soin pour les jours de fêtes et de belles compagnies. Mon frère, dit la cadette, vous avez bien pris la pensée du Père Basile. Ce sera une grande fête que celle de la résurrection, et il y aura là une brillante compagnie. Dieu nous fasse la grâce d'y

paraître avec honneur! Ma sœur, dit le frère, cela dépendra de l'usage que nous aurons fait ici-bas de notre corps; nous pouvons en faire une hostie vivante, agréable à Dieu. Il nous est donné pour cela; profitons-en.

Ils en profitèrent tous. Le frère prit le parti des armes, où il jeûnait tous les mercredis et vendredis. Il fut tué dans une bataille, et on lui trouva un cilice sous son uniforme. Sa sœur cadette fut un exemple d'humilité et de pénitence dans un monastère où elle se retira. La sœur aînée resta avec la mère, pratiquant l'une et l'autre les observances de la règle la plus austère. Tous moururent en odeur de sainteté, pleins de l'espérance d'une résurrection glorieuse.

PARABOLE XVI.

LE POETE DÉSABUSÉ.

Un poëte alla un jour à la Chartreuse, voir un chartreux son parent. Après avoir parlé de plusieurs choses, il lui dit : Je viens de finir un poëme, qui, je crois, me fera quelque honneur dans le monde. J'y ai apporté tous mes soins, et je vais prendre encore deux ans pour achever de le polir, et le mettre en état de paraître au jour. Il vaut mieux, continua-t-il, différer un peu pour s'assurer du suffrage du public. Je crois, dit le chartreux, que vous différeriez encore deux autres années, si on vous assurait que votre poëme, aussitôt qu'il paraîtrait, serait lu et admiré de tout Paris, de toute la cour et de toute la France. Assurément, dit le poëte, et je croirais ces quatre années bien employées. Mais, continua le chartreux, si on vous assurait qu'en différant quatre autres années, votre poëme serait recherché de toute l'Europe, traduit en toutes les langues, et admiré partout, ne consentiriez-vous pas à attendre jusqu'à ce temps-là? Très volontiers, répondit le poëte : une si grande gloire mériterait bien d'être achetée au prix de huit années de travail. Mais, continua encore le Père, si,

en différant huit autres années, vous étiez sûr que l'estime qu'aurait l'Europe pour votre ouvrage se maintiendrait, s'augmenterait même dans la postérité, et irait croissant jusqu'à la fin du monde, consentiriez-vous encore à attendre ces huit ans? Sans difficulté, répliqua le poëte. Cependant, dit le Père, cela fait seize ans : et, à l'âge où vous êtes, espérez-vous de vivre assez au-delà de seize ans pour jouir de cette gloire? Non, repartit le poëte, mais qu'importe? La gloire qui ne dure que la vie de l'homme n'est rien ; c'est celle qu'on laisse après soi qui mérite d'être ambitionnée. Vous consentiriez donc, dit le chartreux, à travailler toute votre vie pour une grande gloire qui ne vous viendrait qu'après votre mort? Sans doute, répliqua le poëte, et c'est le sentiment de toute âme bien née, et de tout homme qui pense. Et, si cela est, mon cher cousin, répliqua le Père, qui vous empêche d'acquérir cette grande gloire, et une plus grande gloire encore qui vous viendra après la mort, une gloire que vous ne laisserez pas après vous, mais qui vous suivra, et dont vous jouirez éternellement? Vous n'avez pour cela qu'à employer le reste de vos jours, non à corriger votre poëme, mais à corriger vos mœurs et à servir Dieu avec ferveur. Et ce que personne ne peut vous promettre pour votre poëme, quelque corrigé qu'il soit, la foi et la religion vous le promettent pour la correction de vos mœurs et

votre fidélité à servir Dieu. Oh! s'écria le poëte, je m'imaginais bien que c'était là que vous me meniez, mais ce n'est pas là de quoi il s'agit. Vous autres chartreux, vous n'avez que des idées sombres et funestes. Nous sommes dans cette vie, et nous ne devons parler que de la gloire de cette vie, car pour la g oire de l'autre vie nous ne la voyons point.

Mais, reprit le chartreux, verrez-vous la gloire de cette vie lorsque vous n'y serez plus? Et puisque vous devez quitter cette vie et entrer dans l'autre, n'est-il pas plus sage d'acquérir une gloire qui vous suivra, et dont vous jouirez, qu'une gloire qui vous survivra, et dont vous ne jouirez point? Mais qu'est-ce que cette gloire que peut vous procurer votre poëme? Qu'est-ce que toute la gloire du monde, en comparaison de celle que peut vous procurer une sainte vie? La première est très incertaine, et personne n'oserait vous la garantir; au lieu que la seconde vous est assurée par la parole de Dieu, par la religion, par la foi. La première sera toujours très petite et très bornée. Quand bien même votre nom deviendrait célèbre dans toute la France, dans toute l'Europe, dans toute la postérité, combien d'individus parmi tous ses peuples qui ne le connaîtront pas! au lieu que la seconde sera universelle, en sorte qu'au dernier jour non-seulement tous ceux qui habitent maintenant la France,

l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique ; non-seulement ceux qui vivront après eux jusqu'à la fin du monde, mais encore tous ceux qui y ont vécu depuis le commencement du monde, tous, sans en excepter un seul, vous connaîtront, vous estimeront, vous loueront, vous admireront, vous respecteront : enfin la gloire de votre poëme sera toujours de courte durée et périssable, et ne peut aller tout au plus que jusqu'à la fin du monde. Après quoi il ne s'agira plus de poésie, ni de tout ce qui nous occupe ici-bas, et toute gloire mondaine disparaîtra : il ne restera plus que la vraie gloire, que la solide gloire qui vient de Dieu, dont le jugement, fondé sur la vérité et l'équité, entraînera le suffrage de toutes les intelligences créées, et cette gloire sera éternelle. Le désir et l'espérance de cette gloire, sont-ce donc des idées si sombres et si funestes? Y en a-t-il de plus consolantes, de plus brillantes, de plus ravissantes? Qu'en dites-vous? — Je dis, mon cousin, que voilà un très beau sermon, mais un peu long.

Eh bien! dit le chartreux, laissons tout cela, et revenons à votre poëme; vous comptez donc le donner au public dans deux ans? — Oui, si Dieu me conserve. — Quand une fois vous y aurez mis la dernière main, et qu'il paraîtra, comptez-vous qu'il ne se trouvera ni critiques ni censures? — Oh! s'il s'en trouvera! — Et combien? — Un bon ouvrage

n'est jamais sans critique, souvent même il y a de la cabale et des jaloux ; mais je ne les crains point, et si l'on m'attaque je me défendrai. Mais, dit le chartreux, si, en prenant quatre ans pour le retoucher, vous étiez sûr de le mettre au-dessus de toute critique, en sorte que ceux qui vous portent le plus d'envie n'osassent souffler, et fussent contraints eux-mêmes de vous louer, n'attendriez-vous pas ces quatre ans à le donner au public? Où est-ce, dit le poëte, que vous prétendez encore me mener avec vos supputations? A la vraie gloire, reprit le Père; à cette gloire que personne ne vous disputera, que l'univers entier vous accordera, et qui, au dernier jour et pendant l'éternité, forcera tous vos ennemis à vous louer, à confesser que vous avez bien fait, et à se désespérer de n'avoir pas fait comme vous. J'avoue bien, dit le poëte, que ce serait le meilleur; que là gloire que nous recherchons dans ce monde, et après laquelle nous nous épuisons, n'est au fond qu'une chimère, qu'un fantôme qui nous séduit. Mais que voulez-vous? on est homme, on vit avec les hommes; on est fou avec les fous. Et qui vous empêche, répliqua le Père, d'être sage avec les sages? Combien y en a-t-il pour qui la gloire de ce monde n'est rien, et qui ne sont occupés que du soin de mériter la gloire éternelle? Vous vivez avec les hommes; mais, en moins de rien, vous, et tous les hommes qui vivent avec vous, serez dans l'autre

monde avec tous ceux qui nous ont précédés, et avec tous ceux qui nous suivront; et enfin, au dernier jour, nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ. Que n'imitez-vous ceux qui, pleins de ces pensées, ne travaillent que pour acquérir la vraie gloire de l'autre monde, qui sera solide, universelle, éternelle?

Mon cousin, dit le poëte, si je n'avais que vingt ans je me ferais chartreux. Il ne s'agit pas, dit le Père, de vous faire chartreux : il s'agit de vous faire bon chrétien, fervent chrétien. Et que faut-il faire pour cela, dit le poëte ? Il faut, dit le Père, mettre ordre à votre conscience, faire une bonne confession, vous adonner à la prière, aux bonnes œuvres, à la fréquentation des sacrements, oublier le monde, et ne songer qu'à vous disposer à paraître avec honneur et avec gloire au jugement dernier.—Et mon poëme, qu'en ferons-nous?—Il faut le jeter au feu, et ne plus y penser. Je vous assure, dit le poëte, que, si je l'avais ici, je le ferais brûler tout à l'heure devant vous : mais je m'en vais à la maison, et ce sera en arrivant la première chose que je ferai. Je ne m'y fie pas, reprit le chartreux; envoyez-le-moi plutôt, et revenez me voir demain : nous le ferons brûler ensemble. Dans le moment, dit le poëte, vous allez le recevoir; il me semble qu'on m'a ôté une montagne de dessus les épaules, depuis que j'ai pris la résolution de me donner tout

à Dieu, et de ne plus penser qu'à mon salut. Adieu, jusqu'à demain.

Le poëte tint parole : dès le soir même il envoya le poëme, revint le lendemain le faire brûler et se confirmer dans ses bonnes résolutions, et ne s'occupa plus depuis que des exercices de piété. Sa pénitence fut austère, mais elle ne fut pas longue : il mourut six mois après, plein d'espérance et de consolation, et remerciant Dieu de l'avoir désabusé assez à temps pour lui demander pardon de son erreur. Il fut enterré aux Chartreux, comme il l'avait souhaité.

PARABOLE XVII.

PLAISANT RÊVE D'UN MOINE.

Un moine eut un rêve qui le fatigua beaucoup. Non-seulement il en fut inquiété pendant son sommeil, mais il en fut encore troublé à son réveil. Comme ce rêve lui était resté profondément imprimé dans la mémoire, il s'imagina qu'il signifiait quelque chose, et il voulut en chercher l'explication; mais il eut beau mettre son esprit à la torture, il ne trouva rien qui le satisfît. Pour se tirer d'embarras, il alla trouver son abbé, et, se prosternant à ses pieds, il lui demanda sa bénédiction. Ensuite, ayant obtenu la permission de parler, et ayant reçu ordre de s'asseoir, il s'assit et raconta son rêve en ces termes.

Mon Père, j'ai rêvé cette nuit que le roi m'appelait à la cour. Cette nouvelle m'a-t-elle fait plaisir ou non? c'est ce que je ne saurais vous dire. Je me souviens seulement que j'étais fort occupé du soin de me bien mettre pour paraître avec décence devant le roi. Je me suis donc fait faire une belle robe et un beau manteau; j'ai pris de beau bas blancs, et me suis mis un capuchon neuf. J'étais, ce me semblait, assez bien. On m'a d'abord introduit dans

une grande salle pleine de seigneurs et de dames. A peine y ai-je été un moment, que je me suis aperçu que je n'avais point de capuchon ; ce qui m'a causé une extrême surprise, et m'a jeté dans un grand embarras. Bientôt après, j'ai vu que j'étais nu-pieds et nu-jambes. Je ne pouvais comprendre comment j'étais venu à la cour dans cet état, et je n'osais ni rester, ni me retirer. Ensuite, au lieu d'habits, je ne me suis vu sur le corps que des haillons qui me couvraient mal. Ma confusion croissait à chaque instant, et je ne savais plus où me mettre. Vous concevez quelle devait être ma confusion, au milieu d'une telle assemblée. Mais ce que vous ne sauriez concevoir, et ce que je ne saurais moi-même vous exprimer, c'est le tourment que cause une pareille confusion ; je n'y voyais d'autre remède que de m'exposer à une plus grande confusion encore, qui était de m'enfuir au couvent et me renfermer dans ma cellule, en traversant dans cet équipage la salle, les appartements, les cours du palais, les rues de la ville et les corridors du monastère. Quelque horreur que me causât ce parti, j'allais m'y résoudre, lorsqu'on est venu annoncer l'arrivée du roi, et qu'il allait entrer dans la salle. A cette annonce, saisi d'effroi, j'ai poussé un grand cri, qui m'a éveillé. Je me suis trouvé dans mon lit tout essoufflé, mais bien ravi de voir que tout ce qui m'avait tant fatigué n'était qu'un songe. Cependant, mon Père, un songe si

suivi et si bien circonstancié signifie quelque chose. J'en ai cherché en moi-même l'explication ; mais n'ayant pu la trouver, et me confiant d'ailleurs entièrement à vos lumières, je viens vous la demander.

Mon Père, reprit l'abbé, vous vous trompez en ce que vous croyez que ce rêve signifie quelque chose : quoique suivi et circonstancié, il ne signifie rien. Ces sortes de rêves ne sont que des jeux de l'imagination, inexplicables à la vérité, mais auxquels il ne faut donner aucune croyance. Quoique celui-ci ne signifie rien, nous pouvons cependant en tirer une moralité très utile et très solide.

Nous sommes tous appelés à la cour du Roi des rois, et nous devons tous paraître devant lui. Cette vérité supposée, vous pouvez tirer de votre rêve trois instructions importantes.

La première, sur le soin de nous préparer à ce grand jour. Si vous étiez si occupé du soin de vous mettre bien pour paraître devant un roi de la terre, maintenant que vous savez que vous devez bientôt paraître devant le Roi du ciel, quel soin ne devez-vous pas prendre de purifier votre âme, de l'orner de toutes les vertus, et de l'enrichir de toutes sortes de bonnes œuvres.

La seconde, sur la confusion qu'éprouveront ceux qui n'auront pas pris ce soin. Quelle honte pour un religieux, pour une âme chrétienne, de paraître au dernier jour devant Jésus-Christ, devant toute

la Cour céleste, les Anges et les Saints, devant l'univers entier, dans un état de nudité et d'indécence! Que sera-ce d'y paraître couvert de plaies et d'ulcères, c'est-à-dire de péchés et d'iniquités, dans un état d'horreur et d'abomination?

La troisième, sur l'humilité qui doit accompagner toutes nos actions, et être le fondement de toutes nos vertus. Vous croyiez être bien habillé en allant à la cour, et quand vous y avez été, vous vous êtes trouvé nu. Combien devons-nous craindre que le bien qui paraît en nous ne disparaisse au rayon de la lumière divine, que nos richesses apparentes ne se réduisent à une pauvreté réelle, et que notre gloire imaginaire ne se change en une confusion éternelle! Cette pensée ne doit pas nous décourager, mais seulement, en excitant notre vigilance, nous conserver dans l'humilité.

Le moine se retira rempli de consolation. La ferveur et l'humilité qu'il montra tout le reste de sa vie firent voir qu'il avait bien profité de la morale de l'abbé. Profitons-en nous-mêmes, car elle nous regarde aussi bien que le moine.

PARABOLE XVIII.

LES PRÉCAUTIONS.

On demanda un jour à un philosophe quel était l'art le plus grand et le plus estimable de tous. C'est, répondit-il, l'art de régner, de gouverner les peuples, les provinces, les villes et les familles ; l'art de conserver la santé du corps et de régler les passions de l'âme : on pourrait ajouter l'art de faire son salut, l'art d'éviter le péché et l'enfer, l'art d'acquérir les vertus et de conquérir le ciel.

On est encore assez attentif à prendre ses précautions dans les affaires du monde ; il n'y a que dans l'affaire du salut qu'on ne prend aucune précaution.

Quand un voyageur rencontre en son chemin un endroit dangereux, il marche avec circonspection, et il observe tous ses pas. Si vous étiez obligé de traverser un champ de gazon et de fleurs que vous sauriez être plein de fosses cachées et d'abîmes couverts, où il est aisé de tomber, et d'où il est impossible de se retirer quand on y est une fois tombé ; je vous le demande, marcheriez-vous dans ce champ sans crainte, sans attention, sans regarder où vous mettriez les pieds? Mais si, en y marchant avec

d'autres, vous en aviez déjà vu plusieurs tomber à vos côtés, et disparaître pour toujours, ne seriez-vous pas saisi d'effroi, et ne redoubleriez-vous pas votre attention? Mais si quelqu'un de ceux qui marchent avec vous, quoique instruit comme vous, aimait mieux mépriser le danger que de prendre la peine de l'éviter; si vous le voyiez marcher hardiment de tous côtés, danser, sauter, rire, folâtrer, ne jugeriez-vous pas qu'il a l'esprit dérangé? Voudriez-vous prendre sa conduite pour le modèle de la vôtre? Hélas! votre voisin a disparu de dessus la terre, et est entré dans son éternité : votre frère est caché sous sa tombe, il a subi son jugement et ne reparaîtra plus, et vous ne tremblez pas, et vous ne vous précautionnez pas! Voyez les justes, comme ils tremblent et s'observent. Mais, dites-vous, combien d'autres marchent sans rien craindre? C'est donc ceux-là que vous prenez pour modèles?

Quand on sait qu'une route est infestée de voleurs et d'assassins, on n'y passe pas; ou si la nécessité nous force d'y passer, on ne va point sans être bien armé et bien accompagné, et, à chaque pas, au moindre bruit, on se tient sur ses gardes : vous, au contraire, vous vous jetez dans les occasions les plus dangereuses, sans nécessité, sans crainte, sans armes et sans défense : quelle merveille que vous y périssiez?

Quand il court une maladie épidémique, on se

munit de remèdes et d'antidotes. Quand on entend dire que la peste est dans un pays voisin, on garde les frontières pour ne rien laisser entrer de contagieux; et vous, au milieu d'un air corrompu, vous ne prenez aucune précaution, vous n'employez aucune pénitence, ni jeûne, ni mortification, ni prière, ni oraison; quoique environné d'un air contagieux, vous ne mettez aucun garde à la porte de vos sens; vous y laissez entrer toutes sortes d'objets; vous recevez dans votre maison livres, chansons, portraits, et tout ce qui renferme le poison le plus subtil : comment après cela ne pas périr?

Quand on craint ou la disette ou la famine, on se précautionne, on fait ses provisions; et, si cela ne suffit pas, on quitte son pays, pour chercher ailleurs sa subsistance et ne pas mourir de faim. Faites donc d'abondantes provisions dans la prière et dans les sacrements; et s'il est nécessaire, séparez-vous de ce monde, pour vous procurer la nourriture du pain céleste, dont le monde ne fait plus ou n'ose plus faire usage.

Quand le feu est dans un quartier de la ville, tous les voisins tremblent, et prennent leurs précautions. Le feu de l'enfer dévore actuellement plusieurs de vos semblables, il s'avance vers vous, il est sur le point de vous atteindre, et vous ne tremblez pas! et vous ne prenez aucune mesure!

Quand une bête féroce et inconnue ravage le

pays et dévore les hommes, chacun tremble pour soi et se tient sur ses gardes. Le démon, comme un lion furieux, rôde de toutes parts, cherchant qui il pourra dévorer; tous les jours il en surprend quelqu'un et l'entraîne dans l'enfer. Peut-être que vous êtes déjà en son pouvoir, et vous vous laissez entraîner sans cris et sans résistance!

Quand on traverse un torrent sur une planche, ou un bourbier sur des pierres, on est attentif à regarder où l'on met le pied : marchez donc avec crainte dans la voie étroite des commandements de Dieu; et, pour ce qui regarde la foi, appuyez-vous sur la pierre solide et inébranlable de l'Église.

PARABOLE XIX.

LE ROI DE COSMIE.

La ville de Cosmie était la capitale d'un grand royaume du même nom. L'île d'Éonie n'en était pas fort éloignée. Mais il y avait entre les Éoniens et les Cosmiens une telle antipathie, que, quoique les Éoniens fussent originairement une colonie de Cosmiens, ces deux peuples n'avaient entre eux aucun commerce ni aucune communication. S'il arrivait même que quelque Cosmien, poussé par la tempête, abordât à cette île, on le saisissait aussitôt, et on le reléguait dans la *Pétrée* ou la *Serpentine*, pays ainsi nommé parce qu'il n'y avait là que des rochers, des forêts, des bêtes fauves et une multitude effroyable de serpents de toute espèce. Les habitants de cet infortuné pays ne se nourissaient que de fruits sauvages et amers; n'avaient pour logement que des cavernes, et se faisaient entre eux une guerre plus cruelle que celle que leur faisaient les bêtes fauves et les serpents. Autant ce pays était horrible et ses habitants malheureux, autant le reste de l'île était un séjour charmant, où les habitants vivaient dans l'abondance, les richesses, la paix, l'union, et toutes sortes de délices; et

cette partie de l'île, séparée de l'autre par une chaîne de montagnes impénétrables, s'appelait le *Fortunat*, non-seulement parce que le pays était fortuné, mais encore parce qu'on n'y admettait aucun étranger qui n'abordât à l'île avec une grande fortune et d'immenses richesses.

Il y avait dans la ville de Cosmie une coutume ou une loi assez bizarre : c'est que tous les ans le sénat élisait un nouveau roi et détrônait l'ancien. On choisissait le nouveau roi parmi les étrangers, afin qu'il ignorât la loi du sénat, que le peuple ignorait lui-même. Le roi, pendant le court espace de son règne, disposait à son gré et des peuples et des richesses du royaume. Mais au bout de l'an, lorsqu'il s'y attendait le moins, on le dépouillait de tout, on lui bandait les yeux, on l'embarquait et on le faisait entrer en canot dans l'unique port par où l'on pouvait aborder dans l'Éonie. Il était aussitôt saisi, et étant reconnu à l'habit pour un Cosmien, et se trouvant d'ailleurs pauvre et dénué de toutes choses, on le reléguait dans la Serpentine, pour y passer misérablement le reste de ses jours.

Il arriva une année qu'on choisit pour roi un étranger nommé *Eumène*. C'était un homme fort sage et fort réglé dans ses mœurs, d'ailleurs homme d'esprit, et doué surtout d'une prudence consommée. Dès qu'il fut sur le trône, il commença à réfléchir sur la manière dont il y était monté. Il était

surtout étonné de n'entendre point parler de son prédécesseur, de ne voir personne de sa famille, et de ne savoir ni comment il était mort, ni même s'il était mort, et ce qu'il était devenu. Il faisait souvent des questions sur tout cela ; mais, au lieu de lui répondre, on ne l'entretenait que de sa grandeur et de sa puissance. Ces flatteries ne le satisfaisaient pas, et ne faisaient que le confirmer dans l'idée où il était qu'il y avait là-dessous quelque mystère. Ne pouvant venir à bout d'éclaircir ses soupçons, il s'appliqua du moins à bien gouverner son royaume, à y faire régner la justice, fleurir les arts et le commerce, à soulager les peuples, à les rendre bons et heureux : il sut même payer de sa personne dans une guerre qu'il eut à soutenir. Il se mit à la tête de ses troupes, remporta une glorieuse victoire, et fit une paix avantageuse aux vainqueurs et aux vaincus. Son nom devint célèbre, cher à ses peuples, et glorieux chez l'étranger. Mais tout cet éclat ne l'éblouissait pas : il eût préféré un mot d'éclaircissement sur ce qui l'inquiétait, à toutes les louanges qu'on lui prodiguait. Quand un roi cherche sincèrement la vérité, il n'est pas possible qu'il ne la trouve. Un sénateur, charmé des vertus d'Eumène, s'aperçut de son embarras ; et, ayant eu avec lui un entretien particulier, il lui découvrit, sous le secret, la loi mystérieuse de l'État. Eumène l'embrassa, le remercia, et lui

recommanda de son côté de ne dire à personne qu'il lui eût fait cette confidence.

Le roi, charmé de cette découverte, songea à en profiter pour éviter la *Serpentine.* L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Un coup de vent fit échouer sur les côtes de Cosmie une barque d'Éoniens. La nouvelle en étant venue à la cour, on ne manqua pas de dire au roi que ces Éoniens étaient des ennemis de l'État, et qu'il fallait les traiter comme tels. Mais le roi répondit que des malheureux ne pouvaient être regardés comme ennemis de l'État, et qu'ils ne méritaient que de la pitié et des secours. Il ordonna qu'on les fît venir à la cour, où il les traita honorablement. Par bonheur pour lui, plusieurs de ces Éoniens étaient des principaux du royaume d'Éonie. Il eut avec eux des conférences particulières, où, leur ayant déclaré que son dessein était d'aller s'établir parmi eux, il convint avec eux des mesures qu'il y avait à prendre pour faire passer secrètement en Éonie les trésors dont il pouvait disposer. Tout étant réglé, il congédia les Éoniens, leur fit de magnifiques présents, et envoya au roi d'Éonie une couronne d'or enrichie de diamants, et une autre presque pareille à la reine mère. Après leur départ, le roi, sans oublier le soin de son royaume, songea à amasser le plus de trésors qu'il pourrait, et toutes les semaines il en envoyait une barque chargée en Éonie.

Cependant la fin de son règne arriva, et le sénat vint la lui annoncer. Il n'en fut point étonné, parce qu'il s'y attendait, et qu'il avait pris ses mesures; il se laissa dépouiller sans murmurer; il se laissa bander les yeux, embarquer et conduire. Les seigneurs éoniens, qu'il avait si bien traités, l'attendaient au port. Ils le conduisirent à la cour, où on lui remit tous ses trésors, et où il jouit toujours depuis de la faveur du roi, de l'amitié des grands, et de la considération du peuple.

Si vous aviez été à la place d'Eumène, et que vous eussiez su ce qu'il savait, n'en auriez-vous pas fait autant que lui? Eh! que ne le faites-vous donc? Ne voyez-vous pas que la Cosmie n'est autre chose que ce monde; que l'Éonie est l'éternité; la Serpentine, l'enfer; et le Fortunat, le paradis? En un sens, vous êtes roi en ce monde, du moins vous y êtes maître de votre cœur et de vos actions. Réfléchissez donc sur la manière dont vous avez été mis dans ce monde, sur la fin pour laquelle vous y avez été mis, sur le sort de ceux qui vous ont précédé, et qui ne paraissent plus. Qu'est-ce que tout ce mystère? vous ne l'ignorez pas. Cherchez à l'approfondir encore davantage, et aimez à vous en faire instruire. Craignez une éternité malheureuse; désirez une éternité bienheureuse. Faites-vous des amis dans le ciel: envoyez-y tous vos trésors, et tout ce que vous pourrez de vertus et de bonnes œuvres: travaillez à

mériter les bonnes grâces du roi et de la reine sa mère, et quand la mort viendra vous dépouiller de tout, vous la recevrez avec reconnaissance, parce qu'elle vous mettra en possession d'un royaume qui ne finira jamais.

PARABOLE XX.

LE VOYAGEUR IMPRUDENT.

Un voyageur, traversant une forêt, fut aperçu par une lionne furieuse, qui se mit aussitôt à le poursuivre pour le dévorer. Elle poussait des rugissements affreux, dont les bois et les montagnes retentissaient au loin. La peur dont il fut saisi lui fit trouver des forces pour fuir avec une extrême vitesse, et pour mettre entre lui et l'animal une distance assez considérable. Mais en fuyant avec cette légèreté que lui donnait la peur du danger présent, il tomba dans un autre, et ne prit pas garde à un gouffre qui se trouvait sur son chemin, et dans lequel il se précipita. Quand il sentit que la terre lui manquait sous les pieds, effrayé de ce nouveau danger, il étendit les bras pour saisir le premier objet qui se présenterait. Il fut assez heureux dans sa chute pour rencontrer une branche d'arbre à laquelle il se tint suspendu, et qui l'empêcha de tomber au fond de l'abîme, où il ne pouvait manquer de s'écraser en tombant. Dans cette situation, quoique pénible, il se félicita d'avoir retardé sa perte au moins de quelques moments. Mais il ne connaissait pas encore tous les dangers qui le

menaçaient. Ayant donc considéré l'arbre qui le soutenait, il vit deux gros rats de montagne, l'un blanc, l'autre noir, qui en rongeaient le pied sans cesse, et à qui il restait peu à faire pour le couper entièrement. Ayant ensuite fixé ses regards au fond de l'abîme, il vit un dragon énorme, les yeux étincelants et la gueule béante, qui n'attendait que la chute de l'arbre pour dévorer la proie qui s'offrait à lui. De là il porta sa vue du côté de la caverne où l'arbre avait ses racines, et il aperçut quatre grosses têtes de serpents qui s'élançaient vers lui pour le mordre. Hélas! Seigneur, s'écria-t-il en soupirant, à quels périls m'avez-vous réservé, et auquel de ces monstres dois-je servir de pâture? Ne me reste-t-il donc aucun moyen de me tirer d'ici, et d'échapper à ces bêtes féroces? Ayant dit ces mots, il vit que de quelques-unes des feuilles de l'arbre il découlait un peu de miel. Il en ramassa quelques gouttes. Les ayant portées à sa bouche, il les trouva d'une douceur admirable, et se sentit tout fortifié. C'était un rafraîchissement que le ciel lui envoyait, dont il eût dû profiter pour ramasser toutes ses forces, et par le moyen de cet arbre, ou de quelque autre plus solide qui aurait pu se trouver là, tâcher de sortir de cet abîme; d'autant plus qu'il était à présumer que la lionne, dont il n'entendait plus les rugissements, s'était retirée et enfoncée dans les bois. Mais, qui le croirait? au lieu de songer à se

sauver, il monta sur l'arbre, et s'y étant mis un peu plus à son aise, il ne s'occupa que du soin d'amasser du miel et d'en goûter la fatale douceur. Il entreprit même de s'en faire une provision qui pût lui durer long-temps, et il formait encore des projets, et prenait selon lui de sages mesures pour en rendre dans la suite la récolte plus abondante. Mais tandis qu'il s'occupait de ces chimères, l'arbre, suffisamment rongé, éclata tout à coup, se rompit, tomba avec celui qu'il portait au fond du gouffre, et le dragon de l'abîme, étendant ses griffes et dilatant son gosier, engloutit pour jamais l'imprudent voyageur.

O hommes insensés! reconnaissez-vous du moins dans cette peinture; et, tandis qu'il en est temps encore, réparez votre erreur, et prévenez-en les suites funestes. Serez-vous toujours la dupe d'un moment de plaisir, qui vous fait oublier votre intérêt éternel? Depuis le moment de votre naissance, la mort, comme une lionne furieuse, vous poursuit. Vous avez entendu ses rugissements, et plus d'une fois la pensée de la mort vous a épouvantés. Cette terre où vous voyagez est un gouffre qui engloutit tout, et au fond duquel est l'abîme de l'enfer et de l'éternité. L'unique appui qui suspend votre chute, c'est la vie du corps : mais ce corps est sans cesse menacé par les éléments mêmes qui le composent, et qui, en se mêlant et se combattant,

se changent en poison pour lui, et tendent sans cesse à sa perte et à sa destruction. La durée de ce corps a une mesure déterminée, que vous ne pouvez prolonger; et cette mesure est continuellement diminuée, et pour ainsi dire rongée par le jour et par la nuit, jusqu'au moment où cet arbre fragile tombera enfin, et par sa chute vous précipitera vous-même dans l'abîme de l'éternité.

N'y a-t-il donc point de moyen pour éviter un si grand malheur? Il y en a un, sans doute : et l'unique soin qui doit vous occuper pendant cette vie, c'est de ne le pas manquer. Jésus-Christ vous offre sa croix, comme l'arbre de vie qui peut seul vous sauver; attachez-vous-y, et vous échapperez à tous vos ennemis. Redoutez le miel que le monde vous présente. C'est, à la vérité, un présent du ciel, mais craignez que sa douceur n'enivre votre cœur, et ne vous fasse oublier les dangers qui vous menacent. N'en prenez qu'autant qu'il est nécessaire pour soutenir vos forces, pour vous mettre en état de faire pénitence, de donner l'aumône, de pratiquer les bonnes œuvres, d'éviter l'enfer, et de mériter la vie éternelle.

PARABOLE XXI.

LES ARMOIRIES DE MARTIN V.

Le pape Martin V prit pour ses armoiries, qu'il fit graver sur son cachet, un feu allumé, voulant par là se représenter trois choses.

1°. Le feu de joie que l'on avait fait à son couronnement, et qui, par son peu de durée, l'avertissait que sa dignité, sa gloire et sa vie devaient bientôt finir.

2°. Le feu du dernier jour, par lequel le monde entier devait finir : cet incendie universel qui devait consumer tiares, sceptres et couronnes, et réduire tout en cendres.

3°. Le feu de l'éternité, allumé par le souffle de la colère de Dieu : ce feu qui ne s'éteint point; cette fournaise ardente où brûleront éternellement ceux qui auront abusé de leur autorité et des biens de cette vie; cet étang de soufre, ce lieu de tourments dans lequel chaque pécheur tombe dès l'instant de sa mort.

Ah! si nous avions ce cachet bien imprimé dans le cœur, que d'erreurs dont nous nous garantirions! que de péchés nous éviterions! que de bonnes œuvres dont nous nous enrichirions!

PARABOLE XXII.

L'ALGÉBRISTE.

Un philosophe, accoutumé aux calculs de l'algèbre, ayant entendu un sermon sur l'éternité, n'en fut pas content, non plus que des supputations et des exemples que le prédicateur proposa. Il revint chez lui, et étant entré dans son cabinet, il se mit lui-même à penser sur cette matière, et jeta ses pensées sur le papier, sans ordre, comme elles lui venaient, et comme il suit.

1°. Le fini, ou ce qui a une fin, comparé à l'infini, ou à ce qui n'a point de fin, est *zéro*, est rien. Cent millions d'années, comparées à l'éternité, sont *zéro*, sont rien.

2°. Il y a plus de proportion entre le plus petit fini et le plus grand fini, qu'il n'y en a entre le plus grand fini et l'infini. Il y a plus de proportion entre une heure et cent millions d'années, qu'il n'y en a entre cent millions d'années et l'éternité, parce que le plus petit fini fait partie du plus grand, au lieu que le plus grand fini ne fait pas partie de l'infini. Une heure fait partie de cent millions d'années, parce que cent millions d'années ne sont autre chose qu'une heure répétée un certain nombre

de fois : au lieu que cent millions d'années ne font pas partie de l'éternité, et que l'éternité n'est pas cent millions d'années répétées un certain nombre de fois.

3°. Par rapport à l'infini, le fini le plus petit ou le plus grand sont la même chose : par rapport à l'éternité, une heure ou cent millions d'années sont la même chose; la durée de la vie d'un homme, ou la durée du monde entier sont la même chose, parce que l'un et l'autre est *zéro*, est rien, et que le rien n'admet ni le plus ni le moins. Tout ceci demeurant évident et accordé.

Je suppose maintenant que Dieu ne vous accordât qu'un quart d'heure de vie pour mériter l'éternité bienheureuse, et qu'il vous révélât en même temps qu'une heure après votre mort le monde entier finirait. Je vous le demande, dans cette supposition, quel cas feriez-vous du monde et de ses jugements? Quel cas feriez-vous des peines et des douceurs que vous pourriez éprouver pendant votre vie? Avec quel soin ne vous croiriez-vous pas obligé d'employer pour Dieu, et pour vous préparer à bien mourir, tous les instants de votre vie? O insensé que vous êtes! eh! ne voyez-vous pas que par rapport à Dieu, par rapport à l'éternité, la supposition que je viens de faire est la réalité même? Que la durée de votre vie, par rapport à l'éternité, est moins qu'un quart d'heure, et que la durée entière

de l'univers est moins qu'une heure. Je fais encore une autre supposition.

Si vous aviez cent ans à vivre, et que vous ne dussiez avoir pour votre entretien, pendant tout ce temps-là, que ce que vous pourriez dans une heure emporter chez vous d'un trésor plein d'or et d'argent monnoyé, dont on vous laisserait l'entrée et la disposition libre pendant cette heure : je vous le demande, à quoi emploieriez-vous cette heure ? à dormir? à vous promener? à vous entretenir? à vous divertir? Non, sans doute; mais à amasser des richesses, et même à vous charger d'or préférablement à l'argent. O insensés que nous sommes! nous devons durer une éternité; nous n'aurons pendant cette éternité que la récompense des mérites que nous aurons amassés pendant le temps et le court espace de notre vie, et nous n'employons pas tout ce temps à amasser des mérites! Mais, me direz-vous, il faut bien pendant la vie dormir, boire, manger, et prendre quelques moments de récréation. Je vous l'accorde. Mais qui vous empêche, comme dit saint Paul, de faire tout cela pour l'amour de Dieu, et de mériter tout en le faisant?

Il faut avouer que les passions sont si vives, et les occasions si séduisantes, qu'il est étonnant qu'il y ait un seul juste sur la terre; cependant il y en a, c'est l'effet de la miséricorde de Dieu, et de la grâce du Rédempteur. D'un autre côté, la mort, le juge-

ment, l'éternité, sont des vérités si terribles, qu'il est étonnant qu'il y ait un seul pécheur sur la terre : il y en a pourtant; c'est l'effet de l'oubli de ces grandes vérités. Méditons donc, veillons et prions, afin d'être du nombre des justes dans le temps et dans l'éternité.

Tel fut le sermon que notre philosophe se fit à lui-même, et dont il fut si content, qu'il le lisait tous les jours et plusieurs fois par jour. Il fit plus, il en profita et mena une vie sainte, conforme aux grandes vérités qu'il avait toujours devant les yeux.

PARABOLE XXIII.

LA BELLE JULIE.

Un gentilhomme ruiné n'avait qu'une fille nommée Julie, et surnommée la *Belle* à cause de sa rare beauté. C'était l'assemblage de toutes les perfections, tant pour le corps que pour l'esprit et le caractère. Ses charmes lui attiraient un grand nombre de courtisans; mais sa pauvreté écartait tous ses prétendants. Il ne se présenta pour la demander en mariage que le fils d'un riche paysan. Ce paysan s'appelait *Brechet;* mais son fils était plus communément nommé *le Noir*, ou *le Vilain*, ou *le Méchant*. Tous ces noms lui convenaient et exprimaient parfaitement les qualités de son corps et de son âme. Il était courtaud et trapu; il avait les jambes grêles et recourbées en dedans, la poitrine élevée, les épaules grosses, la tête alongée en pointe, le teint noir et le visage défiguré de plus d'une façon. Il avait à la joue gauche une longue cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue dans une querelle. La petite vérole lui avait labouré et gercé tout le visage, lui avait fait perdre l'œil gauche, avait bordé l'œil droit d'un rouge très vif, et lui avait laissé sur ce même côté du front une large croûte horrible à voir. Le caractère du galant répondait à une si belle figure. Le jeune Brechet était

grossier, brutal, colère, querelleur, avare, insolent, orgueilleux, débauché, jureur, ivrogne et jaloux. En un mot, il avait toutes les qualités dont une seule peut rendre un homme odieux et sa femme malheureuse. Tel était celui qui prétendait épouser la belle Julie. Quand le père de Julie lui en fit la première proposition, elle tomba évanouie, et on eut bien de la peine à la faire revenir de sa pamoison. Alors le père lui dit : Ma chère fille, tu ne l'épouseras qu'autant que tu le voudras; je ne prétends point forcer ton inclination et te marier malgré toi; mais enfin, il faut bien songer à te procurer du pain. Nous ne vivons que sur une modique pension qui s'éteindra à ma mort : que deviendras-tu après? Mon père, dit Julie, j'aime mieux mourir de faim et de misère que de me voir livrée à un pareil monstre, peut-être le ciel aura-t-il pitié de moi. En disant ces mots, elle versa un torrent de larmes. Son père l'embrassa et se retira pour cacher les siennes, et lui dit en sortant : Ne crains rien, ma fille, il ne sera plus question de ce mariage.

Cependant le méchant se tenait assuré d'épouser Julie; il s'en vantait partout, et partout on en discourait. Ces discours passèrent du peuple à la noblesse, de la noblesse aux grands du royaume, et parvinrent jusqu'à la cour. Le fils du roi, qui était un prince accompli, et qu'on parlait de marier à une princesse sa parente, entendant tout ce qu'on disait

de Julie, fut curieux de la voir. Il vint la voir en effet, et dès le premier entretien qu'il eut avec elle il fut épris de ses charmes. Les courtisans s'en aperçurent, et comme il ne manque point de bonnes langues dans ce pays-là, quelqu'un dit au prince : Ce serait bien dommage que Julie, étant si belle, eût les défauts qu'on lui reproche. Quels défauts, dit le prince? On dit, continua le courtisan, qu'elle est fort volage et fort dissipée, qu'elle est sans cesse à courir de maison en maison, et qu'elle ne se tient jamais chez elle. Comme l'amour excuse tout, le prince répondit : Cela n'est pas surprenant : Julie n'a rien qui la fixe chez elle; elle n'y voit que misère et pauvreté; elle sort pour se distraire et dissiper son ennui : dans une situation différente, elle tiendra une conduite différente. Cependant le prince réfléchit sur ce qu'on lui avait dit, et étant retourné vers Julie, il remarqua que quand il arriva elle n'était point à la maison. Tandis qu'on allait la chercher, il s'entretint avec le père, et lui déclara le dessein où il était d'épouser Julie, si elle soutenait l'épreuve où il voulait la mettre. Julie étant arrivée, le prince lui dit : Julie, je viens de vous demander à votre père en mariage ; mais je lui ai dit que je voulais auparavant mettre votre amour à une épreuve. Seigneur, reprit Julie, la plus forte épreuve sera pour moi la plus agréable. Le fer et le feu n'ont point de dangers que je n'affronte pour vous témoi-

gner les sentiments de ma reconnaissance et de ma tendresse. Il ne s'agit ni de fer ni de feu, dit le prince. Je suis venu vous voir deux fois, et chaque fois je vous ai trouvée absente de la maison : il a fallu vous envoyer chercher. Voici l'épreuve où je mets votre amour; c'est qu'à la troisième fois que je viendrai, je vous trouve à la maison : si je vous y trouve, ce jour-là même je vous épouse, et je vous emmène avec moi à la cour; c'est ainsi que j'en suis convenu avec le roi mon père; mais si je ne vous trouve pas, ce jour-là même je renonce à vous, et j'en épouse un autre. Et moi, dit le père, ce jour-là même je la marie avec Brechet. A ce prix, dit Julie, mon bonheur est assuré ; fallût-il pour cela passer toute ma vie à la maison, je consentirais volontiers à n'en sortir jamais. Sur cela le prince se retira, et Julie resta bien contente.

Vous jugez bien que le lendemain elle ne sortit point; elle ne sortit point non plus le second jour, ni le troisième, ni le quatrième; le cinquième elle sortit un moment et rentra aussitôt; le sixième elle sortit une demi-heure et revint d'abord; le septième elle sortit une heure et retourna en hâte; le huitième, son père, la voyant sortir, lui dit : Ma fille, tu sors trop : tu oublies ce que t'a dit le prince et ce que tu lui as dit, et tu ne penses pas qu'il s'agit de tout pour toi. Oh! mon père, répondit Julie, le prince ne viendra point aujourd'hui : mais

d'ailleurs, quand il viendrait, de notre maison on voit au loin sur le grand chemin, et j'ai bien recommandé aux femmes qui sont là-haut de venir m'avertir aussitôt que les équipages du prince commenceraient à paraître; ainsi il n'y a rien à craindre. Ma fille, reprit le père, le plus sûr serait de rester à la maison : c'est mal s'assurer que de compter sur les autres; et, dans une affaire de cette conséquence, je ne voudrais rien hasarder. Julie le laissa dire et continua son chemin.

Elle avait à peine passé la porte que, du haut de la maison, les femmes aperçurent les équipages du prince; mais, comme il n'y avait qu'un moment qu'elles avaient vu Julie, elles crurent qu'elle n'était pas sortie, et ne se donnèrent aucun mouvement. Cependant les équipages approchèrent : alors elles appelèrent Julie, et Julie ne répondit point. On la cherche dans sa chambre, on la cherche dans le jardin : point de Julie. On s'alarme, on se trouble : Julie est sortie. On court à la maison voisine : Julie n'y est point. On court à une autre, et tandis que l'on court, le prince arrive, trouve Julie absente, remonte en carrosse et s'en va. Julie arrive assez à temps pour voir de loin les équipages du prince qui s'en retournaient.

O cris! ô désespoir! Julie se meurtrit le visage et s'arrache les cheveux : les femmes pleurent, le père se désespère! Malheureuse, je te l'avais bien dit :

fallait-il rien risquer dans une affaire comme celle-là? tu me fais mourir; mais dès ce soir tu épouseras celui que je t'ai promis. Oui, je l'épouserai, dit Julie; je l'ai bien mérité. Il ne saurait me faire tant souffrir, que je n'en mérite davantage. Faites-le venir tout à l'heure, et que je l'épouse. Il est digne de moi, et moi digne de lui. Sur-le-champ on fit venir Brechet, un notaire et le curé. Le mariage fut fait, et Brechet emmena chez lui la belle Julie.

O sort digne de larmes et de compassion! Le père en mourut de chagrin quatre jours après : pour Julie, elle eut tout le temps de pleurer sa folie avec des larmes de sang. Tout le monde la plaignait, et on ne pouvait s'empêcher de la condamner. Elle se condamnait elle-même. Au plus fort de ses peines, elle s'écriait : Je l'ai bien mérité; et c'était ce qui faisait son plus grand tourment.

Dès le lendemain de ses noces, elle parut le visage ensanglanté de coups que lui avait donnés son brutal de mari, parce que, disait-il, elle ne paraissait pas réjouie et contente de l'avoir épousé. Julie dépérissait tous les jours et n'était plus reconnaissable. Tous les jours elle maudissait son sort, et souhaitait la mort, mais la mort se refusait à ses désirs. Ce qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'elle devint bientôt toute semblable à son mari, aussi laide, aussi affreuse que lui, aussi méchante, aussi haïe, aussi détestée que lui : c'étaient deux démons, et leur maison etait un enfer.

Ame chrétienne, rachetée du sang de Jésus-Christ et lavée dans les eaux du baptême, c'est vous que représente ici la belle Julie. Vous n'ignorez pas que le démon, ce monstre horrible et détestable, a des prétentions sur vous, et qu'il se flatte d'unir un jour votre sort au sien, et qu'il prétend que vous n'ayez tous deux qu'une même destinée. Cette pensée vous fait horreur; mais ce n'est pas le tout : il faut prendre de justes mesures pour empêcher que cela n'arrive. Vous savez aussi que le fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, vous demande pour son épouse; que son dessein est de vous conduire un jour avec lui dans le ciel, de vous y couronner, et de vous y faire goûter avec lui les délices d'un amour éternel. Vous le désirez avec ardeur, et déjà vous voudriez y être. Mais ce n'est pas le tout, il faut vous montrer digne d'un tel époux, et lui témoigner votre amour, en gardant ses lois, et en soutenant l'épreuve à laquelle il veut vous mettre. Cette épreuve n'est pas bien difficile; mais elle est essentielle; et il faut que, lorsqu'il viendra pour vous épouser, vous emmener avec lui et vous couronner, c'est-à-dire à votre mort, il vous trouve à la maison, c'est-à-dire dans la grâce, en état de grâce. Ah! mettez-vous y donc promptement. Ah! n'en sortez donc jamais. Recherchez tout ce qui peut vous y maintenir et vous y affermir. Fuyez tout ce qui pourrait vous en retirer, ébranler votre résolution et vous engager à en sor-

tir, ne fût-ce que pour un instant. Ce n'est pas le tout de commencer, de continuer pendant quelque temps, il faut persévérer jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il vienne.

Gardez-vous surtout de compter sur ce que vous pourrez faire à la mort. La mort n'avertit point, elle vient souvent tout à coup, et sans qu'on la voie venir. Si d'autres fois elle annonce sa venue par les infirmités et la maladie, celui pour qui elle vient ne s'en aperçoit point; et ceux qui sont chargés de l'avertir y sont quelquefois trompés eux-mêmes, ou plus souvent encore ils sont négligents et timides, et trop souvent enfin leur avertissement vient trop tard. Le nombre de ceux qui meurent tous les jours sans confession doit vous faire trembler.

Pour vous, âmes généreuses, épouses fidèles de Jésus-Christ, qui depuis long-temps demeurez dans sa maison et dans la grâce, et vous tenez unies à lui par un continuel recueillement, n'oubliez pas le sort heureux qui vous est destiné; occupez-vous de vos espérances; soupirez après le moment qui doit les remplir, et travaillez sans relâche à vous rendre dignes de ce grand jour.

PARABOLE XXIV.

LE VOYAGEUR MALHEUREUX.

Un jeune homme, traversant une forêt, n'y eut pas marché quelque temps, qu'il fut assailli par un monstre épouvantable qui sur un corps de lion portait sept grosses têtes de serpent. L'animal, au sortir de sa caverne, vint droit à lui, avec des yeux étincelants, élevant ses sept têtes, dardant ses sept langues, et faisant retentir l'air de ses horribles sifflements. Le jeune homme, qui était fort et courageux, ne se déconcerta point à cette vue. Il n'avait d'autres armes qu'une hache qu'il portait pendue à sa ceinture selon l'usage du pays. Il la saisit, court à la bête, et du premier coup qu'il lui porta, il lui abat quatre têtes; d'un second coup il lui en abat deux, et du troisième il eût sans peine abattu la dernière et remporté une signalée victoire, sans le déplorable accident qui lui arriva. Cet accident fut qu'au second coup qu'il donna, la hache lui échappa de sa main, sans qu'il pût avoir le temps de la ramasser. Car la bête, irritée des six plaies qu'elle avait reçues, se jeta sur lui avec furie, le mordit, le piqua, le déchira et l'emporta avec elle. Le misérable faisait d'inutiles efforts : il poussait des hurlements affreux'

il criait au secours, demandait que du moins on lui rendît sa hache; mais personne ne l'entendait. La bête l'entraîna tout vivant dans sa caverne, où il servit de pâture à elle et à ses petits.

Comprenez-vous bien le sens de cette parabole? 1°. Ce monstre, c'est le démon et les sept péchés capitaux, qu'il faut combattre courageusement avec les armes de la foi. 2°. Il ne suffit pas d'abattre six têtes à ce monstre : si vous lui en laissez une, vous êtes perdu. Que vous sert-il d'être exempt de plusieurs passions, si vous en gardez une? Le plus souvent ce n'est qu'un vice qui damne les hommes. Examinez si, en combattant le lion infernal, vous ne lui avez point laissé une tête qui suffit pour vous dévorer. Notre victoire est vaine, si elle n'est entière. 3°. Il faut persévérer jusqu'à la fin, combattre jusqu'à la mort. N'allez pas vous lasser dans ce combat ; ne laissez pas échapper la cognée de vos mains; n'abandonnez pas la prière, l'examen, les sacrements, les pratiques de mortification et de pénitence : le démon profiterait de votre négligence pour vous faire mille plaies; et si vous veniez à mourir dans cet état, il vous entraînerait avec lui dans les enfers, où vous seriez éternellement sa proie et le jouet de tous les démons. En vain alors vous gémiriez, vous implореriez du secours, vous demanderiez le temps que vous auriez perdu, les grâces dont vous auriez

abusé, les moyens que vous auriez négligés, personne ne vous entendrait, et rien ne vous serait rendu. C'est maintenant, tandis que vous les avez, qu'il faut en profiter.

PARABOLE XXV.

INDUSTRIE D'AGRIPPINE.

Agrippine, dame romaine, voyant que son fils dépensait l'or et l'argent sans discrétion; qu'il le mettait avec profusion en choses inutiles, et le donnait à pleines mains au premier qui se présentait, voulait le corriger d'une prodigalité si déplacée, et qui n'allait à rien moins qu'à ruiner sa maison. Elle se servit pour cela de cette industrie. Un jour que son fils avait dépensé un demi-million, elle fit mettre une pareille somme en argent sur une table de l'appartement où elle se tenait. Le jeune homme étant entré le soir pour saluer sa mère, et voyant cette immense quantité d'argent, demanda ce que c'était: C'est, lui répondit-elle, ce que vous avez perdu aujourd'hui : et ayant dit ces mots, elle sortit, laissant son fils à ses réflexions. Il en fit de sérieuses et de si efficaces, qu'il se corrigea entièrement.

Si on pouvait de même nous mettre sous un seul point de vue les pertes que nous faisons dans un jour par notre négligence; les grâces, les mérites, les récompenses éternelles que nous manquons d'acquérir par notre faute, nous en serions étonnés, et peut-être que notre étonnement nous engagerait à

être moins prodigues de tant de biens, et à mieux employer un temps d'où dépend l'acquisition de ces biens immenses. Que d'actions perdues dans un jour, faute d'une droite intention! Que d'occasions de pratiquer pour Dieu la douceur, l'humilité, la patience, la charité, la mortification! Ah! si nous voyions ce que nous perdons chaque jour, et qu'il nous coûterait si peu de ne pas perdre; mais nous le verrons un jour, lorsque nos pertes seront irréparables : pourquoi attendre à ce moment, et ne pas commencer à les réparer, maintenant que nous le pouvons

PARABOLE XXVI.

COURTISANS DISGRACIÉS.

Il y a des choses dans la vie qui font tant d'impression sur l'esprit, que l'on ne peut croire l'effet qu'elles produisent, si on n'est pas dans la même situation que ceux sur qui elles produisent ces effets.

Philippe II, roi d'Espagne, entendant la messe, vit deux courtisans qui ne firent que parler pendant tout le temps du sacrifice. Au sortir de la chapelle, le roi leur dit : Est-ce ainsi que vous entendez la messe? Ne paraissez plus à ma cour. Ce seul mot fut pour tous deux un coup de foudre. L'un en mourut deux jours après, et l'autre en devint fou. Que sera-ce donc d'entendre de la bouche du Roi des siècles : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel!

PARABOLE XXVII.

LES AMOURS DE TIGRANE ET DE BÉRÉNICE.

Cyrus, roi des Perses, gagna une grande bataille, dans laquelle Tigrane, roi des Arméniens, fut fait prisonnier de guerre avec Bérénice son épouse. Le vainqueur, voyant ces deux illustres captifs, admirant d'un côté les charmes de Bérénice, et de l'autre sachant combien Tigrane l'aimait, dit au roi : Que donneriez-vous, Tigrane, pour la délivrance de Bérénice? Seigneur, répondit le roi, je donnerais mon royaume, mon sang et ma vie. C'est bien aimer, répondit Cyrus, et je loue votre générosité.

Peu de temps après, les affaires s'accommodèrent, et le roi Tigrane fut rétabli dans ses états. Un jour qu'il s'entrenait seul avec la reine Bérénice, il lui demanda ce qu'elle pensait du royaume des Perses, de la majesté du roi Cyrus, de l'éclat de sa cour, du nombre de ses officiers, des richesses de son palais. Bérénice répondit : Excusez-moi, Seigneur, je n'ai rien vu, je n'ai eu des yeux que pour celui qui a offert sa vie pour ma délivrance. Ah! ma chère Bérénice, s'écria le roi en l'embrassant, que vous êtes digne de mon amour, et que je

sais heureux, en vous aimant, d'avoir un royaume à partager avec vous!

Cette histoire, prise en elle-même, me charme et m'attendrit; mais quand je l'applique au Roi du ciel et à l'âme fidèle, elle me ravit et me transporte hors de moi-même; elle m'élève et elle m'humilie; elle me confond et m'anime d'un nouveau courage: faites en l'application à vous-même, si vous voulez, en suivant ces quatre points.

1°. La première parole de Tigrane et la générosité de son amour. Non-seulement Jésus-Christ s'est offert à mourir, il est mort véritablement pour nous délivrer; non-seulement pour nous délivrer d'une captivité temporelle, mais d'une captivité éternelle, d'une mort éternelle, d'un supplice éternel; non-seulement pour nous délivrer, mais pour nous procurer en même temps une vie éternelle et un royaume éternel. Il est mort, non pour une épouse aimable, digne de son amour, mais pour la rendre aimable, d'effroyable qu'elle était; pour la rendre digne de son amour, lorsqu'elle n'était digne que de sa haine : oh! quel amour! Il en coûta peu à Tigrane pour dire ce mot qui, en marquant l'amour qu'il portait à son épouse, lui faisait encore honneur à lui-même dans l'esprit de Cyrus et aux yeux de toute sa cour; mais qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour nous témoigner son amour! il n'a trouvé dans le témoignage

qu'il nous en a donné que supplices et opprobres.

2° L'impression que fit sur le cœur de Bérénice cette parole du roi son époux. Elle en fut pénétrée; elle en fut embrasée; elle sentit toute l'ardeur, toute la tendresse, tout le prix d'un amour si généreux, et toute la gloire qui lui revenait d'une déclaration si publique. Oh! combien plus doit vous embraser la vue de la croix! Quel amour! quelle tendresse! quelle générosité! Et pour vous, quel bonheur et quelle gloire!

3°. La reconnaissance de Bérénice. Bérénice fut si pénétrée de ce mot du roi son époux, que, pendant tout le temps qu'elle resta à la cour du roi des Perses, elle n'en perdit jamais le souvenir; elle en fut continuellement occupée : nulle autre pensée n'entra dans son esprit; nulle autre affection ne toucha son cœur; nul autre objet ne fit impression sur ses sens. Elle ne voulut rien voir, elle ne voulut rien entendre, pour ne pas se distraire d'un amour qui faisait son bonheur et sa gloire. Oh! que ce point m'humilie! Heureuses les âmes fidèles qui ont mis entre elles et le monde un mur impénétrable, pour ne s'occuper, dans la retraite, que de l'amour et de la croix de leur Sauveur!

4°. Le bonheur de Bérénice dans la réponse qu'elle fit au roi son époux. Qu'il lui fut doux, qu'il lui fut honorable de pouvoir dire ce mot! Quel bonheur pour une âme fidèle qui, au sortir

de ce monde, pourra dire au Roi du ciel: Seigneur, dans le monde d'où je viens je n'ai rien vu; je n'ai eu des yeux que pour celui qui a donné sa vie pour ma délivrance; je n'ai aimé que lui, je n'ai pensé qu'à lui, je n'ai agi que pour lui. De quelle tendresse, de quelles délices une telle fidélité sera-t-elle récompensée par le Roi des siècles, dans le royaume de l'amour et de l'éternité!

PARABOLE XXVIII.

BELLE APPLICATION D'UN ENDROIT D'ANACRÉON.

Parmi les jeunes religieux qui se formaient à la piété sous la discipline de l'abbé Eugène, il y en avait un, nommé Félix, qui avait l'esprit fort cultivé, et qui, dans le monde, s'était fort plu à la lecture des poëtes profanes. Le souvenir de ce qu'il avait lu venait quelquefois le troubler dans sa solitude. Le Père Pantime, son Père-maître, ne pouvant venir à bout d'ôter de l'esprit de son disciple ces restes d'une éducation profane, le renvoya pardevant l'abbé, pour qu'il le chassât du monastère comme incorrigible. L'abbé, homme prudent, voyant Félix tout en pleurs, en eut compassion. Il le consola, l'encouragea, et lui dit que, quand il ne pourrait pas chasser de sa mémoire ces sortes de vers, il tâchât au moins de les appliquer à quelque sujet de piété et de dévotion, et qu'alors la distraction se changerait en bonne pensée et lui serait utile. Félix suivit ce conseil, et s'en trouva bien pendant quelque temps. Mais un jour, ne pouvant spiritualiser les vers qui lui venaient à l'esprit, il alla trouver l'abbé, et lui dit : Mon Père, je suis désolé : depuis deux jours, j'ai l'esprit tout rempli d'une

pièce d'Anacréon, que je ne puis ni chasser de ma mémoire, ni appliquer à rien de bon. Que dit cette pièce, reprit l'abbé? Le poëte, répliqua Félix, dit que le dieu d'amour lui a lancé plusieurs flèches enflammées, et qu'il a su les parer toutes, sans en ressentir d'atteintes; mais que ce petit dieu malin s'est lui-même changé en flèche, et s'est emparé de son cœur. Puis il ajouta : Quel moyen de se défendre d'un dieu si terrible?

Félix, reprit l'abbé, écoutez-moi. Ce qui rappelle à votre esprit le souvenir importun de ces traits profanes, c'est l'estime que vous en faites. Ne voyez-vous pas, mon enfant, que toutes ces idées poétiques et païennes ne sont qu'erreur et mensonge; que ce dieu de l'amour n'est qu'une chimère, qu'un mot vide de sens, inventé par des poëtes libertins, pour excuser, pour cacher, pour embellir même, s'ils le pouvaient, celle de toutes les passions qui est la plus honteuse.

Le vrai Dieu de l'amour, c'est le créateur du ciel et de la terre, celui qui, dans son amour, vous a créé vous-même et vous conserve; qui s'est fait homme pour vous; qui vous a racheté au prix de son sang; qui s'est livré pour vous; qui est mort pour vous. Tous ces bienfaits sont autant de traits enflammés, dont, pendant long-temps, vous n'avez que trop su vous défendre. Mais voyez les admirables inventions de son amour; vous savez en

quoi s'est véritablement changé ce Dieu d'amou pour pénétrer dans votre cœur, pour s'incorpore en vous et ne faire qu'un avec vous. Il ne s'est pa changé en flèche, comme l'amour profane, pou blesser votre cœur d'une plaie cruelle et déshono rante, pour le percer de mille soins cuisants, pou le déchirer par mille affections contraires, basses honteuses, désespérantes; il s'est mis sous de plu tendres symboles, sous la forme du pain et du vin, pour être votre nourriture, votre force, votre consolation; pour vous élever jusqu'à lui et vous rendre participant de sa nature divine, de son bonheur et de sa gloire : voilà, Félix, le vrai Dieu de l'amour. Ecriez-vous donc maintenant : Quel moyen de se défendre d'un Dieu si puissant et si aimable?

A ces mots, le jeune homme se jeta aux pieds de l'abbé, et les arrosant de ses larmes, il s'écria : Je reconnais, ô grand Dieu! mes trop longues résistances; mais enfin je cède à ce dernier trait de votre amour. Depuis ce temps-là il ne pensa plus aux poëtes profanes, qui ne chantent que des dieux chimériques, des démons méprisables ou des passions honteuses. Les plus beaux traits de ces chants libertins, qu'il avait admirés et appelés divins, lui devinrent odieux. Il ne se plut désormais qu'aux psaumes, aux hymnes sacrées de l'Église et aux cantiques spirituels qui louent le vrai Dieu et n'inspirent que les sentiments de cet amour pur, tran-

quille, délicieux, qui fait dès à présent, et qui fera à jamais notre bonheur et sa gloire. Les bienfaits de Dieu l'occupèrent tout entier, et surtout celui de la très sainte eucharistie. Lorsqu'il était devant le saint sacrement, ou même ailleurs, on l'entendait souvent s'écrier : Quel moyen de se défendre d'un Dieu si grand et si bon, qui descend jusqu'à nous, qui entre et demeure en nous?

PARABOLE XXIX.

LE ROI DE CASTILLE, OU L'OCCASION FAVORABLE.

Suintilla, roi de Castille, étant à la chasse, s'écarta de ses gardes, et entra dans une forêt où il s'égara. Après avoir erré long-temps, comme la nuit approchait, il rencontra deux jeunes gens de bonne mine, qui se promenaient dans la forêt. C'étaient deux cousins germains, l'un nommé *Gaspard*, et l'autre *Castro*, qui avaient leur demeure dans deux villages voisins. Jeunes gens, leur dit le roi en les abordant et sans se faire connaître à eux, tirez-moi d'embarras. Je m'égare dans cette forêt; aidez-moi à en sortir, et procurez-moi un logement pour cette nuit. Demain je pars pour la cour, où j'ai quelque crédit : si tous les deux, ou l'un des deux, voulez me suivre, je vous y promets de la fortune et des emplois. Gaspard prit la parole, et lui dit : Seigneur, vous tirer de cette forêt et vous donner un logement, rien n'est plus aisé; mais pour vous suivre à la cour, au moins, moi, je n'en ai aucune envie. Eh bien! reprit Castro, seigneur, venez avec moi chez mon père, et demain matin, si mon père y consent, je partirai avec vous, m'abandonnant à vos soins et à votre protection. Sur cela on se sé-

para. Gaspard alla chez lui, et Castro emmena avec lui le roi chez son père. On y reçut le roi de son mieux, quoiqu'on ne le connût point; et le père, après bien des résistances, consentit enfin que son fils partît avec lui. Le lendemain, le roi, avec Castro, n'avait pas fait un quart de lieue, qu'il rencontra ses gardes. Ceux-ci l'ayant salué comme leur roi, Castro fut fort surpris de cette aventure; mais le roi, se tournant vers lui en riant, lui dit : Vous voyez, Castro, que je ne vous ai pas trompé, en vous disant que j'avais quelque crédit à la cour. Non, sire, lui répondit Castro, mais je crains, moi, de m'être trompé, en vous donnant, comme à mon ami, toute l'affection de mon cœur, au lieu du respect que je vous devais comme à mon roi. J'ai assez de respects, reprit le roi; mais je ne sais si j'ai d'autre affection, sur laquelle je puisse compter, que celle de Castro : ainsi conservez-la-moi, et me suivez. Le roi le combla d'honneurs et de bienfaits, et le tint toujours auprès de sa personne, comme son plus intime confident.

Cependant au village on ne s'entretenait que de la crédulité du vieux Castro, qui avait, disait-on, donné son fils à un aventurier. Les parents et les amis venaient lui en faire des reproches, et il s'en faisait lui-même des plus amers. D'un autre côté on louait la prudence du jeune Gaspard, et l'on en félicitait son père. Mais lorsqu'on eut appris, par des

lettres de Castro, que c'était le roi lui-même qu'il avait suivi, et qu'on eut vu le magnifique présent que le roi envoyait à son père, alors on changea d'idées et de langage : la joie et les félicitations furent pour Castro, et pour Gaspard les plaintes et les regrets, que la guerre qui survint rendit encore plus cuisants.

Le roi, dans cette guerre, ayant besoin d'un grand nombre de troupes, on enrôla toute la jeunesse du pays, et Gaspard se vit obligé de servir en qualité de simple soldat. Que n'eut-il point à souffrir dans ce rude métier! Mais au millieu de ses peines, ce qui le tourmentait le plus, c'était cette pensée, dont il ne pouvait détourner son esprit : Tandis que je meurs ici de faim, de fatigues et de mauvais traitements, Castro est à la cour, tranquille, honoré et dans l'abondance; et j'y serais avec lui, si j'avais su comme lui profiter de l'occasion.

Mais, comme si cette pensée n'eût pas suffit pour l'affliger, il fallut encore que ses yeux servissent à son tourment, et gravassent dans sa mémoire le souvenir immortel de son malheur. Le roi voulut faire la revue de ses troupes : il était assis sous un dais, et Castro à ses côtés, les troupes défilèrent : Gaspard vit Castro, et Castro vit Gaspard. Si j'avais suivi le roi, disait Gaspard en lui-même, je serais avec Castro. Si je n'avais pas suivi le roi, se

disait Castro, je serais maintenant comme Gaspard. O cruelle pensée pour l'un! O pensée délicieuse pour l'autre!

Ne devons-nous pas tous paraître un jour devant l'immortel Roi des siècles ? Quel bonheur alors de l'avoir suivi! Quel désespoir de ne l'avoir pas suivi! L'occasion de le suivre et de nous attacher à lui n'est pas encore tout-à-fait passée pour nous, mais bientôt elle le sera. La laisserons-nous échapper? Ah! plutôt, profitons de ce qui nous en reste.

Rien n'est si accablant que d'avoir manqué l'occasion ou d'éviter un grand mal que l'on souffre, ou d'acquérir un grand bien dont on se voit privé; l'esprit revient sans cesse à cette triste pensée, et on ne peut se consoler. Au contraire, rien n'est plus ravissant que de se voir ou délivré d'un grand mal, ou possesseur d'un grand bien, pour avoir su profiter de l'occasion qui s'est présentée d'éviter l'un, ou d'acquérir l'autre. Ce qui fait le tourment de celui qui se trouve dans la souffrance, c'est la facilité qu'il y avait de profiter de l'occasion, et ce qui fait la joie de celui qui se trouve dans la félicité, c'est le danger qu'il y avait de ne pas profiter de l'occasion. Cette facilité de profiter de l'occasion se manifeste au premier, et augmente son tourment, lorsqu'il se trouve en effet qu'un grand nombre en a profité. De même le danger de

ne pas profiter de l'occasion se fait sentir au second, et augmente sa joie, lorsqu'il voit en effet que plusieurs n'en ont pas profité. Enfin, ce qui met le comble au tourment de l'un et au ravissement de l'autre, c'est lorsque l'occasion est de telle nature, qu'étant une fois passée, on ne peut plus en attendre le retour.

La vie présente nous est donnée comme une grande et belle occasion d'éviter le souverain malheur de l'enfer, et d'acquérir le souverain bonheur du paradis. Cette occasion une fois passée ne revient plus. Cette grande occasion en renferme en elle-même une infinité de petites. Chaque jour est pour nous une occasion favorable d'éviter l'enfer et de gagner le paradis. Et chaque jour contient encore mille occasions particulières d'éviter le mal et de pratiquer la vertu. De même chaque état, chaque profession, chaque condition est pour nous une belle occasion. De même tout ce qui est, tout ce qui arrive, tout ce que l'on voit dans la vie est pour nous une belle occasion. La pauvreté et les richesses, la maladie et la santé, la joie et la tristesse, les bons exemples et les scandales, la douleur et les plaisirs, tout, en un mot, est pour nous une belle occasion. Les tentations mêmes, et les occasions de pécher que nous n'avons pas recherchées, sont pour nous une belle occasion de témoigner à Dieu notre fidélité. Oh! malheureux ceux pour qui tant de belles occasions sont

passées, sans qu'ils en aient profité! elles ne reviendront plus pour eux. Oh! heureux ceux qui en ont su profiter, et qui ne craignent plus d'être exposés au danger d'en abuser! Oh! nous heureux encore, de ce qu'après en avoir tant laissé passer sans en profiter, nous en avons encore de si belles de réparer nos fautes et de nous sauver!

PARABOLE XXX.

PIERRE L'IMBÉCILE.

Un paysan, nommé Pierre, qui n'avait vu que son village, fut averti que son frère était mort sans enfants dans la capitale de la province, et qu'il laissait un bien considérable; qu'il eût à se présenter au plus tôt pour recueillir cette riche succession. A cette nouvelle, maître Pierre prend son bâton un beau matin et se met en chemin. Il n'eut pas fait deux lieues, qu'il rencontra une rivière : c'était la première qu'il eût vue de sa vie : il n'avait vu chez lui que des torrents qui ne mettaient pas plus de temps à se dissiper qu'à se former. Quand il vit cette rivière large et profonde : Oh! oh! dit-il, voilà bien de l'eau! il faut qu'il ait bien plu dans ce pays-ci, tandis que chez nous on se plaint de la sécheresse. Je l'avais bien ouï dire, que le temps n'était pas le même partout : voilà comme on apprend en voyageant. Que faire cependant, continua-t-il? il faut bien attendre que cette eau passe. Ce qui lui persuadait que l'eau serait bientôt écoulée, c'est que la rivière faisant un coude du côté que l'eau venait, il ne voyait de ce côté-là que très peu d'eau; d'ailleurs il observait que l'eau coulait rapidement.

Sur ces observations, notre imbécile prit le parti de s'asseoir et d'attendre que l'eau fût écoulée.

Le batelier, qui était de l'autre côté de la rivière, voyant cet homme assis, avança son bateau, et étant près de terre : Ne voulez-vous pas passer la rivière, lui dit-il? Oui, répondit le paysan. Eh bien! reprit l'autre, montez donc dans le bateau. Oh! répliqua notre homme, je ne suis pas si pressé, que je veuille exposer ma vie dans votre bateau; j'ai bien le temps d'attendre. Tant qu'il vous plaira, dit le batelier qui crut que cet homme se moquait de lui. Cependant il se présenta d'autres passagers qui s'embarquèrent. Pierre admirait leur témérité, et continuait d'attendre que l'eau fût écoulée pour passer à son aise : mais la rivière coulait toujours.

Il attendit ainsi jusqu'au soir : mais, voyant que la nuit approchait, il remit la partie au lendemain, et retourna chez lui, ne doutant point que le lendemain la rivière ne fût à sec. Il revint le lendemain, et la rivière coulait encore. Il revint trois jours après, et la rivière coulait encore. Assurément, dit-il, quelque sorcier se met de la partie, et je vois bien que cette succession n'est pas pour moi. Dans son dépit, il céda tous ses droits à Jacques, son cousin, qui fut plus fin que lui, qui passa la rivière en bateau, recueillit la succession, et revint fort riche dans son village, où il fut un gros monsieur, tandis que maître Pierre resta dans sa cabane

et dans sa misère, et ne retira de sa succession que le surnom d'imbécile : car depuis que l'on sut son aventure, on ne l'appela plus que Pierre l'imbécile.

Qui s'imaginerait que la plupart des hommes, au regard de l'héritage céleste qu'ils ont à recueillir, tombent dans la même folie que le paysan dont nous venons de parler? Car examinez les pécheurs et tous ceux qui mènent une vie peu chrétienne et peu fervente, et vous verrez que tous attendent que la rivière s'écoule. On attend d'abord que la jeunesse passe, que le feu des passions s'amortisse; ensuite on attend qu'on soit établi, qu'on soit en un état fixe et tranquille; ensuite on attend que cet embarras soit fini, que cette affaire soit terminée : et ainsi on attend toujours un temps propre pour se donner à Dieu, et on ne le trouve jamais. On attend qu'il ne se présente aucun obstacle à son salut; on attend que ceux qui se présentent soient passés : c'est attendre que la rivière s'écoule. Les obstacles au salut se succèdent sans cesse, et forment une rivière d'un cours perpétuel, et dont la source est intarissable. C'est par-dessus ces obstacles qu'il faut passer; c'est malgré ces obstacles qu'il faut aller; c'est par le moyen de ces obstacles qu'il faut avancer.

Voyez combien traversent la rivière et continuent leur route, imitez-les : dès aujourd'hui, commencez.

Si vous différez, si vous attendez une occasion plus favorable, vous attendez que la rivière s'écoule. Insensé! un autre vous supplantera, et vous aurez le désespoir de le voir en possession d'un héritage qui était pour vous.

PARABOLE XXXI.

PIEUSE FRAUDE D'UN CAPUCIN.

Un jeune homme fort aimable et fort riche aimai une jeune demoiselle qui réunissait aussi ces deux avantages Tout était d'accord pour le mariage, et on n'attendait plus que l'arrivée d'un parent pour célébrer les noces. Entre-temps le jeune homme eut un petit voyage à faire pour quelques jours; mais avant de partir il fit présent de son portrait à sa maîtresse, dans une riche tabatière d'or. La demoiselle, de son côté, se disposa à envoyer aussi son portrait à son amant avant qu'il fût de retour, mais elle voulut que ce portrait fût de main de maître. Elle s'adressa pour cela à un Père capucin qui excellait en ces sortes de miniatures. Le Père capucin refusa de le faire, disant que s'il avait quelque talent, ce n'était pas pour l'employer à de pareils ouvrages. Cependant, à force de sollicitations, le Père, qui roulait déjà dans sa tête le projet qu'il exécuta, se laissa gagner, et accepta la commission.

Il ne peignit d'abord que la tête de la demoiselle, et il la lui envoya, pour consulter son goût, et savoir si elle était contente. C'était la plus belle tête qu'on pût jamais voir. La demoiselle en fut enchantée : elle

la montra à ses amies; elle la montra à tout le monde, et tous ceux qui la virent avouèrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de si beau et de si bien fait. Elle la renvoya au Père avec un beau présent, avec mille louanges et mille remercîments, le priant de vouloir bien achever un si bel ouvrage, et le lui renvoyer au plus tôt.

Le Père l'acheva en effet : mais que fit-il? au lieu de peindre un beau corsage sous une si belle tête, il peignit un squelette très bien fait, et par là même très hideux, et l'envoya à la demoiselle. Elle défit le paquet avec empressement ; mais quand elle vit cette horreur jointe à la tête, elle entra dans une grande colère. Elle s'en plaignit à sa famille et à tout le monde, comme d'un outrage qui demandait une vengeance éclatante.

Cependant elle se complaisait à regarder sa tête : mais ne pouvant la voir sans voir en même temps cet objet d'horreur, elle entrait en de nouvelles fureurs contre le Père. Néanmoins, à force d'y revenir, elle se familiarisa un peu avec le squelette. Hélas ! dit-elle, après tout, n'est-ce pas là ce que je dois devenir un jour? Ce n'est pas un tour que m'a voulu jouer ce bon Père, c'est bien plutôt une leçon qu'il m'a voulu donner : profitons-en. Comme elle faisait ces réflexions, la bénédiction sonna aux Carmélites; elle y alla. Le squelette lui revint à l'esprit : elle pleura, elle balança; enfin, docile à la voix de la

grâce, elle se décida généreusement, et elle entra chez ces religieuses, où elle prit l'habit. De là, elle envoya son portrait à son amant, lui écrivit les réflexions qu'elle avait faites, et le parti qu'elle avait pris, l'exhortant à en faire autant de son côté.

L'amant, à cette nouvelle, jette feu et flamme, abandonne toute autre affaire, revient en toute hâte, court aux Carmélites et demande à parler à sa maîtresse. Mais elle lui fait dire qu'elle n'a pas le temps de descendre au parloir, qu'il a son portrait et sa lettre, qu'il peut considérer l'un et lire l'autre, et faire sur cela ses réflexions. Devenu plus furieux par cette réponse, il court aux Capucins et demande le Père peintre ; mais il n'y était plus. Il avait prévu l'orage, et il s'était retiré dans un autre couvent. Il demanda le Père gardien, qui, après avoir essuyé son premier feu, l'hexorta à la patience, et lui laissa entrevoir que tout cela était un effet de la Providence, qui voulait le détacher du monde, pour qu'il ne s'attachât qu'à Dieu.

Le jeune homme, excédé de fatigues, d'ennuis, de chagrins, retourne chez lui; il veut prendre quelque repos; mais le trouble et l'agitation de son âme ne le lui permettent pas. Il tire la lettre de sa poche, il tire le portrait, et, regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, il soupire, il verse des larmes. Enfin, après quelques moments de silence : Je suis bien fou, se dit-il à lui-même, d'aimer la pourriture, tandis que je puis

aimer Dieu; de m'attacher à la terre, tandis que je puis gagner le ciel! Allons, allons, ne nous laissons pas vaincre par une femme, du moins ayons le courage de l'imiter. A ces mots, il se lève, va se jeter aux pieds du Père gardien, lui fait part de ses résolutions, et lui demande l'habit.

Quand il l'eut reçu, il écrivit à la carmélite pour lui apprendre son changement et se recommander à ses prières. Depuis ce temps-là ils ne se virent ni ne s'écrivirent plus; mais après une vie assez longue, dont la ferveur ne se démentit jamais, ils moururent tous deux le même jour en odeur de sainteté.

Quelle joie maintenant pour eux dans l'éternité! Si nous voulons y avoir part, réfléchissons comme eux, et mettons en pratique nos réflexions. Elles ne doivent pas nous conduire tous dans un cloître ou dans un monastère; mais la pensée de la mort, bien méditée, nous arrêtera au milieu de nos projets, et nous détournera de nos entreprises, dans lesquelles nous ne consultons le plus souvent que notre vanité, nos passions et notre intérêt temporel.

PARABOLE XXXII.

HISTOIRE D'ALIMED.

Mahmoud avait été tiré de l'obscurité par le roi Sémestris, qui l'avait comblé de bienfaits, et élevé jusqu'au rang de son premier ministre. Il fut d'abord reconnaissant et fidèle; mais bientôt, poussé par une criminelle ambition, il osa conspirer contre son roi. Ses projets furent déjoués, et Mahmoud puni de mort.

Il laissait un fils encore au berceau, nommé Alimed. D'après les lois du pays, la postérité d'un conspirateur devait être punie d'un exil perpétuel, à moins qu'un prince de la famille royale ne se dévouât pour elle, en supportant deux années d'une prison rigoureuse, où il devait subir le traitement réservé aux criminels d'état. Josès, heritier de la couronne, était fils unique du roi Sémestris. Ce prince à la fleur de l'âge, touché du sort du jeune Alimed, résolut de le sauver lui et les siens du malheur qui les attendait. Il sait qu'il va quitter la liberté pour des fers, un palais magnifique pour un cachot obscur, une vie douce et agréable pour une existence pénible et douloureuse, rien ne peut l'arrêter; il s'offre comme victime, il supporte avec résignation les humiliations et les rigueurs de la captivité, et il montre

une patience inaltérable au milieu des privations et des souffrances. Les deux années s'écoulent, le jour de la délivrance arrive, et le jeune prince retourne solennellement au palais de ses pères, au milieu des acclamations de tout son peuple.

Mais son cœur n'est pas encore satisfait, il fait venir Alimed à la cour, il ordonne qu'on ait soin de ses jeunes années, il lui fait ensuite donner des maîtres pour le former à la science et à la vertu, il l'admet à sa table, et lui prodigue tous les témoignages possibles d'affection et d'amitié. Alimed était doué d'un esprit vif et pénétrant, et il fit quelque progrès dans les sciences; mais il avait une âme fière et hautaine, il se soumettait avec peine et osait même quelquefois résister aux ordres de Josès. Le bon prince lui en faisait de tendres reproches, et employait tous les moyens que lui suggérait son amour pour captiver le cœur de son fils adoptif. Ses efforts étaient inutiles, l'humeur indocile et farouche d'Alimed croissait avec l'âge. Il refusait hautement de se soumettre, il méprisait les avis les plus sages et se révoltait contre les plus justes remontrances.

Enfin un jour il poussa la hardiesse jusqu'à porter une main criminelle sur son bienfaiteur. Cet attentat méritait les peines les plus graves. Mais Alimed, effrayé à la vue des châtiments dont il était menacé, témoigna du repentir, avoua sa faute avec larmes, et elle lui fut pardonnée. Ce dernier trait de

la bonté du prince fit sur lui quelque impression. Il se montra, pendant quelque temps, reconnaissant et soumis. Josès fut enchanté de cet heureux changement, et comme Alimed témoignait un grand désir de se signaler dans les combats, il lui permit de l'accompagner à la guerre. Le nouveau guerrier montra, en plusieurs occasions, une sagacité au dessus de son âge et une bravoure éclatante, et il semblait devoir effacer par ses services et ses vertus l'ingratitude et les crimes de ses premières années. Tel était l'espoir du bienfaisant Josès. Hélas ! qu'il fut cruellement déçu !

Alimed avait atteint sa vingt-cinquième année. Sémestris était mort, et son fils était monté sur le trône. Les premiers temps de son règne furent signalés par une guerre redoutable. Alimed fut mis à la tête des armées, il défit les ennemis en plusieurs occasions, et enfin remporta sur eux une grande victoire; ceux-ci, réduits à la dernière extrémité, eurent recours au stratagème.

Un des leurs, nommé Olitor, vient se présenter à Alimed, il se jette à ses genoux, il lui dit qu'attiré par la renommée de sa générosité et de sa grandeur d'âme, il vient s'abandonner à sa clémence. Il exalte sa magnanimité, et élève son courage et ses vertus jusqu'aux cieux. Alimed devait se prémunir contre le langage fallacieux d'un ennemi transfuge; mais déjà enflé par ses succès, il but imprudemment à la

coupe de la flatterie. Il s'intéressa pour Olitor, le prit en affection, et l'admit en sa confiance. Celui-ci, profitant avec adresse de son ascendant, lui persuada, sous de vains prétextes, et contre les ordres du prince, qu'il avait assez combattu, et qu'il devait jouir avec sécurité d'un repos acquis par tant de victoires. L'imprudent général suivit cet avis perfide, et resta dans une inaction coupable. Le transfuge, de son côté, animé par le succès, travailla à s'emparer entièrement de l'esprit d'Alimed. Il flattait son orgueil, il lui disait que sa renommée était déjà répandue par toute la terre. Il lui insinuait qu'un homme tel que lui n'était pas né pour obéir, mais pour commander aux autres; enfin il employait tous les moyens qu'il croyait propres à servir ses desseins et à entraîner Alimed dans la rébellion. Celui-ci avait d'abord rejeté les insinuations d'Olitor : les noms de bienfaiteur et de roi avaient encore quelque autorité sur son cœur; mais il avait ouvert un chemin au poison; la flatterie acheva de l'enivrer, et l'ambition de le perdre. La vue du sceptre et de la couronne, qu'Olitor faisait briller à ses yeux, détermina sa volonté jusque-là chancelante. Il oublie tout ce qu'il doit à Josès, il devient le plus coupable et le plus ingrat des hommes, et il se sert contre son bienfaiteur de ses talents, de son pouvoir, de ses armes.

Plein de ses projets criminels, il rassemble son

armée, il cherche à entraîner ses soldats dans sa révolte; mais un cri général d'indignation s'est élevé de toutes parts, et Alimed, le trouble et la honte dans l'âme, prend la fuite, accompagné seulement de quelques parjures dont il s'était assuré. Guidé par Olitor, il se réfugie au milieu des ennemis de son pays, qui le reçoivent avec joie. Là, n'écoutant plus que son ambition et étouffant les remords dont sa conscience était bourrelée, il ranime le courage des ennemis abattus, et il accepte le commandement d'une partie des troupes.

Cependant Josès, surpris d'abord de la désobéissance d'Alimed à ses ordres, et bientôt après sensiblement affecté de sa noire perfidie, se hâte d'envoyer un général fidèle et expérimenté pour commander l'armée, et prévenir les maux dont le menaçait une aussi lâche trahison. Mais avant d'en venir aux dernières extrémités, il veut tenter encore de ramener le rebelle par la voie de la douceur; il lui écrit de sa propre main une lettre pleine de tendresse; il lui rappelle tout ce qu'il a fait pour lui, il l'exhorte, par les motifs les plus sacrés et les plus touchants, à reconnaître et à réparer son crime; il lui promet l'oubli et le pardon de toutes ses fautes, s'il veut abandonner la cause de ses ennemis et rentrer dans le devoir; mais aussi il le menace, s'il s'obstine dans sa révolte, de tout le poids de son indignation et de sa colère. On parvient avec

peine à remettre la lettre du roi entre les mains d'Alimed. Le traître la parcourt rapidement, ne daigne pas y répondre, redouble d'activité et d'ardeur dans ses criminels préparatifs, anime ses soldats par le désir de la vengeance et l'attrait du pillage, et il s'avance contre les siens. Josès, justement irrité d'une opiniâtreté aussi révoltante, ordonne à son général de marcher au rebelle. Un combat sanglant s'engage. La bonne cause triomphe. Les ennemis plient, sont enfoncés, prennent la fuite et se débandent. Alimed, après s'être long-temps défendu comme un furieux, se trouvant enfin presque seul et désarmé, est obligé de se rendre : on se saisit de sa personne, on le charge de fers, on l'emmène dans la capitale, et on le conduit devant le roi.

Josès était assis sur son trône, entouré de ses gardes et des principaux seigneurs de sa cour. Il lance sur Alimed un regard foudroyant. « Je t'avais aimé, « lui dit-il d'une voix terrible, j'avais souffert pour « toi les rigueurs d'une longue captivité, tu me de- « vais tout. Malheureux ! tu as payé mon amour de « haine, mes bienfaits d'ingratitude; les temps de « clémence sont passés, reçois le juste châtiment « de tes crimes. » A l'instant les ministres des vengeances s'avancent, et Alimed périt au milieu des supplices et de son désespoir.

Quel sort épouvantable ! Quel châtiment terrible ;

mais qu'il est mérité! Vous avez admiré dans ce ré cit la bonté et la longue indulgence de Josès, vous vous êtes senti indigné contre la perversité l'ingratitude d'Alimed. Appliquez-vous cette histo re, et réservez votre indignation pour vous-même homme né d'un père coupable, et condamné à u exil éternel. Ce n'est pas le fils d'un roi de la terre C'est le fils du Dieu tout-puissant, du Roi des rois qui a été notre libérateur. Pour vous sauver, il n' pas seulement supporté deux ans de captivité, mai trente-trois années de souffrances et d'humiliation les supplices les plus douloureux, une mort cruell et ignominieuse. C'est le même Dieu qui vous donn l'existence, les biens, les talents, vous lui deve tout ce que vous êtes; chaque instant de votre vi est un de ses nouveaux bienfaits, et c'est contre c Dieu que vous vous révoltez, ce sont ses préceptes qu vous négligez, ses lois que vous méprisez; et c n'est pas une seule fois, c'est cent fois, c'est mill fois; c'est chaque jour, à chaque instant de votr vie. Cependant il vous appelle, il vous invite à l servir, il vous presse de l'aimer, il vous comble d grâces, il vous convie à sa table, non pour vous y offrir des aliments grossiers et matériels, mais pou vous nourrir de sa propre chair sous les espèces eucharistiques. Que faites-vous pour répondre à tant de bontés? N'y avez-vous pas été jusqu'ici insensible? Et si quelquefois la vue de vos innombra-

les ingratitudes, la crainte de ses flammes vengeesses et éternelles, de cet enfer si formidable pour n pécheur, ont imprimé dans votre âme une tereur salutaire, si vous avez levé des mains supplianes vers le Dieu de clémence, confessé vos iniquités vec un cœur contrit, fait la promesse solennelle de uir le péché comme le plus grand de tous les maux, es impressions n'ont-elles pas été en peu de temps ffacées, ces moments de ferveur bientôt oubliés, es promesses presque aussitôt trahies. L'ennemi de otre salut a travaillé de nouveau à vous perdre, et ous ne vous êtes point tenu en garde contre ses ttaques et ses piéges. Il a cherché à vous entraîer dans le chemin de la mort, et vous avez écouté es perfides suggestions; il a flatté votre orgueil, caessé votre vanité, animé votre amour pour les plaiirs, excité vos passions, et vous abandonnant à ui, vous avez ravi à votre Dieu un cœur qui lui apartenait, pour le livrer à son ennemi et au vôtre. En vain le Seigneur vous sollicitait de retourner à ui, vous promettait de vous pardonner tout; en ain il vous menaçait de sa colère, si vous persistiez lans votre rébellion. Vous avez cherché à étouffer e cri de votre conscience qui s'élevait contre vous. Vous avez à peine prêté l'oreille à la voix de ses minisres, chargés de vous annoncer la grandeur de ses niséricordes et les rigueurs de ses vengeances; vous ivez accumulé de nouvelles infidélités; vous avez

augmenté la mesure de vos iniquités ; tremblez, créature ingrate, tremblez que cette mesure ne soit comblée, que les temps de clémence ne soient passés pour vous, que le Dieu de justice ne vous enlève au milieu de votre course, pour vous faire comparaître devant son tribunal redoutable, et vous précipiter à jamais dans les cachots brûlants qu'il a préparés pour les pécheurs impénitents. Ah ! plutôt, hâtez-vous de prévenir une destinée aussi déplorable. Votre sort est entre vos mains : cessez d'outrager un Dieu qui vous a donné tant de preuves de son amour, et qui a tant de droits à votre reconnaissance; commencez, il en est temps encore, à l'aimer de tout votre cœur, servez-le avec zèle, ne cherchez à plaire qu'à lui seul, ne travaillez que pour sa gloire, et, au lieu des châtiments que vous avez mérités, il vous fera jouir de la félicité éternelle qu'il promet aux pécheurs sincèrement repentants.

PARABOLE XXXIII.

LES DÉVOTS DE MARIE.

Ce ne sont point des miracles que je vais vous raconter : peut-être n'oseriez-vous en espérer en votre faveur. Je vous rapporterai seulement des effets sensibles de la protection de la sainte Vierge, tels que, sans témérité, chacun peut en attendre; et, pour animer encore plus votre espérance, je ne vous citerai que trois sortes de personnes dont la dévotion n'est pas ordinairement au-dessus de toute imitation; savoir : un matelot, un soldat, un écolier, auxquels j'ajouterai, mais non pas comme exemples, un libertin de profession et une vieille huguenote.

LE MATELOT.

Un convoi de dix à douze barques napolitaines portait à Venise, par la mer Adriatique, plusieurs sortes de denrées. On arriva au soir dans une petite anse, où l'on résolut de passer la nuit. On était vis-à-vis de Notre-Dame de Lorette, et le lendemain c'était une fête de la Vierge. L'équipage fut touché de la circonstance, du lieu et du temps, et souhaita d'aller le lendemain matin entendre la messe à

Notre-Dame de Lorette, dont on n'était éloigné que de deux à trois lieues. Le patron qui conduisait le convoi s'opposa à ce pieux dessein, disant que les vaisseaux turcs rôdaient dans le golfe, et qu'ils ne manqueraient pas de venir enlever leurs barques, tandis qu'eux s'amuseraient à satisfaire leur dévotion. Alors un matelot, nommé Antonio, prit la parole et dit : Mon capitaine, il n'y a point de danger que, tandis que nous serons occupés au service de la sainte Vierge, il puisse nous arriver rien de fâcheux. Mais, ajouta-t-il, faites mieux : allez-vous-en tous demain matin à Lorette, et me laissez seul à la garde des barques ; je me fait fort de les défendre contre les Turcs, s'il osent les attaquer. Sachez, ajouta-t-il d'un ton animé, que sous la protection de la sainte Vierge je ne craindrais pas toutes les forces réunies de l'empire ottoman. Cette saillie fit rire tout le monde, et le capitaine consentit à la proposition d'Antonio. Le lendemain, avant qu'il fût jour, tout l'équipage partit pour Lorette; il ne resta qu'Antonio pour garder les barques. Tandis qu'il se promenait, fumant sa pipe, il aperçut au point du jour quelques voiles qui étaient fort éloignées. Le jour croissant, et les voiles s'approchant, il reconnut que c'étaient des voiles turques. Quelque temps après il les vit distinctement, et compta vingt bateaux de force, et il ne douta pas à la manœuvre que cette petite flotte ne vînt à lui pour l'envelopper et l'enlever.

Antonio, se dit-il à lui même, c'est ici qu'il faut montrer de la tête et du courage ; mais, après tout, que puis-je faire seul contre tant de monde? Sainte Vierge, c'est à vous à m'inspirer et à me soutenir. Ne permettez pas que ma confiance en vous se trouve vaine, et que ce jour, qui vous est consacré, imprime une tache à votre saint nom. En achevant ces mots, il prend son parti, et, comme un autre Coclès, il va se placer à la tête du pont, c'est-à-dire dans la dernière barque la plus exposée du côté des Turcs. Là il se couche et se tapit auprès du bordage, tenant une hache à la main, et il disait en lui même : Je suis toujours bien sûr que le premier Turc qui entrera dans cette barque, je lui fais sauter la tête; il en sera après ce qu'il pourra. En disant ces mots, il sent que la barque est ébranlée. C'était un Turc, qui, s'étant approché, avait mis la main sur le bord, et attirait la barque à lui. Antonio se lève sur ses genoux, et d'un grand coup de hache, coupe le poignet à ce Turc, dont la main tomba dans la barque. Antonio se tapit de nouveau, et attend qu'il en vienne un second. Mais le Turc mutilé poussa un cri effroyable, et jeta l'épouvante dans toute la flotte. C'est, disait-il, un piége qu'on nous tend ici : ces barques sont pleines de gens armés qui se cachent pour nous surprendre. Fuyons, fuyons, avant qu'ils viennent nous attaquer. Antonio, qui savait un peu de turc,

entendant ces paroles, ne put s'empêcher de rire. Il leva la tête, et vit que les Turcs étaient déjà bien loin. Il remercia sa puissante libératrice, et attendait avec impatience le retour de ses compagnons. Ceux-ci approchaient, mais ils étaient de leur côté dans la plus grande désolation. En revenant de Lorette, ils découvrirent d'une hauteur la flotte turque qui se retirait, et ils ne doutèrent point qu'elle n'emmenât Antonio avec toutes les barques. Le capitaine se désespérait, et les matelots consternés se rendaient avec lui au rivage, uniquement pour voir le lieu où ils avaient laissé leurs barques, qu'ils n'espéraient plus revoir. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'en arrivant ils virent toutes leurs barques, et Antonio qui chantait et dansait, portant sa hache haute, à laquelle pendait une main ensanglantée. Ils ne savaient ce que cela voulait dire; mais Antonio leur expliqua tout, et tous ensemble se mirent à chanter les Litanies de la sainte Vierge, pour la remercier d'une si éclatante victoire.

Mettons, comme ce généreux matelot, notre confiance en la sainte Vierge, afin qu'elle mette en fuite les ennemis de notre salut; mais aussi, comme lui, combattons vaillamment; et, dès le commencement de l'attaque, mettant en œuvre la prudence et la force, portons-leur des coups qui les étonnent, leur fassent lâcher prise, et leur ôtent pour toujours l'envie de nous attaquer.

LE SOLDAT.

Un soldat, nommé Beau-Séjour, récitait tous les jours sept *Pater* et sept *Ave Maria*, à l'honneur des sept allégresses et des sept douleurs de la sainte Vierge. Qui est-ce qui lui avait appris cette pratique? et comment vivait-il avec cette pratique? C'est ce que je ne sais point; tout ce que je sais, c'est qu'il y était attaché, qu'il n'y avait jamais manqué; et, s'il arrivait qu'après s'être couché il se ressouvînt de n'avoir pas rempli ce devoir, il se levait sur-le-champ, quelque temps qu'il fît, et récitait cette prière à genoux.

Un jour de bataille, Beau-Séjour se trouva à la première ligne en présence de l'ennemi, attendant le signal de l'attaque. S'étant souvenu alors qu'il n'avait point dit sa prière accoutumée, il se mit à la dire, commencant à faire le signe de la croix. Ses camarades qui étaient à ses côtés, s'étant aperçu de ce signe de croix, et voyant que Beau-Séjour récitait des prières, se mirent à le railler, à se moquer de lui, à lui rire au nez, et à l'appeler timide, lâche, poltron. Ces railleries et ces insultes passaient de bouche en bouche : Beau-Séjour a peur, Beau-Séjour est devenu dévot. Il entendait, autour de lui et derrière lui, répéter son nom avec de prétendus bons mots et des éclats de rire. Mais Beau-Séjour, sans s'inquiéter de tous ces beaux discours, continuait sa

prière. A peine fut-elle finie, que les ennemis firent leur première décharge, et Beau-Séjour, sans avoir reçu aucun coup, resta seul de tout son rang. Il vit étendus morts à ses pieds tous ceux qui, le moment d'auparavant, se moquaient de lui et raillaient sa dévotion : il ne put s'empêcher de frémir à cette vue, et de reconnaître la main qui l'avait sauvé. Tout le reste de la bataille, qui fut très sanglante, et tout le reste de la campagne, qui fut longue et meurtrière, il ne reçut aucune égratignure. A la fin de la campagne, ayant reçu son congé, il s'en revint chez lui sain et sauf, publiant partout les louanges de celle à qui il se croyait redevable de la santé et de la vie.

Que le respect humain ne nous empêche jamais de nous acquitter de nos pratiques de dévotion envers la Mère de Dieu, et, quand nous voyons les autres empressés à lui rendre leurs devoirs, gardons-nous de nous en moquer et de leur insulter ; car elle est également puissante pour récompenser et pour punir.

L'ÉCOLIER.

Une petite rivière se trouva un jour extrêmement débordée à l'endroit du passage, c'est-à-dire dans l'endroit où on avait coutume de la passer en bateau. Quelques écoliers étant allés se promener de ce côté-là, et voyant les eaux si grandes, eurent la

curiosité d'approcher, et allèrent se divertir et folâtrer au bord de l'eau. L'un d'entre eux, apercevant là un petit canot où il n'y avait personne, entra dedans, le détacha, et avec un grand bâton armé de fer, qu'il y trouva, il commença à gouverner le canot et à le conduire comme il l'avait vu pratiquer aux bateliers. Notre nouveau Tiphis était enchanté de sa manœuvre, et insultait à la lâcheté de ses compagnons qui restaient sur le rivage : mais bientôt il eut lieu de se repentir de sa témérité. Il conduisit assez bien son canot, tant qu'il ne vogua que sur les eaux débordées, où avec un bâton il trouvait aisément la terre; mais en peu de temps il arriva au courant de la rivière, où le bâton lui devint inutile, n'étant pas assez long pour pouvoir toucher le fond. Quand le jeune homme sentit que la terre lui manquait, la peur le saisit, il se recommenda à la sainte Vierge, et il se mit à réciter le *Salve, Regina.* Ses compagnons avaient pour lui encore plus de peur que lui-même, parce qu'ils voyaient mieux que lui ce qui se passait. Ils voyaient que le courant de l'eau l'emportait, et la rivière était si rapide qu'un moment après ils le perdirent de vue. Alors ils poussèrent tous ensemble un grand cri, qui fit sortir un des bateliers de sa maison. Le batelier, ayant appris ce que c'était, fut effrayé du danger que courait ce jeune homme; car il savait que l'embouchure de la rivière n'était pas éloignée, et

qu'une fois arrivé à l'Océan, lui et le canot seraient aussitôt engloutis et fracassés. Pour empêcher donc, si cela se pouvait, la perte du jeune homme, et aussi la perte de son canot, il prend le parti de couper par les prés, et de courir pour tâcher d'arriver au canot, qui, en suivant les sinuosités de la rivière, avait un plus long cours à faire. Le jeune homme, qui ignorait ce qu'on faisait pour lui, faisait de son côté ce qu'il pouvait faire. Il ne comprit bien le danger où il était que lorsqu'au lieu des vastes eaux où il s'était embarqué, il se vit entre deux rives fort hautes et fort voisines, et qu'il s'aperçut que les arbres qui les bordaient fuyaient derrière lui avec une vitesse incroyable. Eh! où suis-je, s'écria-t-il, et où vais-je? En disant ces mots, il redoublait ses prières et son travail, sans trop savoir ce qu'il disait ni ce qu'il faisait; il répétait sans cesse le *Salve, Regina*, et avec son bâton ferré il prenait des bordées et se poussait continuellement d'une rive à l'autre, ce qui retardait un peu le cours de son canot. Mais tout ce qu'il faisait, et tout ce qu'on faisait pour lui, eût été inutile, sans un événement qui parut tout perdre et qui sauva tout. Comme il avait beaucoup plu, le batelier, en traversant les prés, trouva tant d'eau, tant de trous, tant de fossés, qu'il fut plusieurs fois sur le point de s'en retourner et d'abandonner à leur malheureux sort et le canot et l'écolier; mais ce qui l'y déter-

mina tout-à-fait, ce fut un orage qui survint, avec une pluie abondante et un coup de vent si furieux, qu'il jeta le batelier dans un fossé plein d'eau et de boue. Le même coup de vent fit tomber l'écolier dans le canot, qui par cette chute pensa perdre l'équilibre et se renverser. Le pauvre écolier, se sentant couché dans l'eau, ne savait s'il était dans le canot ou dans la rivière. Las, fatigué, brisé, incapable de se donner aucun mouvement, il s'abandonna à la merci des flots, récitant toujours son *Salve, Regina*, non plus pour se conserver la vie, mais pour se préparer à la mort. Le même coup de vent abattit un vieux saule et le fit tomber dans la rivière. Le batelier, qui, au sortir de son fossé, vit cet arbre abattu, jugea que de son tronc et de ses branches il pourrait bien barrer la rivière et arrêter le canot. Comme l'orage était dissipé, il courut encore jusqu'à cet endroit-là, où effectivement il trouva le canot arrêté, et notre écolier, comme un autre Moïse, couché dedans. La tendresse des sentiments ne fait pas le caractère des bateliers. A la vue du canot et de l'enfant, la pitie fit place à la colère, et le batelier se mit à gronder fortement l'écolier, et à lui demander de quel droit il avait été prendre son canot, au risque de le lui faire perdre. Le jeune écolier, plus mort que vif, qui ne savait ni qui était cette homme, ni d'où il venait, et qui le regardait comme un ange descendu du ciel pour venir à son

secours, n'avait garde de répondre. Cependant le batelier entra dans le canot, souleva le jeune homme, et le fit asseoir sur le devant du canot : pour lui, se tenant sur le derrière, il saisit le bâton ferré d'une main qui n'était pas celle d'un écolier, et conduisant le canot le long du rivage, il le remit en peu de temps dans l'endroit où l'écolier l'avait pris. Quand il vit son canot en sûreté, il prit des sentiments plus humains pour celui qu'il venait de sauver; il le conduisit à sa maison, et fit faire un grand feu où tous les deux se séchèrent à leur aise, en se racontant mutuellement la part que chacun avait eue à un événement si singulier.

Cependant les autres écoliers, que l'orage avait fait fuir chacun chez soi, ne manquèrent pas de publier partout que leur camarade s'était noyé. Ce bruit parvint bientôt aux oreilles de la mère, qui était veuve, et qui n'avait que cet enfant. Comme elle était douée d'une grande prudence, elle ne se laissa point alarmer, et ne donna pas une foi entière à un bruit confus, répandu par des enfants; et comme elle était fort pieuse et fort dévote à la sainte Vierge, elle lui recommanda son fils par une prière pleine de ferveur et de confiance. Il semble que sa prière se fit en même temps que le grand coup de vent qui renversa tout et sauva tout, et peut-être ce coup de vent fut-il l'effet de sa prière. Quoi qu'il en soit, elle attendait que quelqu'un vînt du passage

lui apporter des nouvelles plus rassurantes de son fils. Le premier qu'elle vit venir fut son fils lui-même, de qui elle apprit tout ce qui s'était passé, et avec qui elle loua Dieu et remercia la sainte Vierge d'une protection si marquée.

Plusieurs personnes qui étaient venues pour consoler la mère eurent la satisfaction d'embrasser le fils, et reconnurent comme eux dans cet événement un effet sensible de la protection de Marie. Ils ne cessaient de louer et de remercier cette puissante Reine du ciel; mais le jeune homme se crut obligé à quelque chose de plus, et, avec le consentement de sa mère, et par un nouveau bienfait de la sainte Vierge, il se consacra à Dieu le reste de ses jours dans un ordre religieux qui fait profession d'honorer spécialement la Mère de Dieu et de la faire honorer. Dieu le conserve et achève de le sanctifier ; car, si je ne me trompe, il vit encore tandis que j'écris ici son histoire, que je tiens de lui-même.

Mettons donc, à son exemple, notre confiance en Marie ; invoquons-la dans nos périls, et prions-la surtout qu'elle ne permette pas que le courant de nos passions et le torrent des mauvais exemples nous entraînent à la perdition.

LE LIBERTIN DE PROFESSION.

Un jeune libertin, qui se livrait sans remords à toutes sortes de vices, d'excès et de scandales, fut

arrêté au milieu de ses débauches par une maladie dont il mourut. Tout libertin qu'il était, il avait pourtant pris la coutume de dire tous les jours un *Ave Maria* en l'honneur de la sainte Vierge. Au plus fort de ses crimes et de ses désordres, il ne manquait jamais à faire cette courte prière, qu'il récitait sans trop savoir pourquoi, et plutôt par une espèce d'habitude que par aucun motif d'espérance et de piété. Dès qu'on sut que sa maladie était sérieuse, M. le curé alla le visiter, et l'exhorter à se confesser; mais il répondit que, s'il avait à en mourir, il voulait mourir comme il avait vécu; et que, s'il venait à en échapper, il ne voulait pas vivre autrement qu'il avait vécu. Ce fut là toute la réponse qu'il fit à tous ceux qui lui parlèrent de confession; et ni le curé ni le vicaire, ni plusieurs autres prêtres et religieux qui le virent, ni aucun de sa famille, ne purent tirer de lui aucune autre réponse que celle-là. Tout le monde était dans une consternation qu'on ne peut exprimer, et personne n'osait plus lui parler de conversion, de crainte de lui donner occasion de répéter ses blasphèmes et ses impiétés. Un de ses camarades, du même âge que lui, mais plus sage que lui, et qui l'avait souvent repris de ses désordres, alla le voir un matin; et, après lui avoir parlé d'autres choses, il lui dit : Tu devrais pourtant songer à te convertir. Mon ami, reprit le malade, je suis trop grand pécheur pour cela. Eh bien !

répliqua l'autre, si tu es un si grand pécheur, aie recours à la sainte Vierge, qui est la mère des pécheurs. Ah! dit le malade, je lui dis bien tous les jours un *Ave Maria;* crois-tu que cela puisse me servir de quelque chose? Comment, répliqua l'autre, si cela te servira? cela te servira de tout. Ne lui as-tu pas demandé, dans cette prière, qu'elle priât pour toi à l'heure de ta mort? Cela est vrai, dit le malade; et puisque cela est ainsi, continua-t-il, va donc chercher M. le curé, que je me confesse. En disant ces mots, il se mit à verser un torrent de larmes. Qu'as-tu à pleurer, lui demanda son ami? Ah! répondit-il, puis-je assez pleurer, après avoir mené une vie aussi débordée, et avoir offensé un Dieu si bon et toujours prêt à nous pardonner? Ah! je devrais verser des larmes de sang : mais mon sang est trop impur pour être offert à Dieu. Mon Sauveur lui a offert le sien, et c'est en lui que j'espère. Son ami, entendant ce discours, et voyant toujours couler ses larmes, ne put retenir les siennes. Cependant M. le curé, qui voulait voir comment était son malade, et faire une dernière tentative sur son cœur, entra dans ce moment, et fut fort étonné de voir ces deux jeunes gens qui fondaient en larmes. Ayant demandé ce que c'était : C'est moi, dit le malade, qui pleure mes péchés. Hélas! je commence bien tard à les pleurer? mais les mérites de mon Sauveur sont infinis, et sa miséricorde est sans bornes; c'est ce

qui fait le fondement de mon espérance. Eh! qui est-ce donc, dit le curé, qui a opéré un si grand changement? C'est la sainte Vierge, répondit le malade. C'est ma bonne Mère, qui m'a ouvert les yeux, et touché le cœur, et qui ne veut pas que je périsse. Vous voulez donc bien vous confesser, dit le curé? Oui, monsieur, dit le malade, faites monter ici tout le monde, afin que, comme mes désordres ont été publics, ma confession le soit aussi. Cela n'est pas nécessaire, dit le curé, les scandales de votre vie seront suffisamment réparés, quand on saura que vous vous êtes bien confessé. Sur cela le jeune ami du malade descendit, et raconta à la famille ce qui se passait, tandis que le malade faisait sa confession, qui fut souvent interrompue par ses pleurs et ses sanglots. La confession finie, le pasteur qui lui apporta tout de suite le saint viatique, fut accompagné par une foule infinie de personnes de toutes qualités, que le bruit de cette conversion avait attirées. M. le curé, dans l'exhortation qu'il fit à ce sujet, ne laissa pas ignorer la manière dont cette conversion s'était faite, et il parla de la sainte Vierge d'une manière si touchante, qu'il tira des larmes des yeux de tous ses auditeurs. Mais, quand le malade eut pris la parole à son tour, et qu'il eut exprimé les sentiments d'amour, de confiance et de reconnaissance dont il était pénétré, qu'il eut demandé pardon aux assistants des mauvais exemples

qu'il leur avait donnés, et qu'il se fut recommandé à leurs prières, on n'entendit dans toute l'assemblée que des soupirs, des sanglots et des cris ; et une cérémonie si édifiante occasiona bien des conversions.

Le soir, le malade sentant son mal augmenter, demanda lui-même les derniers sacrements, qu'il reçut avec les mêmes sentiments de piété qu'il avait montrés en recevant le saint viatique. A minuit il entra dans l'agonie, et expira environ une heure après. Le concours qui se fit à ses obsèques fut si grand, que l'église paroissiale ne pouvait contenir la multitude du peuple qui s'y rassembla. Ces obsèques parurent moins une cérémonie funèbre, qu'un jour de triomphe à l'honneur de la sainte Vierge, dont chacun exaltait la puissance et louait les grandes miséricordes.

LA VIEILLE HUGUENOTE.

Une dame de condition et fort riche, née dans la religion protestante, y était si obstinément attachée, qu'elle vit toute sa famille entrer dans le sein de l'Église catholique sans en être ébranlée. Elle devint même comme la mère des huguenots; et, par son exemple, ses exhortations et ses libéralités, elle les confirmait dans l'erreur, et souvent empêchait leur conversion. Étant fort âgée, elle tomba malade, et on craignait pour sa vie. Que ne fit-on

point, que ne lui dit-on point pour la convertir? Mais elle répondait à tout ce qu'on pouvait lui dire que le temps de la mort n'était pas le temps des controverses, et que chacun devait mourir dans la religion qu'il avait crue la meilleure pendant sa vie. Comme on ne pouvait rien gagner sur elle, on ne lui parla plus de rien; et comme elle avait encore tout son bon sens, on ne crut pas qu'elle fût si près de sa fin qu'elle l'était. On la laissa donc le soir avec une servante auprès d'elle. Elle aimait cette servante, qui était fort pieuse et lui était fort attachée. Celle-ci, jugeant que la malade pourrait bien ne pas passer la nuit, se mit à l'exhorter à sa manière. Elle commença par la prier, par la supplier de songer à son âme. Mais, voyant qu'elle s'obstinait à garder le silence, elle ne lui épargna pas les termes les plus durs. Oui, lui dit-elle, madame, dans un moment d'ici vous allez être en enfer, à cause de votre obstination à rejeter la vérité ; car vous la connaissez bien la vérité, et vous savez bien que hors de l'Église catholique il n'y a point de salut : mais le respect humain vous empêche de vous convertir; non, il n'y a que ce maudit respect humain qui vous retient. Vous voulez qu'on dise que vous avez tenu bon jusqu'à la fin. Eh! madame, quand vous serez en enfer, à quoi vous servira ce respect humain et tout ce qu'on pourra dire de vous sur la terre? A tout cela la malade

ne disait rien. Mais, s'il arrivait quelquefois que la douleur lui fît pousser quelque plainte, la servante répliquait aussitôt : Plaignez, plaignez-vous bien, dans un quart d'heure d'ici, vous vous plaindrez bien mieux, quand vous sentirez le feu de l'enfer. Quand la malade demandait à boire, la servante, en lui en donnant, ne manquait point de lui dire : Buvez, buvez bien maintenant, car bientôt vous serez avec le mauvais riche dans les flammes de l'enfer, où vous demanderez une goutte d'eau qui vous sera refusée.

La servante, lasse de prêcher inutilement, et ne pouvant tirer de sa maîtresse aucune parole, lui dit à la fin : Tenez, pour dernière ressource à votre obstination, je m'en vais prier pour vous, et dire les Litanies de la sainte Vierge. Comme elle les disait très haut et en français, la dame se mit à répondre, disant tantôt priez pour nous, tantôt priez pour moi; et elle le disait avec un ton de voix qui marquait de l'affection et de la dévotion. Quand les Litanies furent achevées, la servante lui dit : Vous invoquez donc la sainte Vierge? Ah! dit la malade, j'ai toujours eu confiance en elle, et j'ai toujours eu son image dans mes Heures. Eh bien! reprit la servante, puisque vous êtes catholique, il faut donc vous confesser. Crois-tu, répliqua la dame, que j'en aurai encore le temps? Assurément, dit la servante. Au surplus, vous savez bien que, devant Dieu, quand

on fait ce que l'on peut, la volonté est réputée pour le fait. Eh bien! dit la dame, va donc chercher M. le curé, dis-lui de venir vite, car je n'en ai pas pour long-temps. Aussitôt la servante va éveiller toute la maison, et court chez M. le curé, qui s'y rendit dans le moment. Il confessa la malade; et, comme il achevait les paroles de l'absolution, elle expira.

Alors la servante raconta tout ce qui s'était passé, et on trouva effectivement dans les Heures huguenotes de la dame une très belle image de la sainte Vierge en vélin, que tout le monde eut la dévotion de baiser, en reconnaissance d'une conversion si désirée et si peu attendue. Tous les catholiques, ayant su la chose, en bénirent Dieu. Les huguenots voulurent bien obscurcir la vérité du fait, mais ils n'y réussirent pas; et c'est de la servante elle-même que je tiens le détail que je viens de rapporter.

Ces deux derniers faits, comme je l'ai dit au commencement, ne sont pas proposés à notre imitation pour nous rassurer dans le péché, et nous faire différer notre conversion jusqu'à l'heure de la mort. Mais ils nous apprennent au moins combien il est utile d'exciter les mourants à la confiance en Marie, et combien nous devons nous y exciter nous-mêmes, et pendant notre vie, et surtout au temps de notre mort.

PARABOLE XXXIV.

LA PIERRE PHILOSOPHALE.

Sur un bateau de voiture publique, ou coche d'eau, se trouvèrent parmi les passagers un négociant nommé Traffiac, et deux capucins, l'un nommé le Père Antoine, et l'autre Frère Eudes. Ils se rendaient tous trois à un port de mer, dans le dessein de passer en Amérique; le négociant pour tâcher de rétablir ses affaires, et les deux religieux pour se consacrer aux travaux des missions. Quand tout le monde eut pris place, et que le bateau fut en train de voguer, le négociant, pour égayer la compagnie, commença à dire : Il ne s'en faut que de bien peu de chose que je ne sois capucin. J'ai fait trois voyages en Amérique, et je n'en suis pas revenu plus riche. Je n'ai ni femme ni argent, que me manque-t-il pour être capucin? Puisqu'il vous manque si peu de chose, dit le Père Antoine, vous devriez achever. Ma foi, oui, dit le pilote. Oh! reprit M. Traffiac, je veux encore faire un voyage aux îles, qui peut-être me réussira mieux. Ceux-là sont bien heureux, continua-t-il, qui ont la pierre philosophale; ils font leur fortune tout d'un coup, sans qu'il leur en coûte tant de mouvement et

tant de peines. S'il ne faut que cela pour vous rendre heureux, dit le Père Antoine, je vous la donnerai, si vous voulez. Comment, reprit le négociant, si je le veux! je ne désire autre chose, donnez; en disant cela, il tendit la main. A ce geste, à cette promesse, tout le monde regarda et fut attentif, dans l'espérance de voir cette fameuse pierre, source de toutes les richesses, ou plutôt cette chimère du peuple, et cette folie des alchimistes. Alors le Père lui dit : De quelle espèce la voulez-vous? Est-ce, reprit Trafliac, qu'il y en a de plusieurs espèces? Oui, dit le Père; il y en a qui changent les métaux en argent, et il y en a qui les changent en or. Oh! dit Trafliac, donnez-moi celles qui changent en or. Vous avez raison, dit le Père, il faut toujours choisir le meilleur. Mais de quelle espèce encore la voulez-vous? car il y en a qui changent en or pour deux ans, un an, six mois, et il y en a qui changent pour dix ans, vingt ans, cinquante ans, cent ans. Donnez-moi toujours la meilleure, dit Trafliac : celle qui change en or pour cent ans. Mais, reprit le Père, vous ne comptez pas vivre encore cent ans? Non, reprit Trafliac; mais qu'importe? je m'en servirai toujours tant que je vivrai, et l'or que j'aurai fait durera cent ans. Mais, dit le Père, si je vous en donnais une qui, en changeant l'or pour cent ans, vous fît vivre vous-même cent ans? Oh! mon bon Père, dit Trafliac, donnez-moi celle-là. Mais, dit le

Père, après ce temps-là il faudra toujours mourir. Je le sais bien, dit Traffiac, mais que voulez-vous faire? J'aurai toujours vécu long-temps et à mon aise. A ce que je vois, dit le Père Antoine, vous aimez la vie, et une vie heureuse. J'ai pitié de vous, et il faut que je vous donne la vraie pierre philosophale, celle qui change tout en or, et pour toujours, et qui vous fera vous-même vivre toujours. En quoi consiste-t-elle, dit Traffiac? Elle consiste, reprit le Père, à faire toutes vos actions pour Dieu, à souffrir pour Dieu tout ce qui vous arrive, à n'avoir en vue que Dieu, sa gloire et son amour. Ce saint amour changera tout en or, et pour toujours, et vous donnera à vous-même une vie qui durera toujours. Ah! dit Traffiac, il y a long-temps que je m'aperçois que vous vous moquez de moi. Ce n'est pas de cet or que je parle. C'est d'un or plus sonnant et plus solide. Eh quoi! dit le Père, pensez-vous donc que ce qui dure toujours n'est pas plus solide que ce qui ne dure qu'un instant, et que des biens qui vous procurent une vie heureuse et éternelle ne valent pas mieux que ceux qui ne peuvent vous empêcher de mourir, et qui ne sauraient vous procurer un jour de vie ni un jour de santé? Tout cela est fort bon, dit Traffiac, mais tenez, voilà des gens qui ne se paient point de cette monnaie. En effet, on était arrivé, et les matelots demandaient à chacun le paiement du passage.

Quand on fut débarqué, chacun tira de son côté, et les deux capucins marchèrent ensemble. Mon Père, dit alors le Frère Eudes, vous nous avez donné là une bonne pierre philosophale. Je ne sais si M. Traffiac en profitera; mais, pour moi, je veux toujours bien en faire usage. Vous ferez bien, dit le Père Antoine : mais en même temps priez Dieu pour M. Traffiac ; car il m'a écouté avec une attention qui me fait bien espérer de lui. Je m'imagine, dit le Frère Eudes, suivant ce que vous avez dit, que faire ses actions pour une bonne fin, c'est les convertir en argent : par exemple, faire des bonnes œuvres, faire l'aumône pour effacer ses péchés, ou obtenir la grâce de n'y plus retomber, c'est gagner de l'argent: mais que faire tout cela pour l'amour de Dieu, c'est gagner de l'or. Mon cher frère, reprit le Père Antoine, le motif de l'amour de Dieu n'exclut point les autres motifs : en faisant une action par un motif particulier, comme celui d'effacer vos péchés, vous pouvez ne pas vous arrêter là, mais aller plus loin et désirer d'effacer vos péchés, pour l'amour de Dieu, pour la gloire de Dieu, pour la sanctification de son saint nom; et alors tout se change en or. Nous devons rapporter tout à Dieu, notre salut même, notre sanctification, notre perfection. Ah! maintenant, dit le Frère, j'entends cela, et je vois que je demeurais bien en arrière, faute d'être instruit; mais dorénavant je rapporterai tout en dernier lieu à

l'amour de Dieu et à sa gloire. En s'entretenant de la sorte, les deux religieux arrivèrent au port de mer, où ils s'embarquèrent pour l'Amérique. Quatre ans après, le Père Antoine fut obligé de repasser en Europe pour des affaires de la mission. Au premier couvent de capucins où il arriva, il fut bien surpris, car, d'aussi loin que le portier le vit, il courut à lui, en l'embrassant : Ah ! Père Antoine, lui dit-il, que j'ai de joie de vous revoir! Moi, dit Père Antoine; je ne sache pas vous avoir jamais vu : qui êtes-vous? Je suis, répondit le Frère François, portier du couvent. Je ne vous connais pas davantage, dit le Père. J'ai pourtant bien, dit le Frère, descendu la rivière dans le même bateau. Alors le Père le considérant : Seriez-vous par hasard M. Traffiac? C'est moi-même, à qui vous avez donné la pierre philosophale. Je ne pensai plus qu'à cela dès que je vous eus quitté; et, au lieu de mon voyage d'Amérique, je fus me faire recevoir dans l'ordre, où je n'ai pas oublié la pierre philosophale, et où je tâche d'en faire usage tous les jours. En disant cela, ils arrivèrent au couvent. Tous les Pères s'assemblèrent pour recevoir le Père Antoine, et le Frère François leur raconta son histoire, dont ils furent tous édifiés et animés plus que jamais à tout faire et à tout souffrir pour l'amour de Dieu. Animons-nous nous-mêmes à une pratique si sainte, si douce et si avantageuse : c'est la vraie richesse, la pierre philosophale.

PARABOLE XXXV.

MARIANNE, OU L'ORPHELINE PARVENUE.

Un gentilhomme, nommé Rodolphe, étant resté veuf et sans enfants, et se voyant sur le déclin de l'âge, se retira dans une de ses terres, pour s'y adonner aux bonnes œuvres et n'y penser qu'à son salut. Il avait coutume, à une certaine heure du jour, de se rendre à la porte du château, avec des domestiques qui portaient de la soupe, de la viande, du pain et de l'argent, et lui-même distribuait l'aumône aux pauvres qui se présentaient. Parmi ceux-là était une jeune fille d'onze ans, nommée Marianne, qui, toutes les fois qu'elle avait reçu son aumône, baisait la main qui la lui avait donnée. Comme elle était la seule qui témoignât ainsi sa reconnaissance, cela la fit remarquer, et Rodolphe avait soin d'augmenter son aumône. L'ayant même considérée plus attentivement, il lui trouva de la beauté, malgré les haillons dont elle était couverte. Il faut, se dit-il à lui-même, que cette petite ait des sentiments, puisqu'elle me témoigne ainsi sa reconnaissance, et je veux lui faire du bien. Il convient néanmoins, ajouta-t-il, que je la mette à quelque épreuve. Le lendemain, Marianne s'étant présentée à l'ordinaire, Rodolphe

donnait à tous ceux qui étaient auprès d'elle, et ne lui donnait rien. Quand il n'y eut plus qu'elle, Rodolphe dit : Il n'y a plus rien; tout est donné. La petite ne laissa pas de s'avancer et de lui baiser la main. Cela est bien, dit Rodolphe en lui-même, mais nous verrons demain. Le lendemain il la passa encore; et quand il n'y eut plus qu'elle, il prit un air fâché, et lui dit d'un ton brusque : Il n'y en a pas davantage. La petite ne laissa pas de s'avancer encore et de lui baiser la main. Rodolphe était enchanté. Assurément, dit-il, il m'en coûte de mettre cette enfant à une troisième épreuve, mais aussi, si elle la soutient, il n'est point de bien que je ne lui fasse. Le lendemain, même cérémonie; on passa Marianne, on donna aux autres; et quand il n'y eut plus qu'elle : Mon enfant, lui dit Rodolphe, il n'y a plus rien. La petite s'avança à son ordinaire, et lui baisa la main. Alors Rodolphe lui dit : Ma fille, suivez les domestiques, allez à la cuisine, et on vous y donnera à dîner. Seigneur, reprit la petite, ce n'est pas tant pour moi que je demande, que pour une bonne femme chez qui je suis, et qui m'a élevée : j'aimerais bien mieux ne point dîner et que vos domestiques me donnassent de quoi lui porter. Eh bien ! ma chère enfant, reprit Rodolphe, allez toujours dîner : quand vous aurez dîné, je vous parlerai, et je vous ferai donner de quoi porter à votre bonne femme. Lorsque

la petite eut dîné, Rodolphe descendit lui-même à la cuisine, et, s'y étant assis, il fit entrer Marianne qui se tenait à la porte. Marianne, lui dit-il, qu'avez-vous pensé de moi ces deux derniers jours que je ne vous ai rien donné? Seigneur, dit-elle, je n'ai rien pensé. Non, dit Rodolphe, je veux absolument que vous me disiez quelles ont été vos pensées. Seigneur, lui dit-elle, puisque vous me l'ordonnez, je vous le dirai. J'ai pensé que si cela arrivait par hasard, c'était la volonté de Dieu, et qu'il fallait prendre patience; que si, au contraire, c'était monseigneur Rodolphe qui le fît exprès, c'était bon pour moi; qu'il avait ses desseins, et qu'ils me seraient avantageux. Mais, reprit Rodolphe, quand le second jour je parus fâché, et que je vous parlai brusquement, que pensâtes-vous? Seigneur, dit-elle, cela me confirma dans l'idée que monseigneur le faisait exprès : j'en fus bien aise, et j'en espérai bien. Est-il possible, s'écria Rodolphe en regardant ses domestiques qui étaient attentifs à cet entretien, est-il possible que de telles pensées tombent dans l'esprit d'un enfant de cet âge? Mais, ajouta-t-il en parlant à la petite, si j'avais continué ainsi pendant long-temps! Seigneur, dit-elle, jaurais toujours espéré. Allez, ma chère fille, dit Rodolphe, portez à dîner à votre bonne femme, et dites-lui que, quand elle aura dîné, je veux lui parler, qu'elle vienne ici; et vous, venez avec elle.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail de tout ce qui arriva après. La vérité de l'histoire aurait ici un air de roman : il suffit de savoir que Rodolphe apprit par cette femme que Marianne était fille d'un gentilhomme de ses amis, qui était mort de chagrin pour la perte d'un procès que lui avaient fait les héritiers de sa femme, et qui l'avait ruiné. Rodolphe retira la bonne femme chez lui, fit élever Marianne selon sa condition, l'aima comme sa fille, et quelques années après il la maria à son neveu, et la fit son héritière.

Que cette histoire est tendre! Fixons-y un moment nos regards, et tirons-en quelque instruction. Dans la bonté de Rodolphe, voyons une légère image des bontés de Dieu et de ses desseins à notre égard; et dans la conduite de Marianne, voyons celle que nous devons tenir à l'égard de Dieu.

Dieu nous donne à tous abondamment : remercions-le. S'il donne à quelques-uns plus qu'à vous, remerciez-le, et baisez sa main; s'il se montre sévère à votre égard, remerciez-le, et baisez sa main. Soyez persuadé que, dans toutes les afflictions qu'il vous envoie, il a ses desseins, et qu'ils sont tous à votre avantage : baisez sa main. Saint Paul nous a donné un excellent abrégé de la vie spirituelle, en nous recommandant de remercier Dieu de tout par notre Seigneur Jésus-Christ. Ce qui tarit pour nous

la source des biens et des grâces, c'est notre ingratitude. Ne savez-vous pas, dit saint Pierre, que le fruit de votre patience, c'est l'héritage céleste? Si donc vous voulez parvenir, soyez reconnaissants. C'est par la reconnaissance que vous parviendrez à avoir Dieu pour père, Jésus-Christ pour époux, et le ciel pour héritage.

PARABOLE XXXVI.

LE MICROSCOPE.

Le cardinal de Sfrondarte, auteur célèbre de l'ordre de saint Benoît, rapporte un fait comique arrivé à la mort d'un jésuite allemand. Ce jésuite, nommé le Père Tanner, homme également pieux et savant, allait de Prague à Inspruck, pour prendre l'air natal, et tâcher de rétablir sa santé. Le voyage acheva de le déranger, et il mourut en route, dans un bourg ou village qu'on ne nomme point. La justice du lieu se rendit aussitôt dans la maison où il était mort. En faisant l'inventaire de son bagage, on y trouva une petite boîte, que sa structure extraordinaire fit d'abord regarder comme mystérieuse et suspecte; car elle était noire et composée de bois et de verre. Mais on fut bien plus surpris, lorsque le premier qui regarda dans la boîte, par le verre d'en haut, s'écria tout effaré et en reculant de quatre pas : *Abrenuntio tibi, Satana.* Autant en dirent tous ceux qui regardèrent après lui. Effectivement ils virent dans cette boîte un animal vivant, noir, énorme, épouvantable, avec des cornes menaçantes, et d'une longueur prodigieuse. On était saisi d'effroi, et on ne savait que penser d'un monstre si horrible,

lorsqu'un jeune homme, qui ne faisait que d'achever son cours de philosophie, fit observer à l'assemblée que la bête qui était dans la boîte était beaucoup plus grosse que la boîte elle-même; que dans le cas présent le contenu était plus grand que le contenant, ce qui était contraire à tout principe de physique, et ne pouvait, ajouta-t-il, se faire naturellement: d'où il concluait que l'animal de la boîte n'était pas un animal matériel, et que ce devait être un esprit sous la forme d'un animal. Tout le monde applaudit à cette remarque, et il n'y en eut aucun qui ne fût persuadé que c'était le diable en personne qui était dans la boîte. Pour celui qui avait cette boîte et la portait avec lui, on en concluait, avec la même évidence, qu'il ne pouvait l'avoir qu'à mauvaise fin, et ne pouvait être qu'un sorcier et un magicien. Le bruit de cet événement diabolique ne tarda pas à se répandre. Tout le bourg accourut à la maison. Chacun voulut regarder dans la boîte, et tous se disaient les uns aux autres avec frayeur et étonnement: Aujourd'hui nous avons vu le diable.

Tandis qu'on montrait la boîte au peuple, pour satisfaire sa curiosité, le juge, de son côté, instrumentait. Il condamna le mort à être privé de la sépulture ecclésiastique, et laissa un ordre au curé de faire un exorcisme dans l'église, pour faire sortir le démon de la boîte et le chasser hors de tout le pays. La sentence du juge ne s'étendait pas plus loin :

mais les politiques du village poussaient leurs réflexions bien au-delà. La magie du Père Tanner devait, selon eux, être regardée commune à tous ses confrères, et une sentence de proscription générale aurait dû les renfermer tous, suivant cet oracle de Virgile : *Crimine ab uno disce omnes.*

Dans le temps que tout le monde était occupé de cette merveille, ou plutôt de ce scandale, que chacun en raisonnait à sa façon, et que les esprits étaient dans une agitation et une fermentation inexprimables, un philosophe prussien passa par le village. On ne manqua pas de le régaler de la nouvelle du jour : mais quand il entendit parler d'un jésuite sorcier et d'un diable enfermé dans une boîte, il se moqua de la nouvelle et des nouvellistes. Cependant les notables de l'endroit étant venus le saluer, ils le prièrent instamment de venir voir lui-même de ses yeux les faits étonnants qu'il ne pouvait croire sur leur rapport. Il ne put se dispenser de céder à leurs instances : mais, quand on lui montra la boîte magique, il jeta un grand éclat de rire. Est-il possible, s'écria-t-il, que dans ce pays-ci on ne connaisse pas encore la nouvelle invention du microscope? C'est un microscope, vous dis-je, c'est un microscope. Mais on ne savait ce qu'il voulait dire; le terme était aussi inconnu que la chose; il commençait même à devenir suspect à plusieurs, et on l'eût pris lui-même pour un sorcier, s'il ne se fût pressé de

détruire le charme et de dissiper le prestige. Il prit donc la boîte, et en ôta le couvercle, dans lequel la lentille était enchassée, et ayant renversé la boîte, on en vit sortir un petit cerf-volant qui se promena sur la table. Le philosophe expliqua ensuite ce mystère d'optique, qu'il mit à la portée des spectateurs. Alors une nouvelle admiration succéda à la première, et l'animal sur la table parut aussi risible qu'il avait paru épouvantable dans la boîte. Alors les soupçons se dissipèrent : le juge déchira sa sentence, la mémoire du Père fut rétablie, et chacun en riant s'en retourna dans sa maison. Il se trouva pourtant là une sorte d'honnêtes gens qui publièrent partout l'aventure du Père Tanner, ne parlant que de la boîte et de la sentence du juge, sans faire mention ni du philosophe ni du microscope.

Cette histoire, toute ridicule qu'elle est, nous fournit une instruction bien sérieuse, qui devrait nous corriger sur trois défauts : 1° Sur notre précipitation à juger mal d'autrui. Nous ne voyons les défauts des autres que dans un microscope qui grossit étonnamment les objets. Ce microscope est notre cœur, et la lentille notre propre malignité. Qu'est-ce que tous ces crimes, ces horreurs, ces monstres que nous voyons dans le prochain? C'est un cerf-volant dans le microscope. Otez la

lentille, et il ne restera tout au plus que quelque ridicule, digne de compassion et d'indulgence.

2° Sur notre facilité à croire le mal qu'on dit d'autrui. Soyez bien persuadés que ceux qui disent du mal d'autrui n'en parlent que d'après le microscope. S'ils parlent de ce qu'ils ont vu, ils ont vu dans le microscope. S'ils parlent d'après les autres, c'est microscope sur microscope. Plus un fait est répété par plusieurs bouches, plus il est dénaturé et augmenté, plus les microscopes sont multipliés. Otez toutes ces lentilles, que trouverez-vous? Un cerf-volant dans le microscope.

3° Sur notre démangeaison à rapporter le mal que nous savons d'autrui. Ne soyez pas d'assez mauvaise foi pour parler de l'animal monstrueux dans la boîte, sans parler du microscope; ou, si vous ne voulez pas parler du second, ne parlez donc pas du premier, qui n'en vaut pas la peine, et laissez-le pour ce qu'il est, un cerf-volant dans le microscope. Hélas! qu'il y a encore de pays, de villes et de maisons où l'on ne connaît pas l'invention et l'illusion du microscope.

PARABOLE XXXVII.

ARISTHÈNE, OU LE FAIBLE VENGÉ.

Un philosophe, nommé Aristhène, passant tranquillement dans la grande rue de Thèbes en Béotie, se sentit frappé d'un coup de pierre. Il se retourna aussitôt, et alla droit à celui qui lui avait lancé la pierre : mais, voyant que c'était un jeune artisan vigoureux et résolu, il tira de sa poche une petite pièce d'argent, et la lui donna en disant : Excusez, mon ami, si je ne vous donne que cela pour le service que vous venez de me rendre ; si j'étais plus riche, je vous récompenserais mieux. Mais, ajouta-t-il, voilà un monsieur qui marche devant nous, si vous lui rendiez le même service, il n'y a pas de doute qu'il ne vous payât comme il faut, et pour lui et pour moi. Ce monsieur, au reste, c'était le roi lui-même, c'était le fameux Épaminondas, le plus grand guerrier, le plus habile capitaine de toute la Grèce. Il se rendait à pied au palais, accompagné seulement de deux officiers généraux, et précédé de six hallebardiers. Notre jeune Béotien, attiré par l'appât du gain, se laisse persuader. Il ramasse une pierre, court vers le monsieur, et, quand il fut à portée, il lui lança la pierre dans le dos, et resta là, attendant sa récompense. Il la

reçut. Deux hallebardiers se détachèrent, et, après quelques coups de hallebarde qu'ils lui déchargèrent sur les épaules, ils le conduisirent aux prisons royales. Notre philosophe ne manqua pas de se trouver sur le passage. Quand le jeune homme le vit : Ah! perfide, lui cria-t-il, vous m'avez trompé; voyez la belle récompense qu'on me donne. Tu l'as telle que tu l'as méritée, répliqua le philosophe. C'est toi, insolent, qui t'es trompé, en croyant que tu pouvais insulter impunément les passants, et jeter la pierre à d'honnêtes gens qui ne te disaient rien, et qui ne t'avaient jamais fait aucun mal. Ne te l'avais-je pas dit, que ce monsieur te paierait pour lui et pour moi? Le jeune homme, avouant sa faute, voulait prier le philosophe d'intercéder pour lui auprès du roi, mais on ne lui en donna pas le temps : on le traîna aux prisons, où il subit le dernier supplice.

Il y a ici trois choses à observer.

1° La ruse du philosophe. Le chrétien faible et opprimé n'a pas besoin de l'employer; la chose est réglée. Tout le mal qu'on lui fait est fait à son Roi. Tout ce qui lui reste à faire, c'est de prendre patience, de se réjouir de la récompense qui lui est promise, et de prier pour celui qui le maltraite, afin que, par un sincère repentir et une juste réparation, il détourne de dessus sa tête les sévères châtiments que le roi de l'éternité lui prépare.

2° La bêtise du Béotien. Vous vous regardez

sans doute comme bien plus sage que lui, et vous vous flattez que vous n'auriez jamais donné dans le panneau où il donna : je le crois. Je crois bien que vous ne voudriez pas faire à un grand, à un homme en place et capable de se venger, ce que vous faites tous les jours aux petits et à ceux dont vous ne craignez rien; mais vous êtes plus fou que ce stupide Béotien, puisque vous savez bien que tout le mal, toute l'injustice, toute la peine, tout le chagrin que vous faites au moindre de ces petits, vous le faites au Roi du ciel, puisqu'il a déclaré qu'il se le tenait comme fait à lui-même.

3° La rigueur du supplice. Si la punition vous paraît exorbitante, songez qu'une offense légère, si elle est faite à un roi, devient énorme et mérite le plus sévère châtiment. Craignez donc d'offenser le moindre de vos frères, puisque ce serait offenser le Roi même du ciel qui a pour vous punir des cachots de feu, et d'un feu éternel. Au contraire, empressez-vous de donner à vos frères tous les secours dont vous serez capable, de leur faire tous les plaisirs que vous pourrez, parce que tout le bien que vous leur ferez, le Roi du ciel a déclaré qu'il se le tiendrait comme fait à lui-même : et c'est sur ce pied-là qu'il le récompensera d'une félicité et d'une gloire éternelle.

Oh! que cette vérité doit nous inspirer de douceur, de patience, d'égards, de condescendance et de charité envers notre prochain!

PARABOLE XXXVIII.

PLAINTES DES CRÉTOIS A JUPITER.

(Cet apologue nous vient des Grecs. Comme il n'a point été traité par les Latins, qu'Horace seul y fait une légère allusion dans une de ses satires, et que d'ailleurs il est fort moral, j'ai cru que je pouvais lui donner place ici.)

Les Crétois représentèrent un jour à Jupiter qu'il était bien honteux et bien fâcheux pour eux que leur île lui ayant servi de berceau, et qu'ayant été lui-même assez long-temps nourri et élevé parmi eux, il ne leur eût encore accordé aucun privilége particulier qui les distinguât des autres peuples de l'univers, qu'ils le suppliaient de leur en accorder quelqu'un qui fût digne de sa grandeur, de sa bonté, et de l'affection qu'ils lui portaient.

Jupiter leur envoya Mercure pour leur dire qu'ils n'avaient qu'à demander eux-mêmes ce qu'ils voulaient, et qu'il le leur accorderait. Il ajouta même qu'au cas qu'une première et une seconde demande ne réussît pas selon leurs désirs, il leur permettait de lui en faire jusqu'à trois. Voilà les Crétois bien contents.

La première demande qu'ils firent fut que les habitants de Crète fussent exempts pendant leur vie de travail, de peines, de souffrances et d'inquiétudes,

en un mot de tout mal. Mercure, de la part de Jupiter, leur répondit que leur demande était exorbitante, que cette exemption était un privilége du ciel qui ne pouvait s'accorder à la terre, et qu'ainsi ils procédassent à une seconde demande.

La seconde demande fut qu'il leur fût du moins permis entre eux de troquer leurs peines et leurs chagrins. Jupiter le leur accorda, et Mercure leur marqua un lieu où tous ceux qui voudraient troquer se rendraient, leur déclarant que cette espèce de foire commencerait tel jour qu'il leur marqua, et durerait huit jours. Aussitôt chacun emballa ses peines et ses travaux, et se rendit au lieu marqué. Quand les pauvres virent que les riches s'étaient aussi rendus pour troquer, ils furent à eux, comptant trouver là un grand avantage ; mais ayant examiné leurs ballots, leurs gênes, leurs jalousies, leurs craintes, etc., ils n'en voulurent point, et se retirèrent. Les riches, qui avaient souvent loué les avantages de la médiocrité, voyant à la foire des gens d'une fortune médiocre, coururent à eux pour troquer; mais ayant examiné leurs ballots, et ayant vu leur frugalité, leur économie, etc., ils ne voulurent point troquer, et ils se retirèrent. On ne voyait dans toute la foire qu'allants et venants, spectateurs et examinateurs, et point de troqueurs. Les huit jours finirent, et chacun se retira comme il était venu.

Les Crétois, voyant que cette seconde demande

leur avait si mal réussi, et qu'il ne leur en restait plus qu'une à faire, s'assemblèrent pour régler la troisième, et la faire plus modérée que la première, plus raisonnable et plus pratiquable que la seconde. Voici à quoi ils se déterminèrent.

La troisième demande fut que la portion de leur peines et de leurs travaux n'excédât pas la portion de leurs plaisirs et de leurs avantages; qu'il ne fussent pas plus malheureux qu'heureux; en un mot que pour eux la somme des biens et la somme des maux fussent égales. Mercure vint leur dire que Jupiter agréait infiniment leur troisième demande, et que non seulement il leur accordait ce qu'ils demandaient, mais qu'il leur en accordait une fois davantage, c'est-à-dire qu'il prétendait que chez eux la somme des biens surpassât du double la somme des maux. Cette déclaration fut reçue avec de grandes acclamations et des cris redoublés de *vive Jupiter! vive Mercure!* Quand on eut fait silence, Mercure reprit, et leur dit : Que ceux-là donc qui souhaitent quelque changement dans leur fortune fassent deux ballots; qu'ils mettent dans l'un les avantages dont ils jouissent, et dans l'autre les peines qu'ils endurent : qu'on les tienne prêts tel jour, en tel endroit; je m'y rendrai, et je les peserai. Si la somme des biens n'est pas le double de la somme des maux, j'augmenterai les biens ou je diminuerai les maux, pour mettre les deux sommes dans la proportion que Jupiter vous

accorde. Mais aussi, si les maux ne vont pas à la moitié des biens, il faudra bien que j'augmente les maux ou que je diminue les biens, afin que la proportion s'y trouve : cela est juste. Tout le monde cria : Cela est juste; et chacun se retira chez soi pour faire ses ballots.

Le jour venu, tout le monde se rendit chacun avec ses deux ballots. Il n'y eut pas jusqu'aux huit rois de Crète qui ne s'y rendirent aussi. Mercure s'apercevant que chacun portait un gros et un petit ballot, et se doutant bien de ce que c'était, éleva la voix et leur dit : Messieurs, il n'est pas raisonnable que je pèse vos ballots sans savoir ce qu'il y a dedans : car si quelqu'un jouissait d'un avantage qu'il n'eût pas mis dans son ballot, il faudra bien que je l'y mette avant de peser. Si quelqu'un, au contraire, avait mis dans son ballot des maux de pure imagination, ou qu'il se fait à lui-même volontairement, il faudra bien que je les ôte; car je n'irai pas peser comme réel un mal imaginaire, ou un mal que l'on aime. Cette proposition passa sans contradiction et sans murmure. Elle ne laissa pas néanmoins de causer à quelques-uns une sorte d'inquiétude.

Le premier qui se présenta pour être pesé fut le roi de Gortyne. Mercure ouvrit le petit ballot, et il trouva qu'il n'avait point mis son indépendance de tout autre homme sur la terre, et il l'y mit. Il n'avait point mis non plus une santé robuste dont il jouis-

sait, et il l'y mit. Il ajouta quelques autres avantages que le roi avait omis, et il ferma le ballot. Ensuite il ouvrit le ballot des peines, et il trouva : 1° Inquiétude sur l'habileté des généraux d'armée. Mal imaginaire ou volontaire, s'écria Mercure : choisis mieux, ou commande toi-même, et il l'ôta. 2° Défiance de la fidélité des directeurs des finances. Encore imaginaire ou volontaire, dit Mercure; et il l'ôta, ajoutant : Donne-toi la peine de les bien choisir et d'examiner leurs opérations : ce devoir est compris dans le paquet des peines du gouvernement, que tu as bien eu soin de mettre dans le ballot. 3° Crainte de ce que dira le peuple sur le gouvernement. Encore imaginaire ou volontaire, répéta Mercure. Applique-toi à bien faire, le peuple le saura, et on ne dira que du bien de toi, ou si quelqu'un en dit du mal, tu ne t'en mettras pas en peine. Ayant ôté ce troisième, et quelques autres semblables, il ferma le ballot et pesa. Le ballot des peines n'allait pas au quart du ballot des plaisirs. Mercure ne voulut pas traiter ce roi à la rigueur, il ajouta simplement au ballot des peines une fièvre quarte pour deux ans. La fièvre prit le roi à l'instant, avec quoi il se retira.

Pour les autres rois, ayant vu comment Mercure rudoyait celui-ci, et examinait ses ballots, ils avaient fait charger les leurs, et s'étaient retirés.

Le second qui se présenta fut un gentilhomme, grand de la première classe. Mercure ouvrit le petit

ballot et n'y trouva point le privilége de n'avoir que le roi au-dessus de lui ; l'honneur de descendre d'un héros, dont néanmoins il parlait très souvent; le plaisir d'avoir des enfants bien nés et qui se portaient tous au bien. Il ajouta ces trois avantages et quelques autres, il ferma le ballot. Il ouvrit le ballot des peines, et trouva : 1° Inquiétude sur la fidélité de sa femme. Imaginaire, dit Mercure, et il l'ôta. 2° Perte d'un grand procès. Volontaire, dit Mercure : pourquoi, comptant sur ton crédit, le soutenais-tu, sachant que tu avais tort? 3° Le dépit d'être toujours malheureux au jeu. Volontaire : ou joue mieux, ou ne joue point. 4° Le chagrin d'être haï de tous ses vassaux. Ou imaginaire, ou volontaire : corrige tes vices, et ils t'aimeront. Après ce retranchement, Mercure ferma et pesa. Le ballot des peines ne pesait que le sixième du ballot des plaisirs : pour le rapprocher de la moitié, Mercure y ajouta la mort subite de son fils aîné. Le gentilhomme en reçut la nouvelle sur le lieu même, après quoi il se retira. Le reste de la noblesse avait déjà pris son parti et était décampé.

Le troisième qui se présenta fut un négociant. Mercure ouvrit le petit ballot, et n'y trouva point le plaisir d'avoir triplé sa fortune en moins de quatre ans; le plaisir d'avoir alongé son nom et de lui avoir donné une terminaison noble; le plaisir d'égaler les princes par la grandeur de ses appar-

tements, la magnificence de son train, la somptuosité de ses ameublements et le luxe de sa table. Il y ajouta ces trois articles, ferma ce ballot et ouvrit l'autre. Il en ôta le mépris de sa femme, qui était de condition. Pourquoi, dit Mercure, l'épousais-tu? Les débauches de son fils : Pourquoi l'as-tu mal élevé? La fortune de son voisin : Que ne t'en réjouis-tu avec lui? Les emprunts et les rebuffades de la noblesse : Pourquoi la fréquentes-tu? La vieillesse: Oh! dit Mercure, celui-là va au petit ballot, et il l'y mit. Le tout pesé, le ballot des peines ne fut qu'un huitième du ballot des avantages : Mercure ajouta au premier la perte d'un de ses vaisseaux qui venait de Sidon, et un accès de goutte tous les six mois. Le négociant reçut la nouvelle de la perte de son vaisseau, et la goutte l'ayant pris à l'heure même, il monta dans sa chaise de poste et se retira.

Après ce troisième expédié, il ne se présenta plus personne. Chacun avait repris ses ballots, et, content de ce qu'il avait, s'était retiré sans vouloir s'exposer à l'examen.

Depuis ce temps-là les Crétois n'importunèrent plus Jupiter, et furent tranquilles. Soyons-le aussi. Car cet apologue nous regarde et nous reproche trois vices.

1° Notre orgueil. Nous oublions que nous sommes hommes, sujets à la peine et aux souffrances; que nous sommes sur la terre, lieu de travail et de

douleurs; que nous sommes pécheurs, redevables à la justice de Dieu. L'exemption de tout mal ne se trouve que dans le ciel ; si nous la désirons, désirons le ciel, travaillons pour acquérir le ciel, et faisons servir à cela nos souffrances mêmes.

2° Notre injustice envers les autres. Nous nous imaginons toujours souffrir plus que les autres. Quelque chose que nous souffrions, combien y en a-t-il qui souffrent plus que nous! Ne portons envie à personne. Occupons-nous moins de nos peines, et songeons plutôt à soulager celles de nos frères.

3° Notre ingratitude envers Dieu. Nous ne parlons que de nos peines, et nous ne songeons point aux bienfaits dont Dieu nous comble. Nous exagérons celles-là, et nous diminuons ceux-ci. Ingrats! que nous méritons bien que Dieu nous châtie! Profitons du moins de ses châtiments, et humilions-nous sous la main qui nous frappe. Soyons contents de notre sort, et remercions Dieu de tout.

SUITE DES HISTOIRES
ET PARABOLES.

L'AVARE.

Il y avait dans une certaine ville un fameux avare qui donnait tous les jours au public les scènes les plus révoltantes. Il avait été marié, et sa femme, qui détestait l'avarice, avait eu soin de bien monter la garde-robe de son cher époux. Elle mourut sans lui avoir donné d'enfants. Dès qu'elle eut les yeux fermés, ce misérable se livra sans contrainte à sa passion. Il voulut d'abord se défaire de tous ses habits et de tous ses meubles : mais, comme on ne lui en offrit pas assez au gré de sa cupidité, il prit le parti de serrer tout bien soigneusement, en attendant l'occasion d'une vente plus avantageuse; et il se promit bien de ne s'en point servir, de peur d'en diminuer la valeur. En effet, on le voyait parcourir la ville avec une souquenille sale et déchirée, des bas troués, des souliers percés, un vieux feutre jadis noir, une perruque qu'un cheval lui arracha un jour de dessus la tête, la prenant pour du foin; tandis qu'il avait chez lui et souliers, et chapeaux, et perruques, et habits à choisir. La rigueur de la saison ne changait rien à son costume : aussi essuyait-il souvent des rhumes

affreux. Mais ne croyez pas qu'il y apportât quelque remède : il aimait mieux tousser jour et nuit à se déchirer la poitrine, que d'acheter la moindre chose pour se soulager. On le voyait quelquefois tout gelé : il se réchauffait au soleil, ou bien en montant et descendant l'escalier du galetas où il s'était confiné; et il épargnait ainsi son bois. Pour épargner pareillement son linge, il n'en portait jamais quoique ses armoires en fussent pleines. Il était maigre, sec, hâve à faire peur, parce qu'il se laissait mourir de faim. Il couchait toutes les nuits sur la paille, pour ménager un très bon lit et de très beaux draps qu'il avait. Il ne s'asseyait jamais sur ses chaises de peur de les user. La vie misérable qu'il menait lui avait causé des plaies et des ulcères dont il était fort incommodé; mais il n'avait garde d'y remédier; il lui en aurait coûté de l'argent.

Voilà sans doute une conduite bien absurde et bien ridicule. Cependant tel qui la condamne va être convaincu de l'imiter. Vous dites que cet homme est bien fou de préférer ses habits et ses meubles à son corps. Et vous, l'êtes vous moins de préférer votre corps à votre âme? Ou plutôt ne l'êtes-vous pas infiniment davantage, puisque l'âme est infiniment plus par rapport au corps, que le corps par rapport à tout ce qui sert à le vêtir et à l'entretenir?

Vous vous récriez contre ma supposition, et vous prétendez aimer beaucoup plus votre âme

que votre corps. Je vais vous prouver le contraire.

1° Lorsque votre corps est attaqué de quelque maladie, ou qu'il a reçu quelque blessure, ou qu'il éprouve seulement quelque incommodité, vous avez recours aussitôt au médecin, au chirurgien; vous faites des remèdes; vous vous assujettissez à un régime; vous vous privez des choses qui vous flattent le plus; vous vous soumettez à celles dont vous avez le plus horreur. En usez-vous ainsi à l'égard de votre âme? Recourez-vous au médecin, au chirurgien spirituel, dès que votre âme est blessée par le péché, dès qu'une passion déréglée l'a fait tomber dans une maladie grave? Hélas! ne laissez-vous pas vieillir et s'envenimer ses plaies sans y mettre aucun appareil? Ne languit-elle pas pendant des années entières dans les maladies les plus dangereuses, sans que vous songiez à y apporter remède! Ne négligez-vous pas toutes les précautions qui seraient nécessaires pour la conserver en santé, ou pour la garantir de rechutes après la guérison? Donc vous aimez plus votre corps que votre âme.

2° Vous avez soin de bien nourrir votre corps; vous ne voulez pas qu'il souffre de la faim ni de la soif; souvent même vous vous affranchissez des lois de l'abstinence et du jeûne, de peur qu'il ne perde quelque chose de son embonpoint; et vous ne vous inquiétez point de l'état où votre âme est réduite par le défaut de nourriture spirituelle. Privée de

la parole de Dieu et du pain eucharistique, qui la soutiendraient et lui donneraient des forces, elle tombe en défaillance et vous n'en avez aucune pitié. Donc vous aimez plus votre corps que votre âme.

3° Vous êtes très attentifs à fournir à votre corps des vêtements commodes et élégants : vous, en particulier, jeunes personnes du sexe, quelle étude ne faites-vous pas de tout ce qui peut contribuer à parer ce corps dont vous êtes idolâtre ! Quelles dépenses, quels soins pour relever ses grâces et cacher ses défauts, pour le décorer de tout l'attirail de la vanité, de tous les colifichets à la mode ! Combien la tête seule ne coûte-t-elle pas d'embarras, de peines, de tourments, pour varier sans cesse et la matière et la forme des ornements dont on la surcharge ! Êtes-vous aussi soigneuses de parer votre âme, de conserver sans tache cette robe d'innocence dont elle a été revêtue sur les fonts sacrés, et d'y ajouter les ornements de l'humilité, de la modestie, de la charité, de la piété, en un mot de toutes les vertus chrétiennes? Non sans doute. Donc vous aimez plus votre corps que votre âme.

4° Si pour goûter un plaisir criminel il devait vous en coûter la vie corporelle, ou seulement l'amputation d'un de vos membres, vous ne voudriez pas faire un tel sacrifice; et vous sacrifiez la vie de votre âme! Donc vous aimez plus votre corps que votre âme.

LE CAPUCIN ET L'OFFICIER.

Dans une compagnie où se trouvait un Père capucin, survint un officier, homme brave, sachant bien son métier, mais qui passait pour avoir peu de religion. Le capucin se leva aussitôt pour se retirer. L'officier l'arrêta. «Pourquoi fuyez-vous, mon Père? lui dit-il ; est-ce que je vous fais peur? Restez, je vous prie, et ne craignez rien. Je sais que mes pareils s'amusent quelquefois aux dépens des vôtres; mais je n'approuve point ce procédé. Je trouve qu'il y a de la lâcheté à insulter des gens qui ne peuvent pas nous répondre sur le même ton, comme il y en aurait à tirer l'épée contre un homme sans armes. Ainsi, mon Père, n'appréhendez de ma part aucun mauvais propos. Bien loin de vouloir vous chagriner, je vous plains très sincèrement, car je ne connais point d'état plus dur que le vôtre. Là-dessus il se mit à faire le détail de tout ce qu'il trouvait d'incommode et de pénible dans le régime des capucins; la nudité des pieds, la grossièreté et la rudesse de l'habillement, la mauvaise nourriture, qu'il faut encore mendier de porte en porte, etc.,etc.

Quand il eut tout dit : Monsieur, répondit le Père, je suis très flatté de l'intérêt que vous voulez

bien prendre à ma situation, et je vous en remercie très affectueusement. Mais permettez-moi de vous dire que je ne suis pas si à plaindre que vous le pensez : j'ose même ajouter que vous êtes vous-même beaucoup plus à plaindre que moi. Cette proposition vous surprend ; peut-être même vous paraît-elle absurde ; il est cependant très facile de la prouver.

Et d'abord ne trouvez-vous pas votre état bien rude, lorsqu'au premier signal de la guerre il faut vous arracher du sein d'une famille chérie, sans savoir si vous la reverrez jamais? Ensuite, pendant le cours de la guerre, vous paraît-il bien doux et bien agréable de camper quelquefois au milieu des neiges sous une simple toile, de faire des marches et des contre-marches continuelles, souvent par des chemins affreux ; d'essuyer tantôt un froid excessif, tantôt une chaleur accablante ; de passer les nuits entières à la belle étoile, quelque temps qu'il fasse? Mais ce ne sont là que des bagatelles. Lorsque pendant un siége vous êtes commandé pour la tranchée ou pour l'assaut ; lorsque dans un jour de bataille vous êtes chargé d'attaquer l'ennemi ou de garder un poste exposé à tout le feu de son artillerie, sans qu'il vous soit permis de faire aucun mouvement ; en un mot, lorsque les balles, les boulets, les bombes, les grenades sifflent à vos oreilles, éclatent à vos côtés, renversent tout ce qui vous

entoure, et vous menacent à chaque instant du même sort, sans parler des baïonnettes, des sabres, des épées que vous voyez briller devant vous, et qu'il faut affronter; n'êtes vous pas plus à plaindre que le plus misérable capucin? Ce capucin, quelque rude que soit son régime, du moins ne risque point sa vie; il ne risque pas même d'être blessé ou estropié. Et combien d'officiers reviennent dans leurs foyers, couverts de blessures, quelquefois même privés d'une partie de leurs membres!

Et comptez-vous pour rien, reprit vivement l'officier, la gloire que l'on acquiert en s'exposant à tant de dangers pour son prince et pour sa patrie? C'est le désir et l'espérance de cette gloire qui nous soutiennent, et qui nous font braver mille morts.

Je m'attendais à cette réponse, répliqua le capucin : mais je la tourne contre vous; car, en menant une vie bien plus dure que la nôtre, vous ne vous proposez pour récompense de vos travaux, de vos dangers, de vos blessures, qu'une gloire temporelle; au lieu que, si le capucin se fait violence et se mortifie, c'est pour s'en assurer une éternelle. Donc, sous ce second rapport, vous êtes encore plus à plaindre que lui.

Toute la compagnie convint que le raisonnement du Père était juste; et l'officier n'y répondant pas d'une manière satisfaisante, on changea de discours.

Combien de gens sur la terre à qui il en coûte plus

je ne dis pas pour faire une fortune brillante, mais pour gagner du pain, qu'il ne leur en coûterait pour gagner le ciel! Combien seraient de grands saints, s'il faisaient pour plaire à Dieu et pour leur salut ce qu'ils font pour plaire au monde et pour leur bien-être temporel!

Que cet homme se condamne, pour expier ses péchés, au régime austère, à l'abstinence rigoureuse, aux privations de toute espèce, dont il a porté le joug pendant dix ans pour rétablir sa santé, et je le mettrai au rang des plus saints anachorètes.

Que cette jeune femme donne tous les jours à la prière, à la méditation des vérités saintes, à la lecture des livres de piété, autant de temps qu'elle en a donné jusqu'ici au soin de sa parure; qu'elle s'impose des mortifications qui équivalent seulement à l'ennui, à la gêne, à la contrainte, au martyre d'une toilette complète; et je la regarderai comme une personne d'une haute vertu.

LES ORANGES.

Ariste avait un fils unique qu'il aimait tendrement, et que les plus heureuses qualités rendaient digne de toute son affection. Cependant ce jeune homme lui causait depuis quelques jours une vive inquiétude, par la liaison qu'il avait imprudemment formée avec des jeunes gens dont la sagesse était plus que suspecte. Ce bon père l'avertit plusieurs fois du péril auquel il s'exposait : il lui représenta combien il était facile à son âge, et avec son peu d'expérience, de se laisser séduire ; et il l'exhorta fortement à rompre un commerce qui pouvait avoir des suites funestes. Eugène (c'était le nom du jeune homme) s'efforça de dissiper les craintes de son père : il lui assura que les leçons de vertu qu'il avait reçues de lui étaient trop bien gravées dans son cœur, pour que les discours ou même les exemples de ses nouveaux amis pussent les lui faire oublier. J'ose même espérer, ajouta-t-il, que, bien loin d'être perverti par eux, je les convertirai moi-même : je l'essaierai du moins. Ariste voyait avec peine la téméraire confiance de son fils. Cependant, ne voulant pas user de l'autorité paternelle pour lui interdire cette dangereuse société, il imagina un moyen ingénieux de lui faire sentir combien son espérance était mal fondée.

Il remplit une boîte de très belles oranges, parmi lesquelles il en mit à dessein une qui était un peu gâtée : ensuite ayant fait venir Eugène : Mon fils, lui dit-il, je vais vous faire un présent dont j'espère que vous me saurez gré. Je connais votre goût pour les oranges : en voilà de fort belles que je vous donne, pour en faire un tel usage que vous voudrez. Le jeune homme, bien reconnaissant d'un si agréable cadeau, s'empresse d'ouvrir la boîte. Il admire la beauté des oranges, il les contemple avec une vive satisfaction. Mais, en les examinant de près, il en aperçoit une qui n'est pas aussi saine que les autres. Mon père, dit-il aussitôt, voilà une orange qui commence à se gâter ; il ne faut pas la laisser avec les autres. Pourquoi, mon fils ? répondit Ariste. Elle n'a qu'une petite tache qui disparaîtra bientôt. Ah! mon père, reprit Eugène, cette tache ne fera qu'augmenter : c'est un commencement de corruption, qui se communiquerait à toutes les autres oranges, si je n'y mettais ordre. Il ne faut rien déranger, dit Ariste : mais soyez sans inquiétude; je vous réponds de vos oranges. Ne voyez-vous pas qu'une seule étant malade, toutes les autres qui sont saines la guériront infailliblement ? Ah! mon père, répliqua Eugène tout triste, je n'espère point cette guérison, et je tiens toutes mes oranges perdues, si vous ne me permettez de séquestrer celle-là. Eh bien! mon fils, reprit le père, je veux vous

convaincre que ma conjecture est plus juste que la vôtre. Laissez vos oranges renfermées dans leur boîte, et confiez-les-moi pendant huit jours : au bout de ce temps nous les visiterons ensemble, et vous verrez avec joie qu'elles seront toutes dans le meilleur état du monde. Eugène se soumit avec respect à la volonté de son père : mais il se retira très persuadé qu'il ne devait plus compter sur ses oranges.

Les huit jours lui parurent bien longs, et à peine étaient-ils expirés, qu'il vola au cabinet de son père, pour assister à l'ouverture de la boîte qui renfermait son trésor. Ariste l'ouvre aussitôt. Mais quel triste spectacle! Ces oranges, qui flattaient si agréablement la vue et l'odorat, ne sont plus qu'un amas de pourriture. Je vous l'avais bien dit, mon père, s'écrie Eugène en laissant échapper quelques larmes de dépit. Si vous aviez voulu m'en croire, mes pauvres oranges ne seraient pas dans l'état où je les vois.

J'avoue, mon fils, répondit Ariste, que j'ai été trompé dans mon attente. Vous aviez raison de me représenter que la mauvaise orange infecterait toutes les bonnes, et que toutes les bonnes n'amélioreraient pas la mauvaise. Mais raisonnons un peu d'après cette expérience.

Si une seule orange gâtée a gâté toutes les autres qui étaient parfaitement saines, comment pouvez-vous espérer que plusieurs jeunes gens débauchés ne

corrompront pas un jeune homme vertueux? Et si plusieurs oranges saines n'ont pu corriger le vice naissant d'une seule, comment vous flattez-vous qu'un seul jeune homme sage réformera une société de libertins.

Eugène sentit la justesse de ce raisonnement. Il comprit que c'était à cette conclusion que son père avait voulu l'amener. Il le remercia d'une si utile leçon, qui le dédommageait avantageusement de la perte de ses oranges, et il lui promit d'en profiter, en rompant sans retour avec ses nouveaux amis.

LE CHIEN ET LE SERPENT.

Un Indien était sorti de sa cabane pour chasser. Un énorme serpent s'y glissa pendant son absence, et alla droit à un berceau où dormait un enfant nouveau-né. Il l'aurait infailliblement dévoré, si un gros chien qui rôdait dans la cour n'eût entendu du bruit. C'était le berceau de l'enfant que le serpent avait fait tomber. Le fidèle surveillant accourt : il aperçoit le monstre, il s'élance sur lui, et après un combat opiniâtre il l'étrangle. Il avait encore la gueule toute dégouttante de sang, lorsqu'il entendit son maître qui revenait de la chasse. Il court au devant de lui avec empressement, et, par des démonstrations de joie plus vives qu'à l'ordinaire, il semble lui dire qu'il vient de lui rendre un important service. Cet homme, inquiet de lui voir la gueule ainsi ensanglantée, trouve, en rentrant dans sa cabane, le berceau de son fils renversé. Rapprochant rapidement ces deux objets dans son esprit, il en conclut sur-le-champ que son chien a dévoré cet enfant; et, dans la fureur subite qui le transporte, il décharche sur lui son fusil, et le tue. Après cette expédition il s'avance vers le berceau de son fils; et quelle surprise pour lui, lorsque l'ayant retourné, il aperçoit dessous son cher fils

qui dort tranquillement! Il reconnait alors son injustice. Mais il se la reprocha bien plus vivement encore, lorsqu'à quelques pas du berceau il découvrit le cadavre sanglant du serpent que son chien avait étranglé. A ce spectacle il comprit que son malheureux chien, bien loin d'avoir ôté la vie à son fils, la lui avait conservée; et il ne put s'empêcher de donner quelques larmes à sa mort.

Cet exemple nous apprend 1° à ne pas nous presser de juger sur les apparences; tous les jours on y est trompé. Il faut prendre le temps d'examiner les choses; et la plupart du temps l'examen fait connaître qu'on aurait porté un jugement faux. Combien de jugements de cette espèce, fruits d'une indiscrète précipitation, ont eu les suites les plus tragiques! Cet exemple nous apprend 2° à réprimer les premiers mouvements de la colère. Il n'est point de violence dont elle ne rende capable. Quels repentirs amers, mais trop tardifs, ne se prépare-t-on pas en s'abandonnant aux transports de cette aveugle passion!

L'AÉROSTAT.

Deux hommes se promenaient dans la campagne en s'entretenant des nouvelles du jour. Tandis qu'ils causaient ainsi, un aérostat passa au-dessus de leurs têtes. L'un deux jeta un cri de joie en apercevant la voiture aérienne. Il y avait long-temps qu'il entendait parler de ces machines ingénieuses, et il avait le plus grand désir d'en voir une. Il était enchanté d'un spectacle si nouveau pour lui, et il invitait son ami à partager son admiration. Mais celui-ci, qui avait la vue courte, promenait inutilement ses regards en l'air de tous côtés; il n'apercevait rien. Vous vous trompez, dit-il à son ami; il n'y a point d'aérostat sur notre horizon. Je ne me trompe point, répond celui-ci; je vois clairement et le ballon et le vaisseau suspendu au-dessous; je distingue même les deux personnes qui gouvernent la machine. — Je n'en crois pas un mot. — Vous m'étonnez, mon ami. Par quelle raison refusez-vous de me croire? — Par la grande raison que je ne vois ni ce ballon ni ce vaisseau dont vous parlez. — Cette raison n'est pas valable; permettez-moi de vous le dire. — Très valable assurément. Car enfin j'ai des yeux. Pourquoi la nature me les a-t-elle donnés? Pour voir tout ce qui est visible. Un

aérostat est sans doute un objet très visible : je le verrais donc s'il y en avait un en l'air, comme vous le prétendez. Cependant j'ai beau regarder de tous côtés, je n'en aperçois point : donc il n'y en a point en effet.—Votre raisonnement n'est pas juste, mon cher. La nature vous a donné des yeux pour voir tous les objets visibles, dites-vous. Oui, pourvu que ces objets soient à la portée de votre vue. Mais, comme votre vue est très courte, il y a beaucoup d'objets hors de sa portée, qui conséquemment ne sont pas visibles pour vous, quoiqu'ils le soient pour ceux qui ont la vue plus longue. Ainsi vous ne voyez pas cet aérostat, parce que par son élévation il est au-dessus de la portée de vos yeux; mais vous devez en croire ceux qui, ayant des yeux plus perçants, vous assurent qu'ils le voient. Pendant que les deux amis disputaient ainsi, quelques personnes, qui passèrent auprès d'eux, ayant appris le sujet de leur différend, témoignèrent aussi qu'elles voyaient très distinctement la machine aérostatique. Mais toutes ces affirmations ne furent pas capables de convaincre notre homme : il s'en tint toujours à son raisonnement. Vous vous trompez tous, dit-il, ou vous voulez me tromper. S'il y avait un aérostat en l'air, je le verrais, puisque j'ai des yeux. Je ne le vois point, donc il n'y en a point.

Lecteur, vous avez pitié d'un pareil raisonne-

ment. C'est cependant celui des prétendus philosophes au sujet des mystères de notre sainte religion. Oui, c'est ainsi que raisonnent ces esprits forts, ces génies supérieurs, ces sages par excellence; car demandez-leur pourquoi ils refusent de croire nos mystères; ils vous répondront comme notre homme à la vue courte : Parce que nous ne les comprenons pas. La raison et l'intelligence dont nous sommes doués, ajouteront-ils, nous ont été données pour nous éclairer et nous guider. C'est à cette lumière que nous devons tout examiner. Par conséquent tout ce que cette lumière ne nous découvre pas, nous avons droit de le rejeter comme une illusion et une chimère. Or la lumière de notre raison ne nous découvre point les mystère du christianisme : donc ces prétendus mystères sont autant de chimères et d'illusions. Que répondre à des raisonneurs de cette force? Ce que l'homme sage de la parabole répond à son ami. Votre raison ne vous découvre pas les mystères du christianisme, parce qu'ils sont au-dessus de la portée de votre raison; mais ils n'en sont pas moins réels, et vous devez en croire Dieu, qui est lui-même le sujet de ces mystères, et qui vous les révèle. Il en est de notre raison, qui est notre vue spirituelle, comme de notre vue corporelle. La vue corporelle est plus ou moins étendue dans les différents individus : la vue spirituelle ou la raison l'est pareillement. Un homme

fait comprend ce qu'un enfant ne comprend pas. Un géomètre voit clairement des vérités qui paraissent des paradoxes ou même des absurdités au plus savant homme qui n'est pas versé dans les mathématiques. Un génie transcendant a des lumières supérieures à celles des esprits d'une moindre trempe. Mais, dans tous les hommes sans exception, cette raison est nécessairement finie et renfermée dans certaines bornes. Si donc il se trouve des objets qui soient placés au-delà de ces bornes, il est évident qu'elle ne peut pas y atteindre; de même que nos yeux ne peuvent pas apercevoir les objets qui se trouvent hors de leur sphère de vision. Or, il est en effet des objets placés bien au-delà des bornes de la raison humaine, et ce sont les mystères de la religion, ces mystères qu'on peut appeler les secrets de la Divinité, et qui participent essentiellement à son infinité. Mais quoique ces mystères surpassent infiniment notre faible intelligence, nous n'en devons pas moins les croire fermement sur la parole de celui qui nous les atteste, qui est Dieu lui-même; de même que l'homme qui ne voit pas l'aérostat, à cause de la faiblesse de sa vue, doit néanmoins croire sa présence sur le témoignage de ceux qui ont de meilleurs yeux que lui, et qui le voient.

LES DEUX VOYAGEURS.

Deux amis voyageaient ensemble à pied sur la levée qui borde la Loire. L'un avait soin de tenir constamment le milieu du chemin ; l'autre, au contraire, affectait de marcher sur le bord de la rivière. Le premier, effrayé de l'imprudence de son compagnon, lui représenta le danger auquel il s'exposait. Vous avez tort de vous alarmer, répond celui-ci. Tant que je me tiendrai exactement sur le bord, comme j'ai fait jusqu'ici, je n'ai rien à craindre. J'en conviens, répliqua l'autre ; mais êtes-vous sûr de continuer ainsi jusqu'au bout ? Un faux pas, un coup de vent, un éboulement subit de la terre, un étourdissement, une distraction, il n'en faut pas davantage pour que vous tombiez dans l'eau, au risque d'y périr. En marchant au milieu du chemin, je ne suis point exposé à ce malheur. Quelque accident qui arrive, je ne tomberai que par terre, et j'en serai quitte pour me relever et doubler le pas, afin de réparer le temps perdu.

Cette remontrance ne fit aucune impression sur le téméraire voyageur. Il plaisanta des frayeurs de son ami, et continua de marcher sur l'extrémité de la levée, bien assuré, disait-il, qu'il ne s'écarterait pas de la ligne qu'il suivait.

Tandis qu'il parlait ainsi, quelques coups de fusils se firent entendre derrière lui du côté de la rivière. Il se retourne avec vivacité : ce mouvement lui fait perdre l'équilibre, et il tombe dans l'eau. Il y périt malheureusement, personne ne s'étant trouvé pour le secourir. Son ami, bien affligé d'une mort si triste, continua sa route aussi prudemment qu'il l'avait commencée, et arriva heureusement au terme de son voyage.

Ce voyageur qui marche avec tant de sérénité sur le bord de la rivière nous représente ces chrétiens qui, de propos délibéré, vivent dans l'habitude du péché véniel. Ils sont, pour ainsi dire, continuellement sur le bord du péché mortel. Quand on leur représente qu'ils s'exposent témérairement au danger d'y tomber, ils répondent qu'en se tenant toujours dans les bornes du péché véniel, ils n'ont point la crainte de pécher mortellement. Cela est certain : mais peuvent-ils s'assurer, sans une aveugle présomption, qu'ils ne passeront point ces bornes? Hélas! il ne faut qu'un regard, qu'une parole, qu'un désir, qu'une pensée, pour les en faire sortir. En certaines matières, ce qui distingue le péché véniel du péché mortel est si peu de choses, que l'homme qui se permet habituellement le véniel ne peut guère manquer de devenir coupable du mortel; et si la mort le surprend dans cet état, il est perdu sans ressource, comme notre infortuné

voyageur périt dans les eaux où son imprudence l'avait fait tomber. N'est-on pas bien plus sûr de se garantir du péché mortel, lorsqu'on évite même le véniel ? C'est la leçon que nous fait le prudent voyageur, qui, de peur de tomber dans la rivière, n'approche pas même de ses bords.

Le chrétien le plus en garde contre toute espèce de péché peut néanmoins commettre des fautes; mais ce seront des fautes de fragilité, qui n'auront point de suites fâcheuses, qu'il réparera aussitôt, et qui ne serviront qu'à ranimer sa ferveur : de même que le voyageur qui se tient au milieu du chemin peut y faire quelque faux pas et tomber ; mais ses chutes ne l'exposeront pas à périr dans le fleuve, dont il est bien éloigné; et, après s'être relevé, il en marchera avec plus de précaution et plus d'ardeur.

LE PAYSAN PRINCE.

Un prince rencontra un jour sur son passage un paysan ivre, qui dormait profondément au coin d'une rue. Il le fit enlever et tranporter tout endormi dans un des plus beaux appartements de son palais. On le dépouilla de ses pauvres habits, on substitua à son linge grossier le linge le plus fin, et on le coucha dans un lit magnifique. Il est aisé d'imaginer quelle fut sa surprise à son réveil. Il doute s'il est éveillé ou s'il rêve; il se frotte les yeux, il se tâte, il s'interroge, et il a bien de la peine à se persuader qu'il est lui. Mais combien son étonnement redoubla, lorsque les principaux seigneurs de la cour, et le prince lui-même, feignant d'être ses officiers, vinrent lui demander ses ordres, et se mirent en devoir de le lever et de l'habiller! Il ne savait d'abord que leur répondre, et s'il devait les laisser faire; mais enfin, voyant qu'ils le traitaient très sérieusement avec le même respect que s'il eût été leur prince, il s'imagina qu'il pouvait bien se faire qu'il le fût en effet : et, sans trop approfondir la chose, il prit le parti de jouer de son mieux le rôle de prince. Il reçut donc tous les honneurs qu'on lui rendit, comme s'ils lui eussent été dus. On l'habilla superbement ; on lui procura les plaisirs les plus propres à flatter ses goûts; on lui

témoigna en toute occasion la soumission la plus parfaite à ses volontés; en un mot, on le fit jouir de tous les avantages et de tous les agréments de la souveraineté.

Il trouvait cette vie fort douce, et s'y serait aisément accoutumé; mais la scène changea bientôt. Lorsque après avoir fait un souper copieux, où son échanson ne lui avait pas épargné le vin, il était dans le premier somme, le prince ordonna qu'on lui rendît ses habits de paysan, et qu'on le reportât dans l'endroit où on l'avait trouvé. Il était jour lorsqu'il se réveilla. Il ouvre les yeux, il regarde autour de lui, il se considère lui-même. Quel changement! il n'y comprend rien. Il se rappelle tout ce qui s'est passé; il compare l'état où il s'est vu avec celui où il se trouve. Ses idées se confondent. Il lui semble qu'il a été réellement prince, et il voit bien cependant qu'il n'est qu'un simple paysan. Enfin, après avoir bien réfléchi sur tout cela, il conclut qu'il n'a pas quitté la place où il s'était endormi, et que sa principauté n'a été qu'un beau rêve.

Le règne le plus long et le plus brillant ne paraîtra-t-il pas de même un beau rêve aux plus puissants monarques de l'univers, lorsque après le sommeil de la mort ils se réveilleront pour comparaître devant le souverain Juge?

Et nous tous qui recherchons ici-bas avec tant d'ardeur la gloire, les richesses, les plaisirs; quand

nous réussirions à nous procurer tous ces avantages quand toute notre vie s'écoulerait dans les honneurs et dans les délices, que nous en restera-t-il à notre réveil dans l'autre monde? Hélas! rien qu'un vain souvenir, semblable à celui d'un songe agréable dont on a été occupé en dormant. Quelle folie donc d'attacher son cœur à des biens si peu durables!

L'HÉRITIER.

Un jeune paysan, né avec de l'esprit et de l'ambition, quitta son village et alla chercher fortune dans la capitale du royaume. Il trouva des occasions favorables, il sut en profiter; et à force d'industrie et d'application, il s'éleva peu à peu à des emplois qui lui procurèrent de grandes richesses. Il jouissait tranquillement de l'opulence qui était le fruit de ses travaux, lorsque la mort interrompit le cours de ses prospérités. Avant de mourir il fit son testament; et, comme il n'était point marié, il institua héritier de tous ses biens un cousin, paysan comme lui, qui était son plus proche parent, et qui vivait très pauvrement dans le village où il était né lui-même. Il nomma pour son exécuteur testamentaire un homme dont il connaissait la parfaite probité. Celui-ci se transporte au village qu'habitait l'héritier désigné, et s'informe de sa demeure. On lui répond qu'il est dans les prisons de la ville voisine, parce qu'il n'a pas pu payer la taille. Il s'y rend sans différer. Il le trouve dans l'état le plus misérable. Sans lui expliquer le motif de sa visite, il lui annonce simplement qu'il vient lui rendre la liberté. En effet, il acquitte sur-le-champ sa dette, et le fait sortir de prison. Ce bon paysan ne savait

comment lui exprimer sa reconnaissance. Je veu faire quelque chose de plus pour vous, ajouta c lui-ci; mais pour cela il faut que vous veniez av moi. Là-dessus il le fait monter dans sa voiture, le conduit à Paris. En arrivant, il commence p le faire habiller magnifiquement, puis il le condu dans un superbe hôtel, il en parcourt avec lui l divers appartements; il lui fait admirer la riches et l'élégance des meubles et des ornements de tout espèce; il lui ouvre des coffres remplis d'or d'argent, il lui montre un portefeuille plein de co trats et de lettres de change; enfin il lui met entr les mains la clef de la maison, et lui dit : Tout ce est à vous.

Que l'on se peigne, s'il est possible, l'étonne ment de cet homme, et l'impression que fait su lui le contraste de l'état où il se trouve, et de celu d'où il sort. Un palais au lieu d'une prison; d'im menses richesses au lieu de la plus affreuse indi gence : quel changement prodigieux! et à quelle joie à quel ravissement, à quels transports cet homme ne dut-il pas se livrer!

Faible image de ce que nous éprouverons, lorsqu'en sortant de ce monde nous entrerons dans le ciel, si nous avons le bonheur d'y être admis. Qu'est-ce, en effet, que tout ce qui il y a de plus beau, de plus brillant, de plus éblouissant sur la terre, comparé à ce séjour embelli par la présence

e l'Être suprême, qui s'y montre dans tout l'éclat e sa majesté, et qui déploie toute sa magnificence, our récompènser ses fidèles serviteurs d'une maière digne de lui? Oui, il y a infiniment moins de ifférence entre la plus horrible prison et un palais empli de tout ce que la nature et l'art peuvent roduire de plus admirable et de plus parfait, u'entre ce même palais et la délicieuse demeure ue Dieu a préparée pour ses élus. Comment seronsous donc affectés, lorsque, introduits dans ce ivin séjour, nous nous verrons environnés de tant e beautés, de richesses, de merveilles ineffables, t que le Seigneur nous dira avec bonté : Tout eci est à vous, jouissez-en avec moi pendant toute éternité.

LA SOTTE RÉPONSE.

Une ville était remplie de voleurs, et l'on n'entendait parler tous les jours que de maisons pillées et de personnes assassinées. Chacun tremblait pour soi, et croyait ne pouvoir prendre assez de précautions pour se mettre en sûreté. Il se trouva néanmoins un habitant qui, sans être alarmé de ces effrayantes nouvelles, osa laisser la porte de sa maison ouverte pendant la nuit. Un de ses voisins, qui s'en aperçut, s'empressa de l'avertir de ce qu'il croyait un pur oubli; mais celui-ci le détrompa, et lui dit qu'il savait très bien que sa porte n'était pas fermée. Mais à quoi pensez-vous donc? reprit le voisin officieux. Ne savez-vous pas que la ville est infestée de brigands qui toutes les nuits volent et assassinent?—Je le sais.—Comment donc osez-vous vous livrer, pour ainsi dire, à la merci de ces scélérats?—J'espère qu'ils ne viendront pas chez moi.—Vous l'espérez! Et sur quoi fondez-vous cette espérance? — Est-il vraisemblable que, dans une ville où il y a dix mille maisons, ils s'adressent à la mienne de préférence? — Chacun des habitants qui ont été égorgés et volés avait droit de faire le même raisonnement; cependant les brigands se sont adressés précisément à leurs maisons préférablement

à toutes les autres. Tels et tels, qui demeuraient dans votre voisinage, ont péri par les mains de ces misérables : ne peut-il pas vous en arriver autant? — Assurément; mais je compte néanmoins qu'ils ne viendront pas chez moi.

Une pareille réponse impatiente et met presque en fureur contre celui qui a l'imbécillité de la faire. Cependant tous ceux qui vivent tranquillement dans l'état de péché mortel ne peuvent pas en faire d'autre pour justifier leur conduite.

J'interroge un de ces pécheurs et je lui dis : Vous savez que quiconque meurt coupable d'un péché mortel est réprouvé. — Je le sais. — Si la mort vous surprenait dans l'état où vous êtes, vous seriez donc perdu pour jamais. — J'en conviens. — Comment donc osez-vous rester un seul jour dans cet état? — J'espère que la mort ne m'y surprendra pas, et que j'aurai le temps d'en sortir. — Mais sur quoi pouvez-vous fonder cette espérance? — Je suis jeune. — Tous les jours il meurt des personnes de votre âge. — Sans doute : mais je me porte bien. — Mille gens meurent qui se portaient bien peu d'heures auparavant. — Cela est vrai : mais il y aurait bien du malheur si la mort allait me choisir exprès parmi tous mes concitoyens pour me prendre ainsi au dépourvu. — Ce malheur arrive tous les jours à des personnes qui avaient autant de droits que vous de ne pas s'y

attendre. Plusieurs de vos amis, de vos parents, de vos voisins l'ont éprouvé. — Vous avez raison; mais je compte cependant que la mort ne me surprendra pas dans l'état où je suis, et que j'aurai le temps d'en sortir.

N'est-ce pas précisément la réponse de l'homme de notre parabole? N'est-ce pas la même absurdité de part et d'autre?

LES DEUX CHEMINS.

Un voyageur se trouva un jour dans un grand embarras. Deux chemins se présentèrent à lui, sans que rien lui indiquât lequel il devait prendre. L'un de ces chemins paraissait facile et gracieux. C'était un tapis de verdure bordé d'arbres qui formaient un agréable ombrage : des prairies émaillées de fleurs, des champs couverts de moissons, des coteaux couronnés de vignes, offraient une perspective charmante. L'autre chemin, au contraire, n'avait rien que de rebutant ; sombre, tortueux, embarrassé de ronces et d'épines, rempli de fange, et rompu en beaucoup d'endroits, sa vue seule détournait de s'y engager.

Notre voyageur, après avoir délibéré quelque temps, se décida pour celui qui lui promettait une route plus agréable. Il était près d'y entrer, lorsqu'un inconnu s'avança vers lui avec précipitation en lui criant : Gardez-vous bien de prendre ce chemin : vous vous égareriez infailliblement dans ses détours, et vous tomberiez entre les mains des brigands dont il est infesté. L'autre chemin vous épouvante ; il est vrai qu'il est rude et difficile ; mais il vous conduira sûrement et sans aucun risque au terme que vous vous proposez.

Que fera notre voyageur? Doit-il en croire cet inconnu sur sa parole et contre toutes les apparences? N'a-t-il pas lieu de craindre qu'il ne veuille le tromper, ou qu'il ne soit trompé lui-même? Dans cette situation embarrassante, voici comme il raisonna. Le rapport de cet homme est vrai ou faux. S'il est faux, et que je prenne le mauvais chemin qu'il m'indique, peut-être, après m'être fatigué dans une route désagréable et incommode, serai-je obligé de revenir sur mes pas. Je ne risque rien de plus. Mais si son rapport est vrai, en prenant l'autre chemin je cours évidemment à ma perte. Le parti le plus sûr est donc de suivre l'avis de cet homme. Ce raisonnement le décida. Il s'engagea dans le chemin dont les abords étaient si effrayants, et il eut lieu de s'en féliciter.

Deux chemins se présentent pareillement à l'homme pendant le pélerinage qu'il fait sur la terre; celui de la vertu et celui du vice. Le premier paraît hérissé d'épines, le second paraît jonché de fleurs. Un jeune homme, animé par ses passions naissantes, est naturellement porté à préférer celui qui lui promet le plus d'agrément : mais au moment où il est près de s'y engager, la religion fait entendre sa voix et lui dit : Ce chemin qui vous enchante aboutit à un précipice affreux où vous périrez infailliblement : l'autre, au contraire, dont la vue vous effraie, conduit à un séjour

délicieux où vous jouirez d'un bonheur parfait.

Que doit faire ce jeune homme? Imiter le voyageur de notre parabole, et raisonner ainsi : Ou la religion me trompe, ou elle ne me trompe pas. Si elle me trompe, en suivant le chemin de la vertu, je me gênerai, je me contraindrai, je me priverai, pendant la courte durée de cette vie, de bien des plaisirs que j'aurais pu goûter : voilà tout ce que je risque. Mais si la religion ne me trompe pas, en suivant le chemin du vice, je vais moi-même me précipiter dans un abîme qui m'engloutira sans retour. Quand donc je pourrais douter légitimement si ce que la religion me déclare est vrai ou faux, le moyen le plus sûr pour moi serait toujours de marcher dans le sentier de la vertu.

Voilà ce que tout homme prudent devrait conclure, même dans le cas d'un doute bien fondé. A plus forte raison devons-nous tirer la même conclusion, nous qui savons avec toute la certitude possible que tout ce que la religion nous enseigne est la vérité même.

LE MALAVISÉ.

Un homme riche se disposait à aller prendre possession d'un magnifique château, où il comptait s'établir et passer le reste de ses jours. De son habitation ordinaire à ce château il y avait deux jours de route, et il devait passer la nuit dans une hôtellerie qui se trouvait à moitié chemin ; en conséquence il fit partir long-temps avant lui un architecte accompagné de maçons, de menuisiers, de serruriers, de plâtriers, de doreurs, de tapissiers, etc., avec ordre de choisir le plus bel appartement de l'hôtellerie, de le distribuer, de l'arranger, de le décorer de leur mieux, et de le rendre, en un mot, aussi commode et aussi agréable que le local pourrait le permettre. Il envoya ensuite un grand nombre de domestiques suivis de chariots chargés de meubles et de provisions de bouche. Il partit enfin et jouit de la satisfaction de se trouver, en arrivant, magnifiquement logé, d'avoir un souper excellent et bien servi, enfin de dormir dans un lit bien mollet, et dans un appartement aussi élégamment décoré que richement meublé. Le lendemain matin il se remit en route et arriva le soir à son château, où il ne trouva que les murailles toutes nues, pas un meuble, pas la moindre provision : en sorte qu'il fut

obligé de se passer de souper, et de s'étendre, pour dormir, sur le parquet de son appartement, qui lui servit de lit.

La conduite de cet homme nous paraît absurde : cependant c'est la nôtre; et nous ne pouvons lui faire aucun reproche qui ne retombe sur nous. En effet, nous ne sommes ici-bas que des voyageurs, qui faisons route pour aller nous établir dans le séjour de l'éternité. La terre n'est pour nous qu'une hôtellerie, et notre vie qu'une courte nuit que nous devons y passer. Cependant nous ne nous occupons qu'à prendre des mesures pour rendre cette vie le plus agréable que nous pourrons. C'est pour cela que nous amassons des richesses, que nous briguons les honneurs, que nous courons après les plaisirs, que nous nous plongeons dans la mollesse et la volupté : et cet autre monde où nous devons nous rendre, et qui sera notre demeure pour toute l'éternité, nous ne songeons point à prendre les moyens d'y jouir d'un sort heureux. Pourvu que nous soyons bien pendant le voyage, nous ne nous inquiétons point de ce qui nous arrivera au terme.

Les saints étaient bien plus prudents que nous. Ils comprenaient qu'il leur importait bien plus d'être heureux pendant l'éternité, que de l'être pendant le court espace de cette vie mortelle. De là, bien loin de faire aucune démarche pour se

procurer ici-bas les avantages, les jouissances qui sont l'objet de nos désirs, ils passaient leurs jours dans la peine, dans la pauvreté, dans les souffrances. Mais ils travaillaient assidument et avec une ardeur infatigable à s'assurer, dans le séjour de l'éternité, un bonheur parfait, en multipliant leurs bonnes œuvres, en pratiquant sans cesse les vertus les plus héroïques; et l'espérance des délices ineffables dont ils devaient être rassasiés pendant les siècles des siècles leur faisait compter pour rien les peines momentanées de leur pèlerinage.

LE RELIGIEUX ET LE JARDINIER.

Un jardinier était depuis peu au service d'une communauté de religieux. C'était un homme fort entendu dans tout ce qui concernait son art ; mais du reste c'était un libertin sans religion et sans mœurs. Le prieur ne tarda pas à s'apercevoir qu'on l'avait trompé en lui donnant un pareil sujet. Il aurait pu le renvoyer : il fit mieux ; il entreprit de le convertir, et Dieu bénit ses efforts. Après s'être arrêté plusieurs fois à le voir travailler, et avoir causé familièrement avec lui de différentes choses, pour gagner sa confiance et connaître la trempe de son esprit ; voyant qu'il ne manquait pas d'intelligence, il entra un jour en matière, et voici la conversation intéressante qu'ils eurent ensemble.

LE PRIEUR.

Il y a long-temps que je suis et que j'observe avec intérêt toutes vos opérations dans notre jardin : savez-vous pourquoi?

LE JARDINIER.

C'est apparemment que cela vous amuse.

LE PRIEUR.

J'y trouve mieux que de l'amusement; j'y trouve de l'instruction.

LE JARDINIER.

Est-ce que vous avez envie d'apprendre le jardinage?

LE PRIEUR.

Ce n'est pas cela; mais il me semble que la culture d'un jardin nous offre une image parfaite de la culture de notre âme.

LE JARDINIER.

Je ne vous entends pas.

LE PRIEUR.

Je veux dire que tous les soins que prend un bon jardinier, pour mettre et entretenir son jardin en bon état, nous représentent ceux que doit prendre un bon chrétien pour la sanctification de son âme.

LE JARDINIER.

J'entends bien maintenant ce que vous voulez dire : mais je ne vois pas la ressemblance dont vous parlez.

LE PRIEUR.

Vous la verrez bientôt clairement. Je suppose qu'on vous donne un terrain en friche pour y former un jardin. Avant que d'y rien semer ou planter, vous commencerez sans doute par en arracher les ronces, les épines et toutes les mauvaises herbes dont il est couvert.

LE JARDINIER.

Assurément. C'est la première chose qu'on fait : sans cela, on semerait et on planterait inutilement.

LE PRIEUR.

Eh bien! mon enfant, c'est ainsi que lorsqu'un homme entreprend de devenir vertueux après avoir croupi dans le vice, il faut qu'il commence par arracher de son âme toutes les mauvaises habitudes qui s'y sont enracinées, et qui empêcheraient les semences de vertu d'y germer et d'y fructifier.

LE JARDINIER.

Je commence à vous comprendre : mais je sais bien ce qu'il faut faire pour défricher un terrain, et je ne sais pas comment il faut s'y prendre pour défricher une âme.

LE PRIEUR.

Quand vous défrichez un emplacement donné, vous coupez, vous arrachez, vous retournez la terre, vous brisez les mottes, vous les amollissez en les arrosant. De même il faut couper, arracher; c'est-à-dire se mortifier, se faire violence. Il faut retourner pour ainsi dire son cœur, le briser par le repentir, l'amollir par les larmes de la componction.

LE JARDINIER.

Voilà un langage qui est tout nouveau pour moi.

LE PRIEUR.

Lorsque votre terre est bien préparée, vous y semez, vous y plantez des fleurs, des légumes, des arbres fruitiers. De même, lorsqu'un pécheur a purgé son âme des habitudes vicieuses qui l'infectaient, et qu'il l'a ainsi préparée à recevoir les semences des vertus chrétiennes, Dieu, *de qui vient tout don excellent,* comme dit saint Jacques, les y répand avec abondance.

LE JARDINIER.

Expliquez-moi, je vous prie, quelles sont ces semences de vertu dont vous parlez.

LE PRIEUR.

N'avez-vous pas lu dans l'Évangile que la parole de Dieu est une semence? C'est cette divine parole, lorsqu'on l'entend ou qu'on la lit avec respect et avec attention, qui est dans nos âmes la semence de toutes les vertus : de l'humilité, de la chasteté, de la tempérance, de la foi, de l'espérance, de la charité, de la soumission à la Providence, etc. Combien de pécheurs ont été convertis ou en entendant un sermon, ou en lisant un livre de piété, et sont devenus ensuite de grands saints!

LE JARDINIER.

J'ai entendu quelquefois des sermons; mais je ne me suis pas aperçu que cela ait rien produit dans moi.

LE PRIEUR.

Dites-moi, mon enfant : lorsque vous semez vos graines, vous contentez-vous de les répandre sur la surface de votre terrain?

LE JARDINIER.

Non vraiment : j'ai grand soin de les recouvrir de terre. Cela empêche que les oiseaux ne viennent

se jeter dessus et les manger; et cela leur aide à germer et à prendre racine.

LE PRIEUR.

C'est l'image de ce que l'on doit faire à l'égard de la parole de Dieu. Si vous vous contentez de l'écouter dans le moment où on la prêche, cette divine semence reste, pour ainsi dire, à découvert sur la surface de votre âme; et les distractions auxquelles vous vous livrez aussitôt sont comme autant d'oiseaux qui l'enlèvent. Il faut donc recouvrir, en quelque sorte, cette précieuse semence, et l'enfoncer dans votre âme par de sérieuses réflexions. Or, parlez-moi franchement, avez-vous quelquefois réfléchi, médité sur ce que vous aviez entendu en chaire?

LE JARDINIER.

Jamais. Aussitôt entendu, aussitôt oublié; et, comme on dit, ce qui entrait par une oreille sortait par l'autre.

LE PRIEUR.

Voilà précisément pourquoi vous n'en avez tiré aucun profit. Mais continuons notre comparaison. Il ne suffit pas que les semences aient levé, il faut cultiver ces tendres plantes.

LE JARDINIER.

Vous avez raison; et c'est là la grande peine du jardinier. Il faut sans cesse arracher les mauvaises herbes, qui renaissent malgré qu'on en ait, et qui étoufferaient les bonnes plantes. Il faut faire la guerre aux mulots, aux taupes, aux courtilières, aux mans, aux chenilles, aux fourmis, aux limaçons, que sais-je? à mille animaux qui nous mangeraient tout, si on n'avait pas soin de les détruire ou de les écarter. Ce n'est pas tout; il faut avoir continuellement l'arrosoir à la main.

LE PRIEUR.

C'est encore une image sensible des soins que nous devons prendre pour conserver et faire croître dans notre âme les vertus que la grâce y a fait éclore.

1°. Notre cœur, infecté de penchants vicieux et d'inclinations perverses, suites funestes du péché originel, produit sans cesse de lui-même une multitude de mauvaises pensées, de mauvais désirs, de mauvaises actions, qui sont comme autant d'herbes nuisibles qu'il faut continuellement arracher pour qu'elles n'étouffent pas nos vertus naissantes; et c'est par une mortification assidue et par un fréquent usage du sacrement de pénitence qu'on vient à bout de les extirper.

2°. Ces insectes et autres animaux voraces qui désolent nos jardins sont la figure des ennemis qui menacent nos vertus; je veux dire tout ce qui au dehors nous tente et nous porte au péché : mauvais exemples, discours empoisonnés, sociétés dangereuses, maximes erronées, spectacles, danses, festins, objets séduisants, honneurs, plaisirs, richesses, flatteries, etc. La différence qu'il y a, c'est qu'au lieu qu'un jardinier cherche les animaux qui désolent ses plantes pour les attraper et les détruire, nous ne pouvons garantir nos vertus de leurs ennemis que par la fuite.

3°. Comme il faut avoir un très grand soin d'arroser les jeunes plantes d'un jardin, afin de leur fournir les sucs nourriciers qui sont nécessaires pour leur accroissement, ainsi devons-nous arroser avec assiduité les germes précieux que la grâce a déposés dans notre cœur, afin qu'ils se développent chaque jour de plus en plus, et qu'ils parviennent à une heureuse maturité.

LE JARDINIER.

Mais avec quoi voulez-vous que j'arrose ces prétendues plantes que vous supposez nées dans mon cœur?

LE PRIEUR.

Arrosez-les avec cette rosée céleste qu'on obtient

par la prière; arrosez-les avec les eaux qu'il ne tient qu'à vous de puiser dans les sources du Sauveur; arrosez-les avec le sang adorable de ce divin agneau, en participant souvent à l'auguste sacrement qui le contient.

LE JARDINIER.

Vous m'étonnez, mon Père, par ces idées qui ne s'étaient jamais présentées à mon esprit.

LE PRIEUR.

Il faut vous familiariser avec elles; et vos occupations journalières doivent sans cesse vous les rappeler. Je pourrais encore vous faire voir d'autres rapports entre les opérations du jardinage et celles de la vie spirituelle. Par exemple, lorsque vous avez besoin d'arbres fruitiers, vous prenez des sauvageons, sur lesquels vous greffez des espèces choisies, analogues à la nature de chaque sauvageon. C'est ainsi que nous devons en user pour être solidement vertueux. Je m'explique.

Chaque homme a son caractère, son tempérament, sa passion dominante. Voilà le sauvageon, qui, par l'effet de la corruption originelle, ne porterait que de mauvais fruits. Le pécheur converti, répondant fidèlement à la grâce qui l'excite et qui le conduit, greffe, pour ainsi dire, sur ce carac-

tère, sur ce tempérament, sur cette passion dominante, des vertus analogues qui lui font produire des fruits excellents. Cet homme est naturellement ambitieux : sur cette ambition qui l'appliquait tout entier à la recherche des honneurs mondains, il greffe une pieuse émulation d'égaler les plus grands saints, de parvenir à la plus haute perfection, et de mériter une gloire immortelle. Celui-là est actif, laborieux, entreprenant; sur cette activité, qui n'avait pour objet qu'une fortune temporelle, il greffe un zèle ardent, qui lui fait entreprendre et exécuter les plus grandes choses pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Cet autre est d'un caractère complaisant, qui le rendait facile à adopter tous les travers et tous les vices de ceux avec qui il vivait : il greffe sur ce dangereux caractère la charité chrétienne, qui le porte à se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. Un autre est d'une humeur sombre et sévère, qui a été pour lui la source de bien des péchés d'envie, de rancune, de médisance, d'emportement, etc. : sur cette humeur fâcheuse, il greffe un esprit de pénitence qui lui fait tourner toute sa sévérité contre lui-même, et le rend un modèle de mortification chrétienne.

LE JARDINIER.

Voilà une espèce de greffe que je ne connaissais

pas, et que j'aurais grand besoin de pratiquer.

LE PRIEUR.

Vous le pouvez, mon enfant, avec le secours de la grâce que Dieu vous accordera, si vous le désirez sincèrement, et si vous la demandez avec ardeur. Mais je vous préviens qu'il faudra que vous vous fassiez violence. Voyez ces arbres qui produisent tous les ans de si beaux fruits : ne les a-t-on pas mis, pour ainsi dire, à la torture, pour étendre ceux-ci en espalier, pour arrondir ceux-là en buisson, pour développer ces autres en éventail? Avec quelle rigueur ne les traitez-vous pas vous-même, lorsque, armé de votre serpette, vous coupez, vous retranchez sans pitié toutes les branches qui épuiseraient inutilement la sève, afin de forcer cette sève à se porter aux rameaux fructueux! C'est ainsi que nous devons user d'une sainte violence pour nous plier, nous assujettir aux règles que la religion nous prescrit, et prendre, pour ainsi dire, la forme qu'elle veut nous donner; c'est ainsi que nous devons retrancher sans indulgence toutes ces saillies de la nature, tous ces jets de la concupiscence qui épuisent inutilement, et même criminellement, l'activité de notre âme, afin qu'elle emploie toute sa vigueur, toute son énergie, à produire des fruits de sainteté.

LE JARDINIER.

C'est justement cette violence qui fait peur. On aime bien à suivre tout bonnement la nature sans la contrarier.

LE PRIEUR.

La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel, dit le saint homme Job, parce que nous devons combattre sans cesse contre les penchants vicieux de la nature; et la vie d'un chrétien, selon le saint concile de Trente, doit être une continuelle pénitence.

LE JARDINIER.

Cela est bien dur, mon Père, et l'on ne peut pas s'empêcher d'en murmurer un peu.

LE PRIEUR.

Ce sont les sens et les passions qui murmurent; mais il ne faut pas en tenir compte. Lorsque vous ratissez ces allées, que vous tondez ces charmilles, et que vous élaguez ces tilleuls; si les herbes, les feuilles, les branches qui tombent sous le tranchant de vos instruments avaient du sentiment, elles se plaindraient aussi de ce que vous ne les laissez pas pousser, végéter, pulluler à leur gré. Auriez-vous

égard à leurs plaintes? Non sans doute; parce que la propreté, l'ordre, la symétrie exigent que vous les traitiez comme vous faites. De même, mon enfant, il faut nous accoutumer à contrarier la chair et le sang, malgré leurs murmures, afin d'établir et de maintenir dans notre être le bon ordre qui doit y régner, et qui consiste dans l'assujettissement des passions à la raison, du corps à l'esprit, de l'esprit à Dieu, de la nature à la grâce.

LE JARDINIER.

Il me semble que quand j'ai fait une bonne confession, ma conscience ressemble à un jardin dont toutes les allées sont bien ratissées, toutes les charmilles bien tondues, en sorte qu'on n'y aperçoit pas un brin d'herbe qui pointe, pas une feuille qui passe l'autre.

LE PRIEUR.

Vous avez raison, et votre comparaison est fort juste. Mais si un jardinier se contentait de faire une fois par an l'opération du ratissage et de la tonte, son jardin serait-il bien propre, bien peigné? et le maître aurait-il lieu d'être content?

LE JARDINIER.

Je vois où vous voulez en venir. De même, direz-

vous, une conscience qu'on ne nettoie qu'une fois par an ne doit pas être bien en ordre, et le bon Dieu ne doit pas en être content. Je ne puis pas en disconvenir. Mais vous savez que c'est la coutume: on va à confesse à Pâques, et puis tout est dit pour l'année.

LE PRIEUR.

Une coutume qui est contraire à la raison ne doit pas être la règle d'un homme sensé. A l'occasion de la confession pascale, il me vient une idée singulière. Je compare l'état des chrétiens, après le temps pascal, à celui des arbres d'un jardin après l'hiver, lorsque le printemps commence à ranimer la nature. Parmi ces arbres, les uns n'offrent que des branches nues et sèches; ils sont morts. D'autres sont parés d'une verdure naissante, mais ils n'ont que des feuilles. D'autres enfin joignent à leur feuillage des fleurs qui promettent des fruits abondants; mais souvent il arrive que les vents, les frimas, les brouillards, les gelées font tomber ces fleurs, et trompent l'espérance qu'on en avait conçue. Les arbres morts sont ces mauvais chrétiens qui, rebelles à la loi de l'Église, n'ont point satisfait au devoir pascal. Les arbres qui ne portent que des feuilles sont ces hypocrites qui n'ont paru au tribunal de la pénitence et à la sainte table que par bienséance, par politique, par respect humain, et pour sauver les

apparences. Les arbres qui sont parés de fleurs représentent les fidèles qui se sont rapprochés des sacrements avec des dispositions édifiantes, qui promettent une vie vraiment chrétienne. Mais combien y en a-t-il en qui le tracas des affaires, la séduction des plaisirs, la violence des passions, la force des tentations, détruisent bientôt ces dispositions favorables et privent l'Église des heureux effets qu'elle en attendait!

LE JARDINIER.

Votre comparaison me chagrine.

LE PRIEUR.

Pourquoi donc?

LE JARDINIER.

C'est qu'à ce compte je suis un arbre mort; car je vous avouerai ingénuement que je n'ai point fait de pâques depuis nombre d'années.

LE PRIEUR.

Est-il possible! Quoi! vous êtes si appliqué à cultiver votre jardin et à l'entretenir dans le meilleur état, et vous négligez à ce point votre âme, qui doit vous être bien plus précieuse que tous les jardins du monde! Vous ne voudriez pas laisser mourir, faute de soins, un arbre capable de pro-

duire de bons fruits, et vous avez laissé mourir votre âme, cette âme spirituelle et immortelle, qui cultivée avec soin, pouvait devenir féconde en fruits de sagesse et de piété !

LE JARDINIER.

Je sens, mon Père, que je mérite tous les reproches que vous me faites.

LE PRIEUR.

Mais ne tremblez-vous pas en songeant à ce que vous faites vous-même d'un arbre mort, lorsque vous en trouvez quelqu'un dans votre jardin?

LE JARDINIER.

Vous m'effrayez.

LE PRIEUR.

Rappelez-vous cette parabole de l'Évangile, où un père de famille, apercevant dans son jardin un arbre qui ne portait point de fruits depuis plusieurs années, dit à son jardinier : Pourquoi cet arbre occupe-t-il inutilement la terre ? Qu'on le coupe. Cet arbre n'était pas mort, il n'était que stérile ; et cependant le maître se plaint de ce qu'on ne l'ait pas encore abattu. Qu'eût-il dit si c'eût été un arbre mort?

LE JARDINIER.

Je suis donc perdu sans ressource, et je ne puis m'attendre qu'à être coupé et jeté au feu.

LE PRIEUR.

Vous avez bien raison, mon enfant, d'être alarmé de votre état. Mais le mal n'est pas sans remède. Il n'en est pas de nous comme des arbres de nos bois et de nos jardins. Quand ceux-ci sont morts une fois, ils ne peuvent plus ressusciter; au lieu que l'homme mort spirituellement par le péché peut recouvrer la vie par une sincère pénitence. Ne différez donc pas d'y avoir recours.

LE JARDINIER.

Je vous assure, mon Père, que je suis tout déterminé à me convertir, et que dès aujourd'hui je veux mettre ordre à ma conscience.

LE PRIEUR.

Je suis charmé de vous voir dans cette résolution. C'est Dieu qui vous l'inspire. Priez-le de vous donner la force de l'exécuter; car sans sa grâce vous feriez des efforts inutiles. Vous savez bien qu'un jardinier, quelque habile et quelque laborieux qu'il soit, n'est pas capable par lui-même de faire pousser le plus

petit brin d'herbe. Il plante, il arrose; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. A plus forte raison l'homme ne peut-il pas par ses seules forces se convertir véritablement. Il peut lire, prier, méditer; mais c'est Dieu qui, par sa grâce, fait germer et fructifier dans son cœur les lectures, les prières, les méditations. Implorez donc avec ferveur cette grâce si nécessaire : je joindrai de bon cœur mes prières aux vôtres pour l'obtenir.

Le jardinier ne tarda pas à exécuter la résolution qu'il avait prise. Il pria le saint religieux qui l'avait éclairé de vouloir bien le diriger dans la voie de la pénitence où il voulait entrer; et il fit, sous sa conduite, de si rapides progrès, qu'il devint bientôt aussi bon chrétien qu'il était habile jardinier.

LES FLEUVES.

Tous les fleuves sortent de la mer. Mais quoique leur origine soit la même, leur destinée est fort différente. Les uns parcourent une immense étendue de pays; les autres font des circuits plus bornés. Ceux-ci ont un cours rapide et impétueux; ceux-là coulent avec plus de tranquillité et de lenteur. Quelques-uns arrosent de fertiles campagnes, des cités opulentes, et voient briller sur leurs bords toutes les beautés de la nature et de l'art; d'autres ne traversent que des plaines arides, des rochers escarpés, des déserts sauvages. Il en est qui tantôt remplissent leur lit de l'abondance de leurs eaux, et tantôt le laissent presque à sec; il en est qui, plus uniformes dans leur cours, sont toujours également navigables; il en est qui, surmontant leurs rivages et rompant toutes leurs digues, inondent au loin la campagne, et portent de tous côtés le ravage et la désolation; il en est qui, se contenant avec sagesse dans le canal qu'ils se sont creusé, procurent des avantages sans nombre à tous les lieux qu'ils arrosent. Mais tous enfin, après une course plus ou moins longue, plus ou moins agréable, plus ou moins utile, vont se rendre à la mer, et s'y engloutir.

Le sort de ces fleuves nous représente exactement celui des hommes. Ils viennent tous de la terre, et retournent tous à la terre : mais avant d'aboutir à ce terme, la carrière qu'ils parcourent est fort différente.

Les uns parviennent à une extrême vieillesse ; d'autres atteignent à peine l'âge mûr, d'autres sont moissonnés dans la jeunesse, ou même dans l'enfance. Ceux-ci font une fortune rapide; ceux-là ne s'avancent que lentement. Quelques uns coulent des jours heureux dans le sein des richesses, des honneurs et des plaisirs; d'autres traînent une vie obscure dans l'indigence, l'affliction et le mépris. Il en est qui, ballottés par la fortune, sont tantôt dans l'abondance, tantôt dans la disette; il en est qui jouissent constamment d'une honnête médiocrité. Il en est qui abusent de leur pouvoir et de leur opulence pour opprimer le faible, pour exercer d'odieuses vexations ; il en est qui ne se servent de leur autorité et de leurs richesses que pour faire du bien et se rendre utiles. Mais quels qu'aient été leur rang, leur état, leur sort, leur conduite pendant leur vie, tous finissent par rentrer dans la terre, d'où ils étaient sortis.

DAMOCLÈS.

Damoclès était un lâche flatteur, qui faisait bassement sa cour à Denys le tyran. Pour se rendre plus agréable à cet usurpateur, il affectait de l'élever au-dessus de tous les monarques de l'univers, et lui répétait sans cesse qu'il les surpassait en mérite, en richesses, en gloire, en puissance, et même en bonheur. Le tyran, qui vivait dans des frayeurs continuelles qu'on attentât à ses jours, n'ajoutait pas foi à ce dernier trait de son éloge. Il ne sentait que trop qu'il n'était pas le plus heureux prince de la terre; et il voulut le faire sentir pareillement à son flatteur. Il ordonna donc un jour qu'on le revêtît de pourpre et de toutes les marques de la royauté. Il le fit asseoir à sa table, et servir comme s'il eût été en effet le maître du royaume. Le festin fut de la plus grande magnificence; et pendant que les mets les plus délicats flattaient son goût, une musique délicieuse charmait ses oreilles. Il jouissait avec ravissement d'une situation si charmante. Mais tandis qu'il en savourait la douceur, quelqu'un l'avertit de lever les yeux. Que devint-il, lorsqu'il aperçut au-dessus de sa tête une épée nue qui n'était attachée au lambris qu'avec un crin de cheval! il pâlit, il frémit, il voulut quitter sa place,

mais le roi le lui défendit. On continua de lui servir tout ce qui pouvait exciter son appétit; les musiciens redoublèrent leurs efforts, et déployèrent toutes les richesses de l'harmonie : mais il ne goûtait plus rien, n'entendait plus rien ; il n'était occupé que de cette fatale épée, qui pouvait à tout moment se détacher et le percer : sans cesse il avait les yeux sur elle. Le reste du temps qu'il passa à table lui parut un siècle, et il ne respira que lorsqu'enfin il lui fut permis de sortir de cette cruelle position.

Cette cruelle position de Damoclès est la nôtre. La mort tient continuellement sa faux levée sur nos têtes, il n'y a pas d'instant où elle ne puisse nous porter le coup fatal. Comment donc pouvons-nous boire, manger, dormir, rire, nous amuser tranquillement? Damoclès se montra bien plus sage que nous. Du moment qu'il eut aperçu le glaive menaçant, insensible à tout autre objet, il ne le perdit plus de vue, il se tint continuellement sur ses gardes. Telle devrait être notre conduite. Toutes les richesses, tous les honneurs, tous les plaisirs du monde devraient nous être indifférents; nous ne devrions penser qu'à prendre de sages mesures, non pas pour éviter la mort, qui est inévitable, mais pour n'en être pas surpris dans un état où elle aurait pour nous des suites funestes. Damoclès voyait, à la vérité, l'épée suspendue sur sa tête, et nous ne voyons pas la mort prête à nous frapper : mais la

raison et la religion ne suppléent-elles pas à cette vue corporelle? et le danger continuel où nous sommes d'être surpris par la mort n'est-il pas aussi évident que si nous voyions de nos yeux sa faux redoutable menacer nos têtes.

LE CALENDER.

Les calenders sont une espèce de religieux mahométans fort communs dans la Perse et dans les Indes, qu'ils parcourent en demandant l'aumône. Un de ces mendiants, étant en voyage, passa par la capitale du royaume de Perse. Il était tard lorsqu'il arriva. Pour se reposer et passer la nuit, il entra hardiment dans le palais du roi ; et, s'étant établi dans un coin de la salle des gardes, il tira de son sac ses petites provisions, et se disposait à faire son repas, pour s'endormir ensuite, lorsque quelques officiers du prince, l'ayant aperçu, lui demandèrent ce qu'il faisait là et comment il y avait pénétré. Ne suis-je pas dans un caravanserai? répondit-il. (Un *caravanserai*, en Perse, est à peu près ce qu'on appelle en France une hôtellerie, une auberge.) Les officiers, choqués d'une pareille méprise, ne lui répondirent que par des insultes et des menaces. Quelques uns même, s'étant détachés, allèrent rapporter au roi le propos impertinent de ce misérable. Le prince ordonna qu'on le lui amenât. Dès qu'il le vit paraître : Tu es bien insolent, lui dit-il avec indignation, de prendre mon palais pour un caravanserai.

Le calender, sans s'étonner, lui répondit : Prince,

permettez-moi de vous faire humblement une question. Qui habitait ce palais avant vous? — Le roi mon père. — Et avant lui? — Le roi mon aïeul. — Et avant cet aïeul? — Le roi mon bisaïeul. — Et avant ce bisaïeul? — Le roi mon trisaïeul. — Je ne me suis donc pas trompé. Une maison par où tant de personnes n'ont fait que passer successivement est un véritable caravanserai.

Appliquons-nous à nous-mêmes cette réponse, et réformons nos idées. Quel est celui de nous qui ne se croirait insulté, si l'on disait que sa maison n'est qu'une hôtellerie? Cependant rien n'est plus vrai. Combien de personnes ont passé avant nous par les maisons que nous occupons! Nous y séjournons aujourd'hui, demain nous n'y serons plus, et d'autres nous remplaceront. Le nom d'hôtellerie leur convient donc parfaitement, et nous ne devons nous regarder nous-mêmes que comme des hôtes qui y font un séjour plus ou moins long.

Cette maison, dites-vous, est un héritage que m'a laissé mon père. C'est-à-dire que votre père a passé par cette maison. Vous ne ferez non plus qu'y passer. Ainsi vous n'y êtes, comme lui, qu'un hôte, qu'un passager. C'est la réflexion de saint Augustin, *Hanc domum pater meus mihi dimisit. Hoc est, pater tuus transivit per eam. Sic tu transiturus es : ergo hospes es.*

LA SUCCESSION MANQUÉE.

Géronte, homme riche et fort âgé, sentant que le terme de sa vie approchait, voulut faire son testament. Il avait vu sa famille s'éteindre successivement, et n'avait plus de parents à qui il pût laisser ses grands biens. Il se rappela qu'un de ses anciens amis avait laissé une famille nombreuse; il choisit un de ses fils pour le faire son héritier. Il lui écrivit de venir à Paris. C'était un jeune homme qui allait se marier, et qui avait peu de fortune; cette succession ne pouvait pas mieux tomber ni venir plus à propos. Cléon (c'était le nom du jeune homme) se rend avec empressement auprès de son bienfaiteur. Celui-ci le reçoit avec de grandes marques d'affection et de bienveillance, il lui confirme ce qu'il lui avait écrit, que son dessein est de l'instituer son légataire universel. Notre jeune homme, après l'avoir entretenu quelque temps, et lui avoir témoigné beaucoup de reconnaissance, le quitta pour aller se promener un peu dans Paris, qu'il ne connaissait point. Il revint le soir assez tard, et ne vit point Géronte, qui était couché et endormi. Le lendemain matin il lui fit une visite assez longue, puis il sortit et ne revint que pour dîner. A peine sorti de table, il se remit en course. Il vit beau-

coup de curiosités en tout genre. Il alla au spectacle. Il y trouva des personnes de connaissance, qui le conduisirent au café. On le fit jouer, et il ne joua pas heureusement. Il rentra fort tard à la maison. Les jours suivants se passèrent à peu près de la même manière. Mais bientôt ses liaisons s'étant multipliées, le goût des spectacles et la passion du jeu augmentant toujours, ses visites à son bienfaiteur devinrent plus rares de jour en jour; ensuite il ne fit plus que de courtes apparitions auprès de lui, et il retournait promptement joindre ses compagnons de plaisir, qui l'engagèrent bientôt dans des parties de débauches de toute espèce. Cependant Géronte n'était pas content d'une pareille conduite. Il s'attendait à plus d'égards de la part de quelqu'un dont il faisait la fortune. Il laissait échapper devant ses domestiques certains mots qui marquaient assez sa manière de penser. Ils en avertirent Cléon, et lui dirent que s'il n'était pas plus assidu auprès de leur maître, et s'il ne cultivait pas mieux sa bonne volonté, il pourrait s'en repentir. Cléon promit d'y faire attention. Il se gêna quelques jours pour venir au moins dîner à la maison. Mais bientôt ses différents engagements s'enchaînant l'un à l'autre, il n'eut plus le temps de voir le bon vieillard; souvent même il passait la nuit hors de chez lui. Géronte, irrité d'un pareil procédé, et faisant réflexion d'ailleurs que sa succession serait

en de mauvaises mains s'il la laissait à un jeune homme qui montrait si peu de sagesse, fit venir un notaire, et, par son testament, il fit les pauvres ses héritiers, et légua tous ses biens à l'hôpital général de Paris. Cette opération, qu'il avait faite avec humeur, et le chagrin qu'il avait conçu de l'indifférence et de l'ingratitude de Cléon, lui causèrent une révolution subite, qui l'enleva en peu de jours.

Cléon était alors tellement emporté par le tourbillon des plaisirs, qu'il ne paraissait plus chez Géronte depuis quelque temps. Il y revint enfin un soir, et ce fut pour le voir dans la bière, et apprendre qu'il n'avait rien à prétendre à sa succession.

Il n'est pas possible de représenter l'impression que fit sur ce jeune homme une nouvelle si inattendue. Il resta d'abord immobile de surprise; puis, revenu à lui-même, et embrassant d'un coup d'œil toute l'étendue de son malheur, il entra dans le désespoir le plus effrayant. Furieux contre lui-même d'avoir manqué par sa faute une si belle fortune, il s'arrache les cheveux, il se mord les bras, il pousse des cris horribles: il fallut le garder à vue toute la nuit, dans la crainte qu'il n'attentât à sa vie.

Mais ce n'est pas tout. Le lendemain, la nouvelle s'étant répandue que Cléon n'héritait pas de Géronte, il se vit assailli par les créanciers de toute espèce qu'il avait faits depuis son séjour à Paris. Après avoir dépensé tout ce qu'il possédait, il n'avait point craint

de contracter des dettes, que la succession de Géronte devait le mettre en état d'acquitter sans peine. Cette espérance s'étant évanouie, il se trouva dans l'impuissance de satisfaire ses créanciers, qui le firent conduire en prison.

C'est alors que son désespoir fut au comble. Avoir pu vivre dans l'opulence, dans les honneurs, dans les plaisirs, et se voir réduit à la plus affreuse misère, enfermé dans une prison, sans savoir si jamais il lui sera permis d'en sortir ! Cette réflexion cruelle, toujours présente à son esprit, était pour lui un tourment insupportable. Accablé du poids de son existence, qui lui était devenue odieuse, il essaya plusieurs fois de se donner la mort. Il n'y réussit pas; mais le sombre chagrin qui le minait suppléa au fer et au poison, et termina en peu de jours sa triste vie.

Si ce malheureux jeune homme éprouva de si terribles accès de rage et de fureur contre lui-même, pour avoir manqué, par sa faute, une fortune temporelle, et s'être réduit, par sa mauvaise conduite, à une indigence et une captivité passagère, quels sont donc, dans l'enfer, le désespoir et les remords d'un réprouvé, qui a perdu, par sa faute, un bonheur ineffable, infini, éternel, et qui s'est lui-même précipité dans un abîme de maux horribles et interminables ! Pécheurs, considérez attentivement le tableau que cette parabole vous présente. Au lieu de vous assurer par une vie chrétienne la brillante

fortune que Dieu lui-même daigne vous offrir, au lieu de cultiver son amitié par votre assiduité à la prière, par votre fidélité à observer sa loi, vous le négligez, vous l'oubliez, vous vous livrez à toutes les vanités, à toutes les folies du monde ; vous ne pensez qu'à satisfaire vos passions, qu'à flatter vos sens, qu'à jouir de tous les plaisirs que vous pouvez vous procurer. Qu'arrivera-t-il, lorsque après votre mort vous vous présenterez pour recueillir cet héritage céleste qui devait vous enrichir pour toujours ? Vous apprendrez, avec le plus affreux désespoir, que vous n'avez rien à y prétendre ; et vous vous trouverez chargés de dettes immenses, contractées par vos crimes, pour lesquelles les démons, ministres de la justice divine, vous entraîneront dans les prisons ténébreuses, dans les cachots embrasés de l'enfer, où vous serez sans cesse déchirés par les remords les plus cruels.

Le jeune homme de notre parabole trouva du moins dans la mort la fin de ses maux ; mais vos tourments ne finiront jamais. Il n'y aurait que l'anéantissement qui pût vous en délivrer ; et vous subsisterez éternellement.

L'ARMÉE CAMPÉE.

Une armée était en marche depuis plusieurs jours. Un soir le général qui la commandait apprit par ses coureurs que le lieu où il devait camper était entouré de partis ennemis qui s'étaient embusqués dans les bois des environs. Les approches de la nuit ne permettant pas d'entreprendre de les en chasser, le général ordonna, en arrivant au camp, qu'on travaillât aussitôt à des retranchements capables d'arrêter les ennemis en cas de surprise. Il doubla les gardes avancées; il fit faire des rondes extraordinaires; il défendit de sortir du camp, ou même de s'éloigner de son drapeau; il régla enfin que l'on passerait la nuit sous les armes. Tout cela était dur et pénible pour des soldats fatigués d'une longue marche : cependant aucun ne s'en plaignit, parce qu'ils voyaient bien tous que ces mesures étaient nécessaires pour leur sûreté, et que s'ils négligeaient de les prendre, ils seraient infailliblement taillés en pièces par les ennemis, qui ne manqueraient pas de venir les attaquer pendant la nuit, croyant les surprendre et les trouver plongés dans le sommeil.

Ces soldats raisonnaient bien. Pourquoi, nous trouvant dans la même situation, ne raisonnons-

nous pas comme eux? Nous sommes environnés d'ennemis qui ne cherchent que l'occasion de nous surprendre, et de nous ôter la vie de l'âme. Pour éviter le malheur dont nous sommes menacés, Jésus-Christ nous ordonne de veiller sans cesse; d'avoir toujours les armes de la mortification à la main; de ne point nous éloigner de sa croix, qui est notre drapeau, pour suivre l'attrait dangereux de la liberté et du plaisir; de nous entourer de solides retranchements par la prière et les bonnes œuvres : et nous murmurons! et nous trouvons ces commandements trop rigoureux! Quelle injustice et quelle ingratitude! N'est-il pas évident que si nous ne prenons pas les précautions que Jésus-Christ nous prescrit, nous serons infailliblement la proie de nos ennemis, qui nous trouveront sans défense, et endormis dans une funeste sécurité. Le but de ces précautions n'est donc autre que notre propre sûreté. Par conséquent, c'est par pure bonté et par pure tendresse pour nous que ce divin maître nous les prescrit; et cet ordre doit lui assurer notre reconnaissance.

LES DEUX FRÈRES.

Deux frères demeurant dans la même ville éprouvaient un sort bien différent. L'un avait été exclus, par les intrigues de ses concurrents, de plusieurs postes avantageux dont il était digne, et il languissait dans l'obscurité. Sa fortune médiocre avait été altérée par de fâcheux accidents. Un extérieur difforme prévenait contre lui, et souvent même lui attirait des railleries piquantes. Mais tous ces désagréments l'affectaient peu et ne troublaient point la sérénité de son âme, parce qu'en rentrant dans sa maison il y trouvait une épouse aussi tendre que chérie, des enfants aimables et caressants, des domestiques pleins d'affection et de zèle, qui tous s'empressaient à lui plaire, et qui lui faisaient goûter en effet la volupté la plus pure.

L'autre frère jouissait dans le monde de la considération la plus flatteuse. Il était riche, et se faisait honneur de ses richesses. On estimait ses lumières et ses talents. Sa figure intéressante et ses manières polies prévenaient en sa faveur, et il réussissait dans toutes ses entreprises. Mais tous ces avantages ne le rendaient pas heureux, parce qu'en rentrant dans sa maison il y trouvait une femme acariâtre, jalouse, emportée, capricieuse; des

enfants ingrats et indociles; des domestiques grossiers et insolents qui lui rendaient la vie amère et empoisonnaient tous les plaisirs qu'il pouvait goûter loin de sa famille.

Ces deux frères sont l'emblème de l'homme de bien et du méchant. L'homme de bien peut être disgracié par la nature, maltraité par la fortune, méprisé, trahi, calomnié par les hommes; mais le témoignage d'une conscience pure le console de tout, et lui fait goûter une joie véritable dans le sein même des disgrâces.

Le méchant, au contraire, peut avoir en partage les talents, les richesses, les honneurs, les qualités extérieures les plus séduisantes; il peut se procurer mille agréments et contenter tous ses désirs : mais son bonheur n'est qu'apparent, parce que les remords d'une conscience coupable empoisonnent tous ses plaisirs.

Mais si le méchant, lors même que tout lui rit au dehors, trouve au dedans de lui-même un tourment qui ne lui permet pas d'être heureux, quelle doit être sa situation lorsque la Providence l'abandonne aux disgrâces et aux infortunes qu'il mérite ! Où cherchera-t-il de la consolation ?

« Naturellement, dit un auteur célèbre, tous les « accidents fâcheux qui nous arrivent au dehors « nous rejettent vers nous-mêmes. Il est donc « nécessaire d'y avoir une retraite agréable.

« Mais elle ne peut l'être, si elle n'a été préparée « par les mains de la vertu. Toute l'indulgence « de l'amour-propre n'empêche point qu'on ne se « reproche du moins une partie de ce qu'on a à se « reprocher. »

« Ayez une bonne conscience, dit le pieux auteur de l'Imitation, et vous serez toujours content. La bonne conscience nous rend capables de supporter bien des peines sans en être abattus. Les méchants ne ressentent jamais de véritable joie, et ne connaissent point la paix du cœur. S'ils se vantent d'en jouir, ne les croyez pas : car *il n'y a point de paix pour les impies,* dit le Seigneur.

LE RESPECT HUMAIN.

Un jeune colonel, se trouvant sans occupation pendant la paix, eut envie de voyager. Il en demanda la permission au roi son maître; et, l'ayant obtenue, il partit. Dans le cours de ses voyages, étant arrivé chez une nation peu amie de la sienne, il se trouva un jour dans une situation critique. Il faisait visite à un seigneur chez qui une brillante et nombreuse compagnie était assemblée. La conversation étant tombée sur la politique, on passa en revue tous les souverains de l'Europe; et quand on en fut venu à celui dont notre officier était né sujet, on se livra à des déclamations indécentes, dictées par une ancienne antipathie, que des événements assez récents avaient encore fortifiée. Le gouvernement, les desseins, les vues, toute la politique du monarque, son caractère même, ses qualités personnelles, ses mœurs, ses goûts, tout le détail de sa vie privée, furent tour à tour l'objet de la satire la plus amère et de la raillerie la plus piquante.

Quel personnage faisait pendant ce temps-là notre colonel? Il se disait à lui-même: Si j'entreprends de défendre mon maître, si je me fâche, si je témoigne de la vivacité, on se moquera de mon zèle,

on m'accablera de plaisanteries et de sarcasmes; je deviendrai le jouet de l'assemblée; peut-être même serai-je obligé de mettre l'épée à la main et d'exposer ma vie. Pour éviter ces inconvénients, il prit le parti de dissimuler. Il n'opposa rien aux traits satiriques et calomnieux qu'on lançait contre son prince : il conserva un air tranquille et serein ; il souriait même de temps en temps, et ajoutait son petit mot, pour ne pas paraître trop aveuglément dévoué à son maître, et se prêter un peu au génie et aux mœurs de ceux avec qui il se trouvait. Sa visite faite, il sortit, bien content de s'être si heureusement tiré de ce mauvais pas.

Cette aventure parvint à la connaissance du roi, qui en fut indigné ; et lorsque cet officier revint à la cour, et osa paraître devant lui, ce prince le traita avec le mépris le plus accablant, et le chassa ignominieusement de sa présence.

Tel est le traitement qu'éprouveront de la part de Jésus-Christ une multitude de chrétiens. Cet Homme-Dieu est notre roi, et nous sommes ses sujets. Nous devons donc nous opposer de tout notre pouvoir à tout ce qui peut l'offenser; nous déclarer pour lui en toute occasion; essuyer les désagréments les plus sensibles, plutôt que de paraître souscrire ou seulement acquiescer à quelque chose dont sa gloire puisse être blessée. Combien sont donc coupables tant de chrétiens qui, en mille circonstances,

craignent de le paraître, ou affectent même de ne le pas paraître!

Vous vous trouvez dans une société où des incrédules dogmatisent impudemment. Ils attaquent la sainte religion que vous professez; ils la traitent de fanatisme; ils la tournent en dérision; ils n'épargnent pas même, dans leur délire sacrilége, son divin Auteur. Quel personnage faites-vous pendant ce temps-là? Dans la crainte de passer pour un *bon croyant*, c'est-à-dire un petit génie, un esprit faible, ou bien un fanatique et un intolérant, si vous osiez contredire ces hommes redoutables et défendre votre religion; vous vous taisez, vous souriez, vous vous mêlez à la conversation, pour ne pas paraître l'improuver et en être scandalisé.... Votre arrêt est déjà prononcé dans l'Évangile. *Celui*, dit Jésus-Christ, *qui aura rougi de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père.*

Vous assistez avec quelques uns de vos amis, de vos camarades, au saint sacrifice de la messe. Vous devriez vous tenir dans une posture humiliée aux pieds des autels, et vous y occuper uniquement de la prière, avec un extérieur modeste et recueilli. Vous le savez, vous le sentez. Mais si vous vous comportiez ainsi, on vous regarderait comme un dévot, un bigot, un superstitieux, et vous exciteriez la risée de vos amis, qui se tiennent debout, regardant, lorgnant à droite et à gauche,

causant, riant, badinant entre eux comme s'ils étaient dans une place publique. La crainte d'un si terrible malheur vous empêche de suivre la lumière de votre conscience : vous imitez même ces impies, et vous partagez le scandale qu'ils donnent. Quelle honteuse lâcheté! Et à quoi devez-vous vous attendre de la part du maître dont vous trahissez si indignement la cause? Le voici : *Celui qui aura rougi de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père.*

Dans une compagnie où vous vous trouvez, des libertins se permettent des discours obscènes, des équivoques grossières, de cruelles médisances, de noires calomnies. Vous pouvez, par l'autorité que vous donnent votre état, votre place, votre âge, réprimer la licence de ces hommes effrontés, et par conséquent vous le devez. Mais que penserait-on, que dirait-on de vous? On vous traiterait de scrupuleux, de radoteur, d'homme grossier, impoli, malhonnête, brutal. Vous frémissez à la seule idée de vous voir peint de pareilles couleurs; et, pour ne pas le mériter, vous vous bornez à garder le silence, sans témoigner même que ces discours vous déplaisent. Prévarication criminelle.

Mais supposons que vous n'avez pas assez d'autorité pour mettre un frein à la langue de ces libertins. Vous pouvez du moins affecter un air sérieux et triste, rester dans un morne silence, et paraître

ne prendre aucune part à leurs discours. *Mais je passerai,* dites-vous, *pour un imbécille, si je ne dis mot.* Vous ferez voir que vous êtes chrétien, et que vous avez horreur de tout ce qui offense Dieu en blessant la pudeur ou la charité. Tant pis pour ceux qui interpréteront dans un autre sens votre silence; mais cette crainte ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir. Elle vous en empêche cependant; et pour paraître un homme aimable, qui sait badiner et s'égayer comme les autres, vous riez des propos de vos compagnons, vous les autorisez même par les vôtres. C'est-à-dire que vous rougissez de Jésus-Christ devant les hommes. Ne soyez donc pas surpris qu'au jour du jugement Jésus-Christ rougisse aussi de vous devant son Père.

LE SINGE.

Bufalmaco, célèbre peintre italien, avait été chargé par l'évêque d'Arezzo de peindre dans son église une fresque considérable. Il y avait quelques jours que le peintre travaillait assidument à cet ouvrage, lorsqu'un matin il trouva tout ce qu'il avait fait horriblement défiguré par des lignes de toutes couleurs, et tirées dans tous les sens. On peut juger de sa colère à la vue de ce barbouillage. Il soupçonna aussitôt quelqu'un de ses envieux de s'être introduit secrètement dans l'église pour lui jouer ce tour. Il se plaignit amèrement de cette indignité. On lui promit de bien visiter l'église avant d'en fermer les portes, afin de s'assurer que personne n'y restait caché à dessein de lui nuire. Sur cette promesse, ayant travaillé tout le jour à rétablir ce qui avait été gâté, il se retira tranquillement. Mais quels furent son étonnement et son dépit le lendemain, lorsqu'il trouva ses peintures aussi maltraitées que la veille! Il se persuada que les gens chargés du soin de l'église étaient d'intelligence avec ses ennemis, et le trahissaient indignement. Après avoir exhalé sa colère contre eux, il résolut de se cacher lui-même dans l'église et d'y passer la nuit, afin de prendre le coupable sur le fait.

Il exécuta sa résolution, et se mit en embuscade, bien armé, et bien déterminé à faire repentir son ennemi de son lâche procédé. Il veilla ainsi toute la nuit sans voir personne ; et comme le jour commençait à poindre, il était près de se retirer chez lui, lorsqu'il entendit du bruit. Il redouble d'attention, il observe tout, il cherche des yeux la cause de ce bruit; il s'attend à voir paraître quelqu'un de ceux qu'il soupçonne, et il se dispose à le bien recevoir. Il voit en effet un peintre s'avancer vers son ouvrage, mais un peintre d'une nouvelle espèce. C'était un gros singe, qui, d'une maison voisine, ayant vu plusieurs fois *Bufalmaco* travailler, avait pris du goût pour la peinture, et venait le matin exercer son talent naissant sur les tableaux de son maître. Il entrait dans l'église par une fenêtre qu'on laissait ordinairement ouverte, montait sur l'échafaud du peintre, prenait ses pinceaux, les trempait à l'aventure dans les couleurs, et s'en escrimait à tour de bras. Il allait recommencer son exercice, et tailler encore de l'ouvrage à *Bufalmaco,* si celui-ci ne l'en eût empêché en le chassant par ses cris et ses menaces.

Ce singe représente au naturel nos prétendus philosophes, vrais singes de la Divinité. Après avoir bien examiné ce monde qu'ils habitent, ils ont voulu essayer d'en faire un semblable. Après tout, ont-ils dit, il ne faut que de la matière et du mou-

vement. Ils ont donc pris la matière et le mouvement comme le singe prit les pinceaux et les couleurs du peintre ; et distribuant cette matière et ce mouvement au gré de leur imagination, comme le singe promenait les pinceaux et appliquait les couleurs au gré de son caprice, ils ont construit un mondequi ressemble au véritable, comme l'ouvrage du singe ressemblait au tableau du peintre. Heureusement que ces habiles ouvriers ne travaillent qu'en idée, et qu'ils ne peuvent pas exercer leurs talents sur le monde réel, comme le singe faisait sur l'ouvrage de *Bufalmaco*. Dieu sait comme ils l'arrangeraient avec leurs atomes crochus, leurs molécules organiques, leur verre fondu, leurs digestions d'huîtres, etc. etc. etc., et quel chaos ils nous offriraient à la place de cet ouvrage admirable, dont toutes les parties sont combinées avec tant de sagesse, et où règne un si bel ordre, une harmonie si parfaite! Pour punir de leur témérité ces ignorants architectes, il ne faudrait que les condamner à habiter un monde de leur façon,

LE JEUNE SUISSE.

Le suisse d'un prince avait un neveu, qui vint un jour à Paris pour voir cet oncle, dont il espérait tirer quelque secours. Il était tard lorsqu'il arriva. Le suisse le fit souper avec lui; et s'apercevant que ce jeune homme, qui ne connaissait que les montagnes de son pays, brûlait d'envie de voir les beautés du palais, il le prit par la main, et le conduisit dans tous les appartements. Comme le prince et la princesse étaient alors à Versailles, il put tout montrer à son neveu. Mais il affecta, pour s'amuser, de le promener partout sans lumière; en sorte que le pauvre jeune homme ne voyait absolument rien. Cependant le suisse lui faisait une description détaillée de toutes les belles choses qui l'environnaient. Cette galerie, lui disait-il, offre aux amateurs une riche collection de tableaux des plus grands maîtres. Elle a tant de croisées qui donnent sur un jardin immense, décoré de statues et de jets d'eau........ Cet appartement est orné des sculptures les plus délicates. La tenture est une tapisserie des Gobelins de la plus grande beauté; les meubles y sont assortis, et de la forme la plus élégante.... Cette cheminée est d'un marbre rare et précieux. Elle est garnie de vases d'albâtre d'une blancheur éclatante... Ici est une pendule qui représente au naturel tous

les mouvements des astres, toutes les révolutions du ciel.... Là sont des glaces magnifiques, dont la bordure est d'un goût exquis.... Ce cabinet est consacré à l'histoire naturelle : on y voit ce qu'il y a de plus curieux dans la nature, en coquillages, en oiseaux, en insectes, en plantes, en pierres précieuses, en métaux, en minéraux, etc.

Le suisse dépeignait ainsi à son neveu tous les appartements qu'il lui faisait parcourir. Celui-ci lui disait de temps en temps : Tout cela est magnifique, mon cher oncle. Je n'en vois rien; mais je le crois sur votre parole. Quand le cher oncle eut achevé le tour du palais, il congédia son neveu, en lui demandant s'il était content. Je suis enchanté, répondit-il, de la description que vous m'avez faite des richesses et des beautés que renferme ce palais : je conçois que la vue en doit être ravissante; et j'attends avec impatience que le jour paraisse, pour pouvoir satisfaire ma curiosité, en contemplant à mon aise cette multitude d'objets plus admirables les uns que les autres. Eh bien ! reprit le suisse, demain matin nous recommencerons notre promenade. On peut croire que le jeune homme ne se fit pas attendre. Dès que le soleil fut levé il se rendit chez son oncle, et le pressa de s'acquitter de sa promesse. Celui-ci se mit aussitôt en devoir de le contenter. Qui pourrait peindre la surprise, le ravissement, l'enchantement qu'éprouva ce jeune

homme, quand il vit de ses yeux l'assemblage de toutes ces merveilles de la nature et de l'art? Quelle impression fit sur lui ce brillant spectacle! Il aurait voulu être tout yeux, pour jouir à la fois de tous les objets qui s'offraient à lui. Enfin, après un long silence d'admiration : Je vous avoue, dit-il, mon cher oncle, que quelque haute idée que j'eusse conçue de toutes les belles choses que vous me décriviez hier au soir, ce que je vois est infiniment au-dessus de ce que je m'imaginais; et il y a une différence immense entre le plaisir que je goûtais à entendre vos récits, et celui que je goûte à contempler les objets mêmes.

Nous sommes ici-bas précisément dans la situation où se trouvait notre jeune homme lorsque son oncle lui détaillait les beautés du palais du prince sans les lui montrer. La religion nous fait pareillement les plus magnifiques descriptions des beautés du ciel, et du bonheur dont nous y jouirons : nous la croyons sur sa parole : mais quelques brillantes idées que nous puissions nous former de ces beautés et de ce bonheur, combien la réalité ne les surpasse-t-elle pas! et de quel étonnement, de quel ravissement, de quels transports d'admiration ne serons-nous pas saisis lorsque nous entrerons dans ce délicieux séjour, dans ce magnifique palais du Roi des rois! Quelle immense différence entre l'impression que fait sur nous la plus ferme croyance de ces biens ineffables, et celle que fera leur présence et leur possession?

LE FOU.

Un homme s'avisa un jour de démonter sa montre, et d'en séparer toutes les parties; ensuite il voulut la rétablir dans son premier état, et voici comment il s'y prit. Il commença par bien mêler ensemble les roues, les pignons, les chaînes, les aiguilles, les goupilles, les pivots, les platines, les ressorts de toute espèce; puis ayant placé la boîte sur une table, il se mit à jeter dedans au hasard toutes ces différentes pièces, selon qu'elles lui tombaient sous la main. Quand il eut fini ses jets, il examina si tout était bien arrangé et si la montre marchait. Il vit qu'il n'en était rien. Il ne fut point surpris de n'avoir pas réussi du premier coup. Il recommença son opération; et, au lieu de jeter les pièces une à une, il en jeta plusieurs à la fois, tantôt deux, tantôt trois, tantôt davantage; quelquefois même il les lançait toutes pêle-mêle et en bloc. Ces différents essais ne furent pas plus heureux que le premier; il trouva toujours la même confusion dans la boîte, et nulle apparence de combinaison ni de mouvement. Il ne se rebuta point; il continua pendant la journée entière cette occupation bizarre, en variant ses jets de mille manières; mais il ne put jamais venir à bout de placer une seule pièce dans la

situation convenable; ou si par hasard elle s'y trouvait une fois, le jet suivant la dérangeait et la portait d'un autre côté.

Lecteur, vous dites en vous-même : *Cet homme était donc fou.* Votre conclusion est juste : oui, c'était un homme dont l'esprit était dérangé. Comme sa folie était paisible, et qu'il ne faisait de mal à personne, sa famille n'avait pas voulu le faire enfermer, et il vivait librement dans la maison. Mais si vous jugez que cet homme avait perdu la raison, parce qu'il voulait raccommoder sa montre et en remettre toutes les pièces chacune à leur place en les jetant pêle-mêle dans la boîte, que devez-vous donc penser de ces prétendus philosophes qui soutiennent que le monde entier, le ciel, la terre, le soleil, les étoiles, les planètes, les éléments, les moissons, les arbres, les fruits, les fleurs, les métaux, les pierres précieuses, les fleuves, les mers, les animaux, nos âmes mêmes, ont été formés par le concours fortuit des parties de la matière; que ces parties, remuées, agitées sans ordre et à l'aventure, à force de se heurter, de s'accrocher de mille et mille manières, se sont enfin combinées dans le bel ordre où nous les voyons; et que ces mouvements réguliers des astres, cette succession constante des saisons, cette fertilité de la terre, cette fécondité des animaux, ne sont que l'effet d'un heureux hasard, et le fruit d'un moment précieux

où toutes les parties de la matière se sont trouvées arrangées précisément comme il le fallait pour produire toutes ces merveilles? Que devez-vous penser, dis-je, de ces prétendus sages? Ne vous paraissent-ils pas mille fois plus insensés que l'homme à la montre? Oui, leur folie surpasse autant la sienne, que la production de l'univers surpasse la reconstruction d'une montre.

Mais est-il en effet, me demanderez-vous peut-être, des hommes assez extravagants pour avoir de pareilles idées? Hélas! il n'en est que trop. Je ne vous en citerai qu'un, qui s'exprime ainsi en propres termes : « Pensez que si la possibilité d'engendrer « fortuitement l'univers est très petite, la quantité « des jets est infinie : c'est-à-dire que la difficulté « de l'événement est plus que compensée par la « multitude des jets. » (*Pensées philosophiques*, *n*° 21.)

Vous voyez qu'il croit fermement que dans des jets infinis de matière doit se trouver la combinaison de laquelle résulte l'univers. J'aimerais autant dire que si l'homme à la montre, au lieu de n'employer qu'une journée à jeter au hasard les pièces dans la boite, eût pu continuer à l'infini cet exercice, il aurait eu quelque jour la satisfaction de voir tout à coup sa montre parfaitement rétablie dans son premier état, et indiquant exactement les heures. Quel délire!

Mais ces penseurs si profonds ne font pas attention à un point essentiel; c'est que, quand il serait possible que dans une infinité de combinaisons se trouvât celle que nous présentent les différentes parties de l'univers; quand on supposerait qu'un jet de matière ayant donné cette combinaison, un autre jet ne la détruirait pas, tout cela serait insuffisant pour la production de l'univers tel qu'il est; car il n'y a pas seulement dans l'univers différentes espèces d'êtres rangés dans un certain ordre, il y a aussi des lois constantes qui maintiennent cet ordre; lois qui règlent les révolutions des astres, lois qui règlent la végétation des plantes, lois qui règlent la production des êtres animés, etc., etc., etc. Or n'est-il pas de la dernière évidence que jamais une loi quelconque ne peut être le résultat des combinaisons de la matière?

LES VOLEURS.

Un jeune paysan, habitant d'un gros bourg, avait contracté la mauvaise habitude de voler. Dans son enfance il se bornait à prendre en cachette chez son père du pain, du fromage, quelques pommes, quelques noix, etc. Quand il fut un peu plus grand, il se glissait dans les jardins des autres habitants, et enlevait tout ce qu'il pouvait de légumes et de fruits. Bientôt il ne se contenta plus de comestibles, et il en vint jusqu'à dérober à ses parents tout l'argent qui lui tombait sous la main. Il essaya ensuite d'escroquer à ses camarades et à ses voisins de petites sommes, et il réussit. Cependant il cachait si bien son jeu, que personne ne le soupçonnait.

Il entendait souvent parler chez lui des peines qu'on infligeait aux voleurs quand ils étaient pris. Celui-ci a été pendu, disait-on; celui-là rompu. Il avait l'imagination remplie de roues et de gibets. Cela l'inquiétait, et l'empêchait de satisfaire librement sa malheureuse inclination. Cependant, comme il avait pris goût au métier, qui lui procurait beaucoup d'agrément, et qu'il avait su jusqu'alors éviter tous les soupçons, il résolut de continuer; et pour s'affermir dans cette résolution, il se dit à lui-même

que toutes ces histoires de voleurs pendus, rompus, n'étaient peut-être que des contes inventés pour effrayer ceux qui seraient tentés de dérober quelque chose; que pour lui il n'avait jamais vu ni roues ni gibets, et qu'aucun de ceux qu'on disait avoir subi ces supplices n'était revenu en dire des nouvelles. Il commença par douter de la réalité de ces exécutions; et comme il était de son intérêt qu'elles n'eussent rien de réel, parce qu'alors il pourrait se livrer sans inquiétude à la passion qui l'entraînait, il finit par se persuader qu'il n'y avait en effet ni prisons, ni roues, ni gibets pour les voleurs; qu'ils n'avaient à craindre que le déshonneur, s'ils étaient découverts, et la vengeance des intéressés qui les prendraient sur le fait; et qu'ainsi avec de l'adresse et des précautions on pouvait se contenter impunément. Soutenu par cette persuasion, et comptant sur ses talents et son expérience, il forma de plus grandes entreprises. Il s'associa quelques jeunes gens du bourg, en qui il avait pressenti des inclinations conformes aux siennes, et des dispositions pour le métier. Comme ils étaient imbus des idées vulgaires au sujet de la punition des voleurs, et que la crainte des supplices les arrêtait, il leur assura que c'était un préjugé de leur éducation; qu'il avait été bercé, ainsi qu'eux, de ces contes puérils, mais qu'il en avait reconnu la fausseté. La cupidité qui enflammait le cœur de ces misérables leur fit

trouver plausibles les raisonnements de leur docteur : ils les adoptèrent; et persuadés que la question, l'échafaud, la potence, le bourreau, étaient autant d'êtres imaginaires, ils s'animèrent à bien seconder leur digne chef. Celui-ci, après les avoir endoctrinés et exercés pendant un certain temps, les dispersa dans le bourg et dans les environs, où ils déployèrent à l'envi leurs talents. Bientôt on se plaignit de tous côtés de vols fréquents et considérables, dont on ne connaissait point les auteurs. Nos gens avaient pratiqué dans la forêt voisine un souterrain, où ils déposaient secrètement tous les effets volés. Or, une nuit que deux d'entre eux portaient au dépôt le butin qu'ils avaient fait récemment, ils furent rencontrés par un habitant du bourg, qui revenait chez lui fort tard, parce qu'il s'était amusé en chemin. Cet homme les reconnut, et parut surpris de les trouver ainsi chargés, et à une telle heure. Ces scélérats se voyant découverts, craignirent d'être dénoncés et livrés à la fureur des habitants, qui les extermineraient pour se venger de tous leurs vols. Pour prévenir donc ce malheur, ils se jetèrent sur le témoin de leur brigandage, et l'assassinèrent cruellement.

Ce meurtre fit une vive sensation dans le bourg. On se crut environné de voleurs et d'assassins : on appela la maréchaussée : on fit partout des perquisitions si exactes, qu'on trouva des indices du crime,

sur lesquels les deux meurtriers furent arrêtés. Alors on conjectura que ces misérables pouvaient bien être les auteurs des vols multipliés dont on se plaignait depuis quelque temps; et comme on connaissait leurs liaisons avec tels et tels (c'était précisément le chef et le reste de la bande), on soupçonna ces tels et tels d'être leurs complices, et l'on jugea à propos de s'assurer de leurs personnes. Les effets qu'on trouva chez eux confirmèrent les soupçons, et conduisirent à d'autres découvertes qui ne laissèrent plus de doute sur la scélératesse et la complicité de tous ces jeunes gens.

Les voilà donc entre les mains des cavaliers de la maréchaussée, qui les conduisent pieds et poings liés à la ville, où leur procès devait leur être fait. On les déposa, en arrivant, dans la prison, où ils furent d'abord mis au cachot. Qu'on se représente leur surprise en se voyant ainsi traités. Elle augmente tous les jours, à mesure que la procédure avance. Mais ce qui dissipa pleinement leur illusion, ce fut la cruelle question qu'on leur fit subir. Ils reconnurent alors la vérité de tout ce qu'ils avaient entendu dire de la punition des malfaiteurs, et ils ne regardèrent plus les histoires qu'on en racontait comme des fables inventées pour effrayer les esprits faibles. Enfin leur conviction fut complète, lorsque, après avoir entendu leur arrêt, ils se virent livrés aux bourreaux, qui les conduisirent la hart au cou

au lieu de l'exécution, où les uns furent rompus, et les autres pendus.

Il est à remarquer que tous, avant de subir leur supplice, avouèrent qu'au milieu de leur brigandage ils éprouvaient de temps en temps une crainte secrète de la roue et du gibet ; et que, malgré l'assurance avec laquelle ils protestaient qu'ils n'y croyaient point, il leur revenait quelquefois des doutes inquiétants à ce sujet; mais qu'ils les regardaient comme des restes de leurs anciens préjugés; qu'ils s'étourdissaient, qu'ils se roidissaient contre eux-mêmes et se faisaient violence pour s'affermir dans leur nouvelle manière de penser.

Ne sera-ce pas insulter grossièrement nos philosophes modernes, que de les reconnaître dans les héros de cette parabole ? Cependant on ne peut s'empêcher d'être frappé de la ressemblance.

Ce jeune paysan qui, pour satisfaire sans inquiétude son malheureux penchant pour le larcin, doute d'abord qu'il y ait, comme on le dit, des gibets et des roues pour punir les voleurs, et se persuade ensuite qu'il n'en est rien, n'est-ce pas l'image fidèle d'un philosophe qui, pour se livrer sans remords à ses passions, commence par douter de l'enfer, et des supplices éternels dont la religion menace les pécheurs, et passe ensuite du doute à la persuasion ? Les raisons dont le paysan s'autorise ne sont-elles pas précisément celles que le philoso-

phe fait valoir? N'entendons-nous pas tous les jours nos prétendus sages nous dire que l'enfer est une fable inventée par la politique pour tenir le peuple en bride; qu'ils n'ont point vu ces gouffres ni ces feux, et que personne n'est revenu en dire des nouvelles.

Le paysan de la parabole s'associe des misérables aussi mal disposés que lui; et pour les aguerrir, il commence par leur persuader que la crainte qu'ils ont du gibet et de la roue est un préjugé de leur éducation, dont ils doivent se désabuser. Ainsi un philosophe tâche de faire des prosélytes; et pour les rendre dociles à ses leçons, il leur assure que la religion et toutes ses terreurs sont des préjugés de l'enfance, qui doivent se dissiper à la lumière de la philosophie.

Mais comme tous ces voleurs reconnurent enfin, mais trop tard, la réalité des supplices destinés à punir le meurtre et le larcin, lorsqu'ils s'y virent condamnés, et qu'ils en éprouvèrent la rigueur; ainsi nos infortunés philosophes reconnaîtront, hélas! mais trop tard, qu'il y a un enfer et des tourments éternels pour les orgueilleux, les voluptueux, les impies, les scélérats de toute espèce, lorsqu'ils se verront engloutis dans ces gouffres embrasés, et livrés pour toute l'éternité à ces flammes dévorantes. Puisse cette parabole leur dessiller les yeux, et leur faire éviter un sort si funeste!

Au reste, ils n'ont qu'à écouter leur conscience. Car, quoi qu'ils en disent, ils ne sont pas plus tranquilles que ne l'étaient nos jeunes paysans. Ils éprouvent, comme eux, des inquiétudes, des terreurs, qu'ils tâchent, comme eux, de bannir de leur esprit. Ils assurent qu'ils sont convaincus, persuadés; ce qui signifie seulement qu'ils voudraient l'être, qu'ils font tous leurs efforts pour l'être, qu'ils s'imaginent l'être. Mais la preuve qu'ils ne le sont pas en effet, c'est que lorsqu'ils se voient au bord du tombeau, et que Dieu leur fait la grâce de se reconnaître, ils conviennent tous qu'ils n'ont jamais pu s'affranchir entièrement de leurs doutes, ni se rassurer parfaitement contre la crainte de l'avenir, et que l'air de conviction qu'ils affectaient était démenti par le trouble involontaire de leur cœur.

FIN.

TABLE

DES HISTOIRES ET PARABOLES.

SUITE DES HISTOIRES ET PARABOLES.

FIN DE LA TABLE.

Composé par les enfans de l'établissement de Saint-Nicolas et imprimé
par E.-J. BAILLY, place Sorbonne, 2.